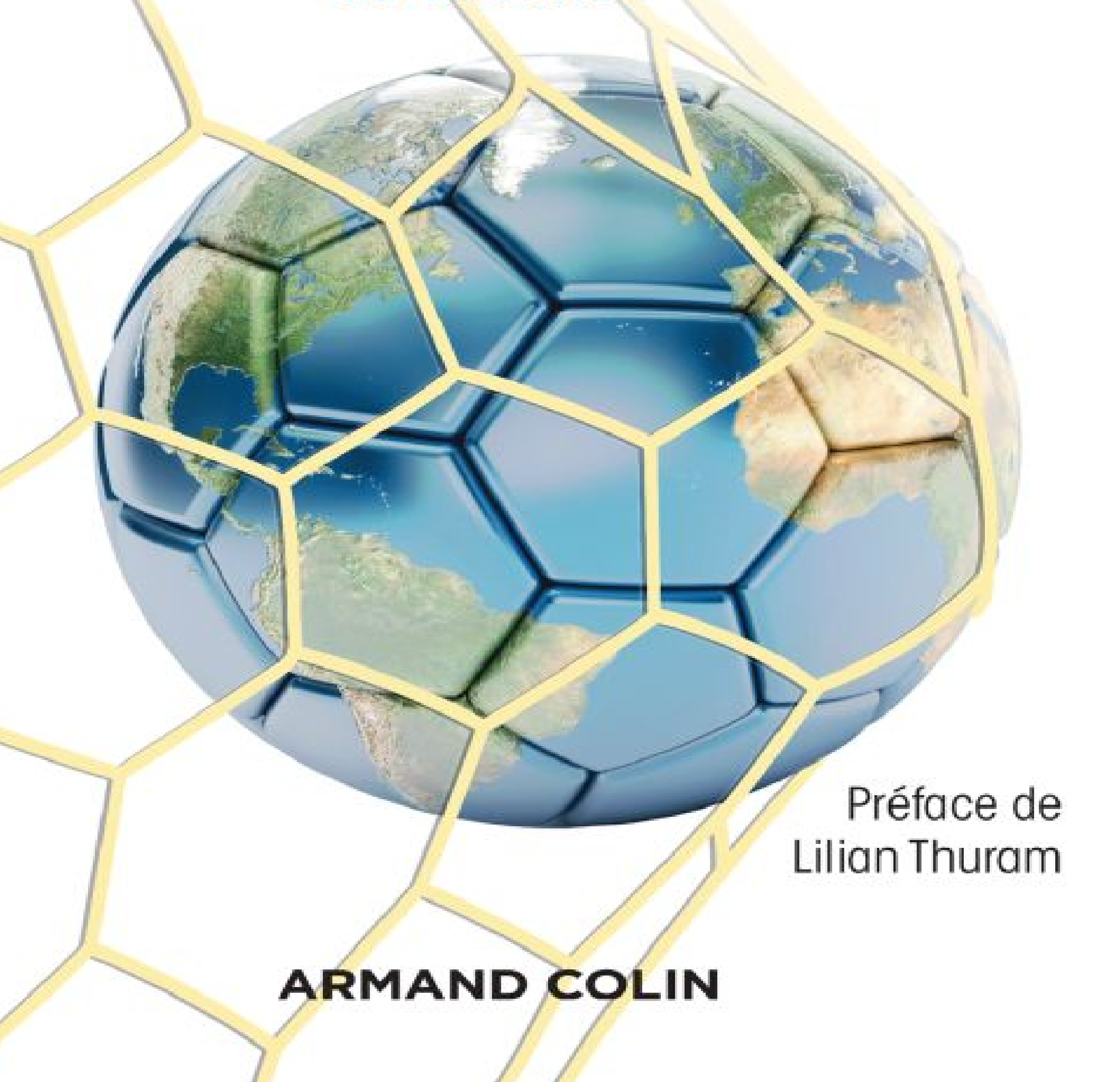
PASCAL BONIFACE

L'EMPIRE FOOT

Comment le ballon rond a conquis le monde



Préface de
Lilian Thuram

ARMAND COLIN

PASCAL BONIFACE

L'EMPIRE FOOT

Comment le ballon rond a conquis le monde

Préface de
Lilian Thuram

ARMAND COLIN

L'auteur remercie Fanny Weisselberger pour son aide dans la mise en forme de l'ouvrage.

Mise en page : Belle Page

Armand Colin est une marque de Dunod Éditeur, 11 rue Paul Bert 92240 Malakoff

ISBN : 978-2-200-62313-5

http://www.armand-colin.com

Table des matières

Préface

Lorsque l'on approche de la Coupe du monde de football, l'excitation, l'espoir, les craintes assaillent chaque équipe nationale et leurs supporters. Plus elle s'approche, moins il y a de critiques envers le pays organisateur. On ne pense plus qu'au foot et à ce qui va se passer sur le terrain, comme si on se rendait à un rendez-vous mondial. Tout le monde sait que ce sera un moment d'émotion pure. On a besoin de tels moments où les petites nations elles-mêmes aspirent à réaliser des exploits. Chacun est convaincu que ce sera « sa » coupe du monde. Car c'est aussi un moment où on peut être gagnant par procuration. Regardons le vocabulaire employé : « Nous avons gagné » et « Ils ont perdu ». Qu'y a-t-il de plus beau que de faire partie d'un collectif, d'avoir un objectif commun ? Quand je parle de collectif, c'est avant tout d'un sentiment d'appartenance qu'il s'agit, un sentiment qui dépasse les frontières. Vous pouvez être du Guatemala ou du Zimbabwe et être supporter de l'équipe de France.

J'ai eu la chance de participer à des coupes du monde en tant que joueur ; j'ai aussi eu la chance de voir la Coupe du monde en tant que supporter (Brésil, 2014). Lorsque vous êtes supporter, que vous regardez ce qui se passe dans les villes et aux abords des terrains, vous êtes surpris par la bienveillance entre les gens qui soutiennent des équipes différentes. Certains font des milliers de kilomètres pour venir participer à ces moments-là. Tout le monde sait qu'il n'y aura qu'une seule équipe gagnante. Mais c'est la préparation, le voyage, la rencontre, le partage de moments de plaisir. Lorsque l'on assiste à la Coupe du monde, on voit qu'il n'y a pas de symbole plus fort de la mondialisation que cet événement. En l'espace de quelques semaines le monde a un centre. Et ce centre raconte la situation du monde.

Il faut aussi savoir que le football permet aux grandes entreprises du pays organisateur de faire du business en collant aux émotions. Car il ne

faut pas se leurrer, la Coupe du monde représente un énorme business pour le pays organisateur : construction des stades, des infrastructures, etc. Les grands groupes internationaux jouent aussi. Ce sont très souvent les mêmes multinationales qui organisent, construisent, communiquent et effectuent le marchandising. A-t-on besoin de dépenser autant d'argent ? Les coupes du monde racontent le processus de financiarisation du monde. Comme les autres activités industrielles et commerciales, elles dirigent et orientent les énergies vers le business.

Un autre aspect concerne le rôle extraordinaire que les coupes du monde jouent pour tous les médias qui espèrent que l'équipe de leur pays ira le plus loin possible dans la compétition afin de vendre la publicité qui accompagne les programmes sportifs. L'engouement populaire est donc très important. Si l'équipe d'un pays est éliminée, cela a un impact sur les politiques et même sur le sentiment national. Cela montre bien que ce n'est pas qu'un jeu. Le football mondialisé crée un sentiment d'appartenance nationale. Existe-t-il une animosité entre des pays comme celle que l'on peut voir entre certaines équipes ? Moi, je regarde le jeu, mais je me demande si les spectateurs ne regardent pas davantage la nationalité des équipes. La conjoncture et l'histoire des pays ont une incidence sur des sentiments qui dépassent le jeu. Des précédents historiques peuvent être ravivés sur le terrain, même pour des spectateurs qui n'ont pas vécu l'histoire antérieure.

Tous les continents sont représentés dans les différentes équipes et les équipes peuvent être composées de joueurs de tous les continents. Le football est un outil privilégié pour percevoir l'immense diversité des populations humaines. Même les gens qui ne s'intéressent pas au foot regardent ce spectacle. C'est un très bon moyen pour changer notre perception de la diversité humaine, pour faire tomber les préjugés et pour combattre le racisme.

Le football n'est que la métaphore de notre société où l'argent est au cœur de tout. Mais est-ce une nouveauté ? Aujourd'hui le nombre de clubs riches s'est réduit. Dans les grands championnats il y a moins de surprise qu'avant, du fait de la concentration des meilleurs joueurs dans les clubs les plus riches. On voit toutefois un déplacement des richesses : aujourd'hui c'est le Qatar ; les Chinois sont propriétaires des deux principaux clubs italiens… Le football n'échappe pas à la spéculation, notamment chez les jeunes joueurs. On spécule sur leur avenir.

Mais n’oublions pas que, lorsque l’on parle de coupe du monde ou de grands clubs, on parle de l’élite et du foot-business. Le football comme jeu reste d’une beauté inégalable parce qu’il suffit de se réunir. Ainsi j’ai rencontré récemment des jeunes garçons de café près de chez moi ; à 23 h ils m’interpellent et m’invitent à venir faire un match de foot avec eux. Je leur demande si c’est une blague en regardant ma montre et ils me disent : « Après le boulot on va faire un petit match ensemble ». Ils avaient réservé le terrain pour 0 h 30. « Si vous voulez, vous pouvez venir avec nous ! » C’est ça la beauté du foot. Être avec des amis et partager du bon temps, avec des sourires, de la tristesse et, à la fin, le sentiment d’avoir passé un grand moment de plaisir.

Le football, c’est aussi lorsque vous préparez le sac de votre fils, de votre fille, le samedi matin à 8 h pour l’emmener jouer avec ses copains. Et vous vous retrouvez, entre mamans et papas, en train de regarder les enfants jouer, parfois sous la pluie, sans la moindre tribune sur un stade d’occasion. C’est aussi, tous les week-ends, des milliers de parents qui servent de chauffeurs ; au club, des milliers de bénévoles qui s’occupent de milliers d’enfants, filles et garçons de toutes les couleurs et de toutes les religions… Sans ces bénévoles le foot-business n’existerait pas.

C’est le grand intérêt du livre de Pascal Boniface de démontrer comment le football a conquis le monde de façon pacifique tout en étant porteur de valeurs fondamentales de promotion du vivre ensemble, d’intégration, de lutte contre les discriminations, de joies collectives. Il porte un regard lucide, en mettant en avant tout ce que ce sport peut apporter de positif à toutes les sociétés. Un livre très informé et passionnant, à l’image de son auteur.

Lilian Thuram

Introduction

Un fonds souverain issu d'un pays du Golfe achète un club de football ayant la tour Eiffel pour logo et fait venir de Barcelone une star brésilienne, avec pour objectif de remporter la Ligue des champions en Europe… et les marchés asiatiques. Ce pays, le Qatar, qui vit dans une zone géopolitique troublée, investit dans le football, car il y voit le moyen de protéger son existence en se faisant connaître sur la terre entière. Le transfert de Neymar au PSG à l'été 2017 est un exemple emblématique de lien entre football et mondialisation.

À l'approche de la Coupe du monde 1998 en France, j'ai vu une occasion en or de marier ma passion du football et ma profession de géopolitologue. J'ai donc rencontré deux éditeurs, chez lesquels j'avais déjà publié, pour leur proposer un livre sur le football et les relations internationales. Il y avait déjà une littérature abondante sur les aspects économiques, sociaux et sociétaux du football, mais pas sur ses aspects géopolitiques. Les deux éditeurs eurent le même réflexe d'incrédulité : soit j'écrivais un livre sur le thème du football, soit j'en rédigeais un sur les relations internationales. Mais ils ne percevaient aucune relation entre les deux. On pouvait raconter la grande ou les petites histoires de ce sport, mais il n'y avait aucune raison rationnelle d'en appeler à la géopolitique. Le projet n'était à leurs yeux qu'une ruse grossière et désespérée pour tenter d'écrire sur mon sport préféré. Tous deux refusèrent donc mon projet dont ils ne comprenaient pas le sens, d'un point de vue académique comme pour le public.

Plus personne ne peut désormais nier l'existence d'un lien entre géopolitique et football. Les motifs de l'investissement du Qatar dans ce sport, la Coupe du monde 2018 obtenue par la Russie, le rayonnement donné à l'Islande par son équipe nationale, la volonté de la Chine d'être une grande puissance footballistique, les débats sur le sort du FC

Barcelone en cas d’indépendance de la Catalogne, etc. Les exemples fourmillent pour témoigner de son impact sur la société internationale.

Lors de conférences sur la géopolitique du sport, il m’arrive de demander à la salle : qui connaît Antonio Costa ? Généralement, aucun bras ne se lève. Personne ne se manifeste. Puis j’enchaîne : qui connaît Cristiano Ronaldo ? Cette fois, toutes les mains se lèvent. L’un est le Premier ministre du Portugal, depuis novembre 2015. Il mène une politique originale de gauche et a permis la relance de l’économie d’un pays durement touché par la crise. Bref, un dirigeant politique, tout à fait honorable et respectable, qui a servi son pays et ses concitoyens. Malgré ces caractéristiques peu fréquentes, il est peu connu en dehors de son pays, y compris au sein d’un pays si proche, à tous les niveaux, qu’est la France.

L’autre ? Pas la peine de le présenter, c’est une star mondiale du football.

I

L’empire pacifique

Le football est le stade ultime de la mondialisation…

La mondialisation (*globalisation* en anglais) est le concept le plus communément admis pour qualifier l’état actuel de la planète. Elle a connu plusieurs phases : la première eut lieu lorsque des navigateurs se lancèrent à la conquête du monde et mirent en relation régions et civilisations qui, auparavant, ignoraient leur existence respective. Cette première mondialisation est plus une européanisation du monde. Elle fut complétée dans un deuxième temps par les révolutions technologiques que furent la machine à vapeur, le télégraphe, la photographie, etc.

Karl Marx avait déjà déclaré que les prolétaires n’avaient pas de patrie et créé dès 1848 une Internationale voulant abolir les frontières. Paul Valéry put écrire en 1929 que « le temps du monde fini commen[çait] », car la terre entière était découverte et ses richesses répertoriées et partagées. Il y a eu deux guerres déjà qualifiées de mondiales au XX e siècle.

La phase actuelle de mondialisation est une formidable contraction du temps et de l’espace, due à l’explosion des nouvelles technologies de l’information et de la communication (NTIC). Plus personne de sensé ne miserait une forte somme d’argent sur la possibilité ou non de faire le tour du monde en 80 jours, comme le fit Phileas Fogg, le héros du roman de Jules Verne, *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*, paru en 1872. On peut communiquer instantanément et gratuitement avec quelqu’un qui se situe aux antipodes. On peut avoir un accès immédiat au contenu de bibliothèques situées à des milliers de kilomètres. Il existe désormais

certaines références universelles que l'on vive dans les faubourgs de Dakar ou à Pékin, dans le centre de Londres ou au sein d'une favela de Rio de Janeiro.

Les frontières, sans avoir disparu, n'ont plus la même signification. Donald Trump, le pape François, Bill Gates ou Beyoncé sont des figures mondiales connues et reconnues bien au-delà des pays où ils vivent.

En 1989, Francis Fukuyama pariait sur « la fin de l'Histoire[1] ». Selon lui, le modèle de la démocratie et de l'économie libérale s'était imposé, si ce n'était pas encore dans les faits, au moins dans les esprits, et ne connaissait plus aucun concurrent. L'histoire, au sens hégélien du terme, prenait donc fin, car elle était nourrie par l'opposition et le conflit. Cette vision optimiste (concurrencée par celle, pessimiste et guère plus pertinente, du choc des civilisations) ne s'est pas réalisée, les conflits empruntant d'autres voies et les rivalités se poursuivant. En examinant tous les symboles de la mondialisation, une évidence apparaît à celui qui dépasse les préjugés et regarde le monde avec curiosité et ouverture d'esprit.

Coca-Cola, Apple, l'économie de marché, Internet, les réseaux sociaux, le téléphone portable ou encore la démocratie sont les symboles le plus souvent cités quand on évoque la mondialisation. Un autre les surpasse tous : le football. Il y a des gens qui jouent au football dans des pays ne connaissant ni la démocratie ni l'économie de marché. Il y a des gens qui jouent au football dans des lieux où, faute d'électricité, vous n'avez pas accès aux réseaux sociaux. La Corée du Nord est un pays totalitaire et ermite ; pourtant, on y joue au football. Dans le village global qu'est devenue la planète, les footballeurs sont les citoyens les plus connus… et indubitablement les plus populaires. Si on devait désigner le symbole le plus évident de la mondialisation, et donc de l'état actuel de notre planète, le football devrait venir, sans aucune hésitation, le premier à l'esprit.

Une conquête rapide et populaire

Jamais la constitution d'un empire, de surcroît durable, n'a été aussi rapide ni son extension à ce point totale. Jamais auparavant empire n'a

été établi avec un enthousiasme débordant des peuples conquis. On disait que le soleil ne se couchait jamais sur l'empire de Charles Quint. C'était inexact. En revanche, celui du football ne connaît quasiment pas de limites, les derniers bastions étant en train de tomber. Cette conquête s'est opérée sans brutalités, massacres, exécutions, viols ou asservissements. L'enrôlement se fait sur la base du volontariat. C'est pour cela qu'il touche l'habitant des favelas comme le trader, le citoyen urbanisé et mondialisé, comme le gamin d'un bidonville africain. Y aurait-il un village qui résiste encore et toujours, tel celui d'Astérix face à l'Empire romain ? Difficile à trouver sur la surface de la planète. Certaines poches de résistance existent, notamment en France. Nous y reviendrons ultérieurement.

La totalité des empires de l'Histoire a été conquise par la force. L'empire américain se vit comme celui de la liberté, mais n'est pas toujours vécu de la sorte par les autres peuples. Toujours est-il que sa puissance, parfois désirée, parfois imposée, peut susciter un fort rejet. Pas celui du football. La majorité des populations conquises réclament au contraire une intensification de l'occupation, phénomène inconnu pour tout autre empire.

Au sommet de sa force, l'hyperpuissance américaine effrayait et suscitait un large rejet. Au sommet de sa gloire, l'hyperpuissance footballistique brésilienne suscitait l'admiration et le désir.

La première fédération de football (Football Association) fut créée en Angleterre en 1863, en Écosse en 1873, au Pays de Galles en 1876 et en Irlande en 1880. Les premières associations fondées en dehors du Royaume-Uni le furent au Danemark et aux Pays-Bas en 1889, en Belgique et en Suisse en 1895, puis en Allemagne en 1900.

Ce sport *so british* est parti à la conquête du monde, par la voie habituellement utilisée par les Britanniques : les mers et les océans.

Dans les ports, les marins et les commerçants anglais pratiquaient le football, lors de leurs escales. Ils furent rapidement imités par la population locale, sans qu'il y eût d'ailleurs besoin d'exercer une quelconque contrainte. Il n'est dès lors pas étonnant que les premières équipes professionnelles continentales aient été celles des villes portuaires : Le Havre en France, Gênes en Italie, Bilbao et Barcelone en Espagne, Hambourg et Hanovre en Allemagne. Les étudiants

continentaux revenant des collèges anglais ont également joué un rôle important dans la diffusion de ce sport, rapportant dans leurs malles chaque été ballons et envie de jouer. Au début, le football est donc un sport britannique qui se joue… partout où il y a des Britanniques, non seulement selon leurs règles, mais également selon leurs us et coutumes.

En 1889, un match opposa les Anglais de Montevideo et de Buenos Aires sous un gigantesque portrait de la reine Victoria. Le premier match brésilien fut disputé entre sujets britanniques de la Companhia de Gas de Sao Paulo[2]. L'Asociacion del Futbol Argentino (AFA) fut fondée le 21 février 1893, sous l'impulsion d'un professeur d'origine anglaise, Alejandro Watson Hutton, qui allait devenir son président. Et les premiers pratiquants enthousiastes de ce nouveau sport en acceptaient toutes les règles, même celles qui, sans conteste, portaient l'empreinte britannique. Ainsi, le tout premier guide de football qui circula dans le Rio de la Plata indiquait que « le joueur lésé [pouvait] accepter les excuses du coupable à condition qu'elles [fussent] sincères et formulées dans un anglais correct[3] », l'Argentine Football Association ne permettant pas que l'on parle espagnol lors des réunions de ses dirigeants. De même, l'Uruguay Association Football League interdisait que les matchs aient lieu le dimanche parce que la coutume anglaise commandait de jouer le samedi. Belle démonstration de *soft power* avant même l'existence du concept !

Au Danemark, en Russie, en Argentine, au Brésil, c'est aussi par le chemin de fer qu'ont été conquises les nouvelles possessions terrestres du football. Et par ses tout premiers utilisateurs, puisque ce sont les ingénieurs chargés de la construction de ces nouvelles lignes qui ont enseigné aux habitants de ces mondes inexplorés du ballon rond ses règles et ses joies[4]. En Afrique et en Asie, ce sont les colons qui ont introduit le jeu, d'où la précocité historique de son apparition dans les colonies britanniques. Au Japon, il fut introduit par un colonel de l'armée britannique en 1873. Ce sont également les Anglais qui l'implantent en Corée en 1882. Au Costa Rica, là encore, des industriels venus construire le premier tramway du pays y firent découvrir le football. Il est amusant de noter que le Nicaragua, sous l'influence des États-Unis jusqu'à la révolution sandiniste de 1979, a moins développé le football que le Costa Rica. Aussi à la frontière entre les deux pays se trouve un ballon de football géant comme pour marquer cette démarcation. Le premier match

recensé en Turquie opposa, en 1895, dans la ville d'Izmir, deux équipes de résidents britanniques. Le football était à l'origine proscrit pour les nationaux et réservé aux étrangers. Devant la contestation populaire, le pouvoir leva ces interdictions. Au Mexique, le football fut introduit par les Anglais qui travaillaient dans les mines et sur les voies ferrées ; le premier club, créé en 1902, s'appelait *British Club*. Peut-on dire plus simplement que, par ces exemples recueillis sur tous les continents, la Grande-Bretagne a été le berceau, mais aussi le fer de lance, du football aux quatre coins du globe ?

Du local au mondial

Une autre manifestation significative de la mondialisation du football réside tout simplement dans le choix de son adversaire. Initialement, sans même qu'il fût nécessaire de se poser la question, les premiers matchs internationaux se déroulaient entre les voisins les plus proches. Avant la mondialisation, les distances étaient plus grandes, si on prend comme mesure le temps de parcours. L'horizon portait moins loin.

Le premier match international ne le fut d'ailleurs pas tout à fait. Il opposa en 1872 l'Angleterre à l'Écosse (résultat final : 0 à 0), deux nations d'un même État, le Royaume-Uni, en une rencontre dont la hauteur de l'enjeu se juge à la vigueur des identités nationales écossaise et anglaise qui étaient alors (et sont toujours) vivaces. Au-delà de cette singularité, toute britannique, la tendance à se confronter avant toute autre chose à l'équipe d'à côté se confirme partout.

Alors que le football y acquit un statut professionnel en 1885, il faudra attendre 1929 pour assister à la première défaite anglaise contre un pays non britannique (en l'espèce, face à l'Espagne, par 3 à 4) et 1950 pour que l'Angleterre daigne participer à une Coupe du monde. Elle subit d'ailleurs, à cette occasion, une humiliante défaite face aux États-Unis (1 à 0).

Le premier match du Portugal se fit contre l'Espagne en 1923 (1-3), celui du Costa Rica contre le Salvador, la même année. La Suède affronta la Norvège en 1908 (11-0). L'équipe de France, quant à elle, inaugura ses matchs internationaux contre la Belgique en 1904 (3-3). L'Argentine joua

son premier match contre l'Uruguay en 1901. Le Brésil rencontra l'Argentine pour sa première apparition internationale, en 1908. Le Japon eut comme premier adversaire étranger, en 1917, la Chine ; l'équipe de l'empire du Soleil levant perdit 5 à 0. Le Sénégal rencontra le Mali en 1965, quelque temps après leurs indépendances respectives. La Slovénie fut plus prompte, puisqu'elle joua son premier match contre la Croatie (issue elle aussi de l'ex-Yougoslavie) dès 1991, alors qu'elle attendit 1992 pour être admise à la fois dans l'Organisation des Nations unies (ONU) et à la Fédération internationale de football association (FIFA).

L'Afrique du Sud présente un intéressant cas particulier, dans lequel football et géopolitique sont étroitement mêlés. Son premier match international eut lieu contre les Pays-Bas en 1924. La quasi-totalité de l'Afrique était alors colonisée et ne pouvait donc offrir à la nation australe de partenaire indépendant, affilié à la FIFA. Sans compter que les autorités sud-africaines de l'époque n'auraient guère eu de goût pour un match les opposant à une équipe composée en tout ou partie de joueurs noirs. Après 1955, l'Afrique du Sud ne participa plus à aucun match international. Elle était boycottée, du fait de sa politique de discrimination raciale, par les instances sportives. En 1992, réintégrée dans le concert des nations après la suppression du régime d'apartheid, elle joua son premier match contre le Cameroun, l'équipe phare du continent noir.

Mondial et mondialisation

Pour se rendre aux Jeux olympiques de 1924 et 1928, les joueurs uruguayens avaient voyagé en bateau avec des billets de troisième classe, en train dans des wagons de seconde classe sur des bancs en bois et enchaîné les matchs en échange du gîte et du couvert. Pour la première Coupe du monde, organisée en 1930, l'Italie, une des meilleures équipes de l'époque, avait renoncé à faire le déplacement. Treize équipes y ont participé sur les seize places alors disponibles : quatre équipes européennes utilisèrent le navire le plus rapide de l'époque qui mit quinze jours pour rejoindre Montevideo, en partant de Gênes. Les joueurs de l'équipe de France, tous amateurs, avaient dû négocier avec leur

employeur des congés. Il fallut une intervention du Quai d’Orsay auprès du ministère des Armées pour que Marcel Pinel, alors militaire, puisse se joindre à l’équipe. Gaston Varot, quant à lui, ne put y participer, car retenu à son poste au secrétariat du Conservatoire national de musique. Enfin, Alex Tepot obtint au dernier moment un congé exceptionnel de l’administration des douanes.

En 1950, la Coupe du monde eut lieu au Brésil. L’équipe de France refusait alors de s’y rendre, au prétexte que les organisateurs avaient prévu 3 500 km de déplacement en quatre jours, de Porto Alegre à Recife. Les mauvaises langues estimaient qu’il s’agissait plutôt de cacher la piètre qualité de l’équipe de l’époque. La situation trancha complètement avec l’angoisse qui saisit le pays lorsque les joueurs durent passer par les matchs de barrage afin d’obtenir leur ticket d’entrée à la Coupe du monde 2014. L’équipe de France fut d’abord battue 2-0 en Ukraine, avant de valider, devant un stade en délire, son billet lors d’un match retour incroyable, qui se solda par une victoire inespérée de 3 buts.

Quand le football accélère la construction européenne

La Coupe d’Europe des clubs champions connut sa première édition en 1955-1956, avant le traité de Rome qui fut signé en 1957. L’Espagne qui, à l’époque, était tenue à l’écart de la construction européenne, pour des raisons politiques, domina l’Europe naissante du football, suivie par le Portugal (grâce à son club mythique, le Benfica de Lisbonne), écarté lui aussi de l’Europe politique du fait de son régime dictatorial. Néanmoins, la constitution de cette Europe du football accélérera le sentiment d’appartenance commune d’un continent traversé durant des siècles par des guerres intestines.

L’Écossais Denis Law, Ballon d’or en 1964 sous les couleurs de Manchester United, déclarait : « Grâce à la création des Coupes d’Europe par vous autres Français, des pays différents se sont retrouvés sur un seul et même terrain, celui du jeu, même si c’était pour jouer les uns contre les autres. On a définitivement enterré l’après-guerre. À travers le Real Madrid, qui a remporté cinq Coupes d’Europe des champions, c’était

l’Europe qui, grâce au football, se reconstruisait[5]. » Les matchs entre clubs européens suscitèrent déplacements, reportages et retransmissions qui firent prendre conscience de l’existence des autres. La guerre n’existait plus entre les pays européens, les confrontations étaient canalisées dans les stades. Le rideau de fer était infranchissable, sauf pour les clubs de football qui le traversaient afin de jouer les coupes européennes. Et, dans l’après-guerre, les deux Europe (la communautaire et celle du football) se sont progressivement développées et élargies. De nouvelles règles furent adoptées, de nouveaux membres ajoutés et de nouvelles compétitions créées. De plus, ces deux Europe subissaient la division Est-Ouest avec, de part et d’autre, une plus grande prospérité et une plus grande liberté à l’Ouest. Enfin, toutes deux connurent une accélération de leur construction sous l’impulsion du traité de Maastricht (1992) pour l’une, de l’arrêt Bosman (1995) pour l’autre[6].

Le club de Galatasaray, lui-même symbole de l’enracinement et de l’ouverture européenne de la Turquie, a participé à la Coupe des clubs champions, dès la deuxième édition. En 1950, l’équipe de Turquie participa au sein de la zone euro aux éliminatoires de la Coupe du monde. La victoire de Galatasaray dans la Coupe de l’UEFA (Union of European Football Associations, Union des associations européennes de football) en 2000 a été considérée en Turquie comme la preuve à la fois de son appartenance à l’Europe et du fait qu’elle pouvait relever le défi européen avec succès. Il en était de même pour l’excellent parcours de l’équipe nationale turque dans l’Euro 2008. Je me rappelle une plaisanterie de Philippe Seguin : connaissant l’opposition du président de la République à l’entrée de la Turquie dans l’UE, il me disait, « La tête de Sarkozy si la Turquie gagne l’euro ! », avant de partir dans un de ses grands éclats de rire dont il avait le secret.

La télévision : arme de conquête massive

La mondialisation, on l’a vu, est la contraction du temps et de l’espace. Le développement des transports et les formidables gains de temps qu’il entraîne vont accélérer l’organisation de compétitions internationales de

football, permettant une mobilité inconnue auparavant. Et la télévision va la rendre visible et accessible par tous.

Ce média va parachever la conquête du monde par le football. Dans un film magnifique intitulé *La Coupe*, on peut admirer les efforts déployés par deux jeunes moines tibétains réfugiés dans un monastère en Inde pour se procurer le poste de télévision qui leur permettra de voir la finale de la Coupe du monde 1998, et assister à la victoire de la France contre le Brésil. Grâce à des trésors d'imagination, ils parviennent, dans un premier temps, à quitter nuitamment le monastère pour se rendre dans la ville voisine afin d'y regarder les matchs. Y étant déclarés interdits de séjour à la suite d'un incident, ils arrivent à dénicher un poste de télévision puis à l'installer de façon rudimentaire pour être en mesure de regarder France-Brésil. Finalement, tout le monastère se joindra à eux, autorisant les deux bonzes supporters à sortir de leur clandestinité. Bref, dans un lieu voué à la prière, au recueillement, à la méditation, d'où les plaisirs et les tentations de ce bas monde sont écartés, ces deux jeunes partagent une même passion planétaire et arrivent à lui gagner un entourage a priori rétif à ce genre de distractions. Le football, s'il arrive à être un motif de passion, y compris dans les monastères tibétains, est bien un phénomène mondial et la télévision, à défaut d'être son prophète, est son plus sûr auxiliaire, le faisant apparaître dans les endroits les plus reculés et les plus inattendus.

La fiction dépasse parfois la réalité. On apprenait en 2006 que les moines bouddhistes de Thaïlande avaient reçu le feu vert des autorités religieuses et politiques du pays pour regarder le Mondial. En revanche, ils devaient rester calmes et silencieux, sans avoir le droit de parier sur les matchs[7].

La télévision a créé un stade aux capacités d'accueil illimité. Chacun peut y prendre place, quel que soit l'endroit où il se trouve. Elle permet de fédérer des centaines de millions de téléspectateurs dispersés partout dans le monde. Les relations entre le football et télévision sont mutuellement bénéfiques. Chaque grande compétition incite les personnes à se doter d'appareils plus performants et de meilleure qualité. Ce sport a donc aidé la télévision à s'introduire dans chaque foyer. Mais elle permet aux footballeurs de réunir de plus en plus de fidèles. Rarement, la formule gagnant-gagnant n'a été plus justifiée…

Pourtant, lorsque la télévision est apparue, les responsables du football ont craint que la retransmission des matchs entraîne une désertion des stades. L'image avait beau être en noir et blanc, peu nette, et l'écran petit, on pouvait être tranquillement chez soi, sans avoir à braver les rigueurs hivernales qui accompagnent souvent les matchs. Pourquoi affronter les transports en commun ou trouver difficilement une place de parking et payer cher pour être mal assis ? Par la suite, l'image s'est améliorée, la couleur est apparue, les écrans se sont agrandis et on eut la possibilité de voir les plus belles actions, les buts spectaculaires ou les faits de jeux contestables au ralenti. France-Allemagne fut le premier match retransmis en France en 1950. Il y avait à l'époque 1 500 postes de télévision en France. Les jours précédant la retransmission, il s'en est vendu 1 000 par jour. La première Coupe du monde diffusée à la télévision fut celle se déroulant en Suisse, en 1954. En 1958, douze matchs furent retransmis en France et dix autres firent l'objet de résumés filmés. Les ventes de téléviseurs augmentèrent de 20 % dans l'Hexagone.

En 1962, il était encore impossible de retransmettre en direct en Europe un match se déroulant au Chili. Les télévisions européennes pouvaient diffuser le match seulement après en avoir récupéré les bobines par voie aérienne. La Coupe du monde 1966 fut pour la première fois retransmise en mondovision. 400 millions de personnes virent la finale dans trente-six pays. 1970 connut une nouvelle poussée, car quelques privilégiés purent suivre la compétition en couleur et voir le formidable parcours de l'équipe *auriverde*[8]. On estime à 1,8 milliard le nombre de personnes ayant suivi la finale de 1982 et à 3 milliards celles ayant regardé le match entre l'Allemagne et l'Argentine en 2014.

Le 23 décembre 2017 eut lieu le *classico*, match phare de la Liga, le championnat d'Espagne de football, opposant le Real Madrid au FC Barcelone. Le coup d'envoi fut donné à 13 h à Madrid. Jamais ce type de match n'eut lieu aussi tôt : il aurait dû normalement se dérouler en soirée mais les organisateurs souhaitaient en faciliter l'accès à un plus grand nombre de téléspectateurs. Le choix de cet horaire permettait aussi de toucher le marché des téléspectateurs asiatiques : 13 h à Madrid, c'est 20 h à Pékin, 17 h 30 à New Delhi et 19 h à Jakarta, respectivement capitales des deux pays les plus peuplés du monde et du quatrième. On estime à 700 millions le nombre de personnes ayant regardé le match.

Précédemment, l’Espagne avait déjà programmé un match un dimanche midi pour conquérir les marchés asiatiques.

Le match opposant deux clubs d’une même ville (Manchester City et Manchester United) en décembre 2017 a été retransmis dans tous les pays membres de l’ONU, sauf la Corée du Nord, Cuba, Saint-Kitts-et-Nevis et la Moldavie[9].

Au-delà des téléspectateurs, c’est le merchandising – vente de maillots et d’objets – qui est visé. Qui dit match télévisé et augmentation du nombre de spectateurs dit intérêts surmultipliés des équipementiers et sponsors. La publicité n’est plus vue par quelques milliers de spectateurs présents physiquement dans les stades, mais par les centaines de millions ayant vu les matchs, à travers les panneaux publicitaires, les maillots des joueurs et les spots diffusés avant et après. Cela va entraîner afflux des sponsors, des publicités et donc d’argent. Plus le football est visible, plus celui-ci attire sponsors et annonceurs. Plus ces derniers se pressent, plus les matchs deviennent spectaculaires, des événements auxquels on ne peut échapper.

Les retransmissions télévisées accentuent également le phénomène d’identification à l’équipe. Il n’est pas nécessaire d’habiter dans la capitale ou d’effectuer un long déplacement pour supporter l’équipe nationale. Le pays entier peut la suivre, y compris les nationaux résidant à l’étranger. Finie donc l’époque où un président de club anglais menaçait de brûler les caméras qui se seraient introduites dans le stade. La télévision va permettre aux clubs populaires et emblématiques de bâtir une stratégie de développement international. Nul besoin de s’asseoir à Santiago-Bernabéu pour soutenir le Real Madrid ou à Old Trafford pour vibrer avec Manchester United. Ce dernier dispose de plus de 200 clubs officiels de supporters à travers plus de 40 pays. Plus particulièrement, il dispose d’une vingtaine de clubs officiels de supporters en Asie : un au Bangladesh, trois en Chine, un à Hong Kong, un en Inde, un au Japon, deux en Malaisie, un en Birmanie, au Népal, à Singapour, en Thaïlande et au Vietnam.

Selon une étude publiée par Nielsen Sport sur la Seria A, le championnat d’Italie de football, et publiée par le *Corriere de la Sierra*, le Milan AC est le club italien qui compte le plus de supporters/sympathisants dans le monde (47 millions, face aux

23 millions soutenant la Juventus de Turin). L'étude se base essentiellement sur une étude des réseaux sociaux et la géolocalisation des fans. Selon le site officiel du Real Madrid, le club dispose de 2 267 *peñas* (groupes de supporters) réparties sur les cinq continents, alors que le FC Barcelone en compte 1 246 (chiffre 2017). En 2015, avec 1 million de visiteurs, le musée du Real Madrid était le quatrième musée le plus visité de la capitale, après le Prado, le Musée Reina Sofía et musée Thyssen-Bornemisza.

Les clubs étant suivis à l'échelle mondiale, le prix à payer pour être le sponsor maillot est porté à la hausse.

Tableau 1.1 – Exemples de coût du sponsoring maillot (en millions d'euros)

Clubs	Sponsoring maillot Saison 2000-2001	Sponsoring maillot Saison 2017-2018
Manchester United	10	53,3
Bayern Munich	9	35
AC Milan	5,5	20

Notons que le contrat conclu entre Manchester United et Sharp en 1982 s'élevait à 500 000 livres sterling pour deux ans. Compte tenu de l'inflation, cela équivaudrait à un contrat de deux ans, s'élevant à 1,5 million d'euros.

Tableau 1.2 – Évolution des budgets (en millions d'euros)

Budget	Real Madrid	FC Barcelone	Manchester United
2000-2001	138	110	215
2008-2009	401	365,9	372
2016-2017	674,6	708	658

Et Internet a accentué le mouvement.

Tableau 1.3 – Nombre d'abonnés sur les réseaux sociaux

Classement	Équipe	Nombre d'abonnés sur les réseaux sociaux
1	FC Barcelona	205 579 286
2	Real Madrid	202 554 403
3	Manchester United	110 971 575
4	Chelsea FC	76 42 356
5	Arsenal	62 979 853
6	FC Bayern München	60 758 970
7	Liverpool FC	48 350 562
8	Paris Saint-Germain	44 542 786
9	Juventus	43 122 948
10	Manchester City	43 005 867
11	AC Milan	39 247 240
12	Galatasaray Istanbul	25 204 724

Soutenir le Real Madrid ou Manchester United quand on est Chinois ou Japonais n'a en effet rien d'évident. Aucune affiliation historique ou territoriale ne peut le justifier (et le permettre). Le seul mécanisme opérant est l'engouement pour le spectacle, qui suscite un sentiment d'identification.

Pourquoi le football ?

Le football a étendu son emprise sur la planète. Selon Christian Bromberger, le football est « la bagatelle la plus sérieuse du monde[10] ». De son côté, Simon Kuper note qu'« à part manger, boire et procréer, la seule chose que des millions de gens aient en commun, c'est le football[11] ». Comment expliquer que le football se soit imposé comme le sport universel ayant pris le pas sur tous les autres ? Pourquoi est-ce ce sport qui est devenu universel, plus que le curling, la lutte gréco-romaine, le biathlon ou le rugby ? Simplicité et facilité sont certainement les caractéristiques qui expliquent le plus son succès.

Simplicité des règles, dans un premier temps. Chacun peut comprendre qu'il s'agit d'amener le ballon dans les buts adverses, ou ce qui en fait office. La règle du hors-jeu est plus subtile, mais on s'en dispense régulièrement dans les parties informelles. Il n'y a pas de règles plus compliquées, comme celles qui régissent les autres sports collectifs, qui nécessitent un réel apprentissage. Et c'est surtout la facilité avec laquelle on peut le pratiquer qui fait la différence. Bien sûr, un gazon confortable, des poteaux droits et un filet sont appréciés. Mais leur absence n'empêche pas les joueurs d'improviser une partie dans une rue, une cour, une place, un parking, un champ, une plage, etc. Des T-shirts posés par terre feront office de cage, si besoin est, et, dans les cas extrêmes, on peut même se dispenser d'un ballon, en le remplaçant par une boule de tissu, une boîte de conserve ou une balle de tennis. Allez donc jouer au basket sans panneaux ou au rugby sur du ciment. La plupart des sports individuels ou collectifs nécessitent des équipements souvent coûteux et les conditions météorologiques empêchent la pratique de certains sports dans de nombreux endroits. Or on peut jouer au football même en haute altitude, dans des conditions climatiques compliquées. De l'Islande à la Bolivie, ce sport est roi.

Au football, le nombre de joueurs peut varier. Officiellement, c'est onze contre onze, mais on a vu des parties se jouer à deux contre deux, voire un contre un, ou même avec des configurations numériques à géométrie variable, la symétrie venant compenser l'âge, la force ou le talent des joueurs.

Les caractéristiques physiques ne sont pas, a priori, discriminantes, tant que le talent est là. Pelé – de son vrai nom Edson Arantes do Nascimento –, meilleur joueur de tous les temps, est loin d'avoir une carrure imposante. La star brésilienne Socrates (1954-2011) se vantait même de limiter au maximum les efforts et de ne jamais se priver de faire la fête, y compris la veille d'un match[12]. Il est vrai qu'aujourd'hui la préparation physique est plus sérieuse. Le fait que Michel Platini ait été écarté du centre de formation de Metz pour insuffisance physique supposée a fait le bonheur du club voisin et rival de Nancy. Johan Cruyff (1947-2016) paraissait frêle et Diego Maradona culminait à 1,66 mètre, loin de l'impressionnant Zlatan Ibrahimovic, 1,95 mètre.

La FIFA, plus forte que l'ONU ?

L'empire mondial du football, à la fois artisanal et complexe, traditionnel et turbulent, a un gouvernement, la Fédération internationale de football association. Cette fédération d'associations fut créée en 1904 par des délégués provenant de Belgique, du Danemark, d'Espagne, de France, des Pays-Bas, de Suède et de Suisse. Les Anglais boudèrent l'événement, estimant qu'ils devaient, en tant qu'inventeurs du jeu, demeurer à l'écart. Sans doute une caractéristique anglaise : attendre que le train soit parti pour monter dedans, comme ils le firent pour la construction européenne. Mais disons également que le football rend compte d'une caractéristique nationale française : vouloir organiser les choses. La FIFA, la Coupe du monde, la Coupe d'Europe des clubs champions (qui deviendra la Ligue des champions) et le Ballon d'or sont des créations françaises. On sent, dans le football comme pour les organisations internationales, cette pulsion institutionnelle de la France.

La FIFA ne reconnaît qu'une fédération par pays. Les fédérations adhérentes se voient accorder le monopole du football dans leur champ national. Sans cette affiliation à la FIFA, il leur est interdit d'organiser des rencontres internationales. Elle compte plus de membres que l'ONU : 211 contre 193. D'ailleurs Kofi Annan, lorsqu'il était secrétaire général des Nations unies, a admis que l'organisation mondiale considérait avec envie la Coupe du monde comme le sommet du seul jeu véritablement

global, joué dans chaque pays par toutes les races et toutes les religions. C'est l'un des rares phénomènes aussi universels que les Nations unies.

De son côté, le magazine de la FIFA affirmait fièrement sur l'essor mondial du football : « Il aura fallu des siècles aux chrétiens pour accomplir cette mission [extension mondiale] alors que la FIFA la réalise en quelques décennies[13]. »

Tableau 1.4 – Nombre de membres de la FIFA et de l'ONU

Année	Nombre de fédérations affiliées à la FIFA	Nombre de pays membres de la Société des nations ou de l'ONU
1904	7	0
1914	24	0
1920	20	42
1938	51	38
1950	73	60
1991	165	166
2018	211	193

Hong Kong et Macao (qui y ont conservé leur place malgré leur réunification avec la République populaire de Chine en 1997 et 1999) sont membres de la FIFA, mais pas de l'organisation mondiale, tout comme Taïwan. Remarquons au passage que la FIFA réussit là où l'ONU a échoué depuis l'origine : faire participer à la même instance internationale la Chine populaire et Taïwan, même si cette cohabitation a sans aucun doute été rendue possible par la concession faite par Taïwan de ne pas revendiquer le nom de Chine et d'accepter le titre de *Chinese Taipei*. Interviewé par le magazine *France Football*, Joao Havelange, qui fut président de la FIFA de 1974 à 1978, répond à la question : « Quelle est votre plus grande satisfaction ? » par : « L'entrée de la Chine après vingt-cinq ans d'exclusion. J'ai mis cinq ans pour y parvenir ». Ce qu'il

faut remarquer, c’est qu’en l’occurrence la Chine n’a pas fait dépendre son arrivée de l’exclusion de Taïwan, ce qui fut pourtant le cas dans l’ensemble des organisations internationales auxquelles elle siège.

La Palestine a été admise de façon pleine et entière à la FIFA, ce qui n’est pas le cas à l’ONU. Quel que soit l’avenir réservé à cette partie tourmentée du monde, on peut (et pourra) dire que l’équipe nationale de football de Palestine a préexisté à l’État palestinien, comme l’équipe d’Algérie a préexisté à l’État algérien.

Les vingt-six membres suivants de la FIFA ne sont pas membres de l’ONU :

Angleterre (1905)

Anguilla (1996[14]) (Royaume-Uni),

Curacao (1932) (Pays-Bas)

Aruba (1988) (Royaume-Uni),

Bermudes (1962) (Royaume-Uni),

Chinese Taipei (1954),

Écosse (1910) (Royaume-Uni),

Îles Caïmans (1992) (Royaume-Uni),

Gibraltar (2016),

Guam (1996) (États-Unis),

Hong Kong (1954),

Îles Cook (1994) (Nouvelle-Zélande),

Îles Féroé (1988) (Danemark),

Îles Turques et Caïques (1998),

Îles Vierges américaines (1998) (États-Unis),

Îles Vierges britanniques (1996) (Royaume-Uni),

Irlande du Nord (1911) (Royaume-Uni),

Kosovo (2016),

Macao (1978),

Montserrat (1996) (Royaume-Uni),

Nouvelle-Calédonie (2004) (France),

Palestine (1998),

Pays de Galles (1910) (Royaume-Uni),

Porto Rico (1960) (États-Unis),

Samoa américaines (1998) (États-Unis),

Tahiti (1990) (France),

Les huit membres suivants de l'ONU ne sont pas membres de la FIFA :

États fédérés de Micronésie (17 septembre 1991[15]),

Îles Marshall (17 septembre 1991),

Kiribati (14 septembre 1999)

Monaco (28 mai 1993),

Nauru (14 septembre 1999),

Palaos (15 décembre 1994),

Tuvalu (5 septembre 2000).

Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord (24 octobre 1945)

II

La mondialisation de la Coupe du monde

Le football, mondialisé dans sa pratique et son suivi, l'est-il également pour les compétitions ? Tout le monde peut participer, mais, pour ce qui est des gagnants, qu'il s'agisse de l'organisation de la compétition ou de la compétition en elle-même, le cercle reste étroit, plus encore pour la seconde que pour la première. Il y a peu de chances que le capitaine de l'équipe qui soulèvera le trophée le 15 juillet 2018 n'appartienne pas à un pays déjà vainqueur de la compétition. La Coupe du monde a ainsi été remportée cinq fois par le Brésil, quatre fois par l'Italie (non qualifiée pour la prochaine Coupe du monde), trois fois par l'Allemagne, deux fois par l'Uruguay et l'Argentine et une fois par l'Angleterre, la France et l'Espagne. Les pays sud-américains et européens monopolisent la compétition à partir des quarts de finale. Au niveau des résultats, ce condominium existe encore. L'oligarchie footballistique fait respecter sa prédominance. Le football repose sur des pratiques longues à intégrer. Il n'y a pas de génération spontanée, il est le fruit d'efforts nombreux et constants qui finissent par payer. Xi Jinping, malgré sa volonté et les moyens qu'il met dans le football, fixe à 2050 l'échéance pour que la Chine inscrive son nom au palmarès.

La première édition en 1930 réunissait quatre équipes européennes et neuf équipes américaines. La deuxième, douze équipes européennes, trois équipes américaines et une équipe asiatique. La longueur des transports explique cette inversion des chiffres. En 1930, la compétition se déroule

en Uruguay et, en 1934, en Italie. En 1950, au Brésil, il y a sept équipes venant d'Amérique et six d'Europe. Le chiffre de seize équipes participantes est atteint pour l'édition de 1954, avec trois équipes issues d'Amérique, douze d'Europe et une d'Asie.

Le plafond de seize est atteint, mais aller d'un continent à l'autre est toujours compliqué. L'Asie, absente des éditions 1958 et 1962 refait son apparition en 1966. Après les indépendances africaines, le continent obtient un représentant pour la Coupe du monde 1970. À partir de là, les pays asiatiques et africains ne cesseront de se battre pour augmenter le nombre de places disponibles. Les Européens et les Sud-Américains ont longtemps résisté à cette demande, invoquant la faible compétitivité de ces équipes. Il faudra attendre 1980 et le passage de seize à vingt-quatre équipes participantes pour que l'Afrique et l'Asie obtiennent un deuxième ticket. L'Afrique en obtient une troisième en 1994 (six pour l'Amérique, deux pour l'Asie et treize pour l'Europe). En passant à trente-deux équipes en 1998, la compétition s'ouvre un peu plus. L'Europe passe à quinze, l'Amérique du Sud à cinq, la Confédération de football d'Amérique du Nord, d'Amérique centrale et des Caraïbes (Confederation of North, Central American and Caribbean Association Football, CONCACAF) à trois, l'Asie à quatre et l'Afrique à cinq. L'Europe perd une place au profit de l'Océanie en 2006 et une autre au profit de l'Afrique en 2010.

La FIFA a décidé de porter à quarante-huit le nombre d'équipes qualifiées pour l'édition 2026 afin de permettre une plus grande participation et diversité. En outre, cela renforce la popularité de son président, Gianni Infantino, élu par l'ensemble des fédérations nationales. « Faites-le pour les pauvres » avait imploré Samuel Eto'o[1].

Tableau 2.1 – Coupe du monde à 48 équipes : la probable répartition des places par confédération[2]

Afrique (CAF)	9 ou 10 places contre 5 actuellement
Amérique du Sud	6 ou 7 places contre 4 ou 5 actuellement
Amériques du Nord, centrale et Caraïbes	6 ou 7 places contre 3 ou 4 actuellement
Asie	8 ou 9 places contre 4 ou 5 actuellement
Europe	16 places contre 13 actuellement
Océanie	1 place contre 0 ou 1 place actuellement

Pays hôte, centre du monde

Être le pays hôte de la Coupe du monde fait l'objet d'une compétition presque aussi farouche que celle pour obtenir la victoire finale. Longtemps, ce fut un duopole européo-sud-américain : Uruguay : 1930 ; Italie : 1934 ; France : 1938 ; Brésil : 1950 ; Suisse : 1954 ; Suède : 1958 ; Chili : 1962 ; Angleterre : 1966. Première exception : le Mexique, qui héberge la Coupe du monde 1970. La FIFA, comme le Comité international olympique (CIO) qui avait octroyé les Jeux olympiques à Mexico en 1968, reconnaît à son tour l'émergence du tiers-monde. Puis, le cycle Europe-Amérique du Sud reprend : Allemagne : 1974 ; Argentine : 1978 ; Espagne : 1982 ; retour au Mexique en 1986 (après le renoncement de la Colombie) ; Italie : 1990. La Coupe du monde 1994 marque une nouvelle étape. Le football veut étendre les frontières de son empire et se lance à la conquête des États-Unis. 1998 voit la France

l'accueillir. Puis, la FIFA se lance de nouveau, à la conquête du monde, mais de façon pacifique. En 2002, le football arrive en Asie. La Coupe du monde est co-organisée (la FIFA n'ayant pas voulu choisir entre les deux prétendants et pariant sur un rapprochement politique grâce au sport) entre le Japon (plus peuplé, plus riche) et la Corée du Sud (où le football est mieux implanté).

L'Afrique s'était vu promettre l'édition 2006 jusqu'à ce qu'un changement de vote de dernière minute, diversement apprécié, l'en privât au profit de l'Allemagne. Ce ne fut que partie remise puisque l'Afrique du Sud devint le pays hôte en 2010. Nelson Mandela a joué un grand rôle dans ce succès et c'était la première fois qu'une compétition sportive mondiale majeure était organisée sur le continent africain. Cette organisation a marqué une triple reconnaissance : celle du démantèlement pacifique du régime d'apartheid ; celle de l'émergence du continent africain et de sa pleine participation au processus de mondialisation ; celle de la contribution de l'Afrique au monde sportif. Stades vides, violences, agressions contre les supporters venus assister aux matchs, risques de violences à l'égard des supporters étrangers dans les rues, menace d'attentats terroristes à l'image de ce qui s'était passé pour la Coupe d'Afrique des nations (CAN) deux ans plus tôt en Angola, interrogations sur l'hôtellerie et les transports, c'est peu dire que le scepticisme régnait avant le coup d'envoi de la Coupe du monde en Afrique du Sud. Un pays africain était-il en mesure d'organiser le premier événement médiatisé dans le monde ? La FIFA n'avait-elle pas cédé au politiquement correct en voulant que le continent africain ne soit pas l'éternel exclu de ce type d'honneur ? Le souci, louable, de récompenser le symbole qu'était le démantèlement pacifique de l'apartheid, n'allait-il pas devenir un cauchemar organisationnel et faire au contraire une contre-publicité à l'Afrique, au lieu de l'aider ? Les oiseaux de mauvais augure ont été démentis. Tout d'abord, cette Coupe du monde a été une fête. À quelques exceptions près, tous les matchs se sont déroulés dans des stades abondamment remplis. Les tribunes ont été chaleureuses et bigarrées, spectateurs sud-africains, hauts en couleur, se mélangeant avec les supporters étrangers qui rivalisaient autant dans les tribunes par leurs accoutrements sympathiques, que leurs équipes le faisaient sur le terrain pour remporter le match. Le tout dans une ambiance festive, pas de bagarres dans les stades, pas de violence dans

les rues. Ceux qui craignaient des stades vides et silencieux se sont mis à se plaindre du vacarme des vuvuzelas, qui resteront un sympathique et vivant symbole de ce Mondial. Malgré le scepticisme, ce dernier fut une réussite, bien que des stades neufs aient été, par la suite, inutilisés, faute de clubs résidents.

De nouveaux horizons

À part l'Océanie, le football a célébré sa fête mondiale sur les cinq continents. Il est revenu au pays symbole de ce sport en 2014, le Brésil, et met le cap à l'Est en 2018 avec la Russie, de nouveau une première. En 2022, pour la première fois, la Coupe du monde aura lieu dans un pays arabe et musulman : le Qatar. Le choix est critiqué, mais le vote obtenu en 2010 par 14 voix contre 8 pour les États-Unis s'inscrit dans la logique d'expansion des pays hôtes et de la recherche de l'universalisme. Il ne serait guère étonnant que la Coupe s'installe en Chine en 2030 (ce qu'elle ne pourra pas faire en 2026[3] du fait du principe de rotation des continents : le Qatar, pays hôte de l'édition précédente, appartient comme elle à la confédération asiatique).

En fait, la décision d'attribuer la Coupe du monde à la Russie et au Qatar a été critiquée dès le départ dans certains cercles : d'abord, par les perdants de la compétition ; ensuite, par une partie des responsables occidentaux, qui estimaient que ce choix n'était pas valide pour des raisons politiques. Ces adversaires mettaient en avant la nature des régimes politiques russe et qatari pour s'opposer à ce qu'ils organisent la Coupe du monde. Problème : ces événements ne peuvent-ils avoir lieu que dans des démocraties occidentales ? Les pays qui ont provoqué la guerre d'Irak de 2003 sont-ils au-dessus de toute critique ? Le but de la FIFA est d'étendre mondialement le football. Il est donc logique qu'elle parte à la conquête de nouveaux bastions. L'extension du football se déroule par définition au sein des pays où il est peu implanté. Il y a chez certains la nostalgie d'une période où l'Occident dominait le monde en général, et celui du sport en particulier. Mais, aujourd'hui, les Jeux olympiques peuvent ne pas être organisés uniquement en Europe et aux États-Unis, et la Coupe du monde en Europe et en Amérique du Sud. Il

est donc logique que, dans un monde où les émergents se font de plus en plus entendre, l'organisation de compétitions sportives se mondialise également.

Il y eut déjà le même type de critique lorsque la Coupe du monde fut attribuée aux États-Unis en 1994. On a critiqué la soumission à l'argent et au capitalisme roi. En 2002, certains s'étranglaient de voir le football débarquer dans le pays des arts martiaux, au palmarès national vierge. Aller en Russie s'inscrit dans la même logique que celle du virage à l'est de l'UEFA, qui confiait en 2012 l'organisation du Championnat d'Europe conjointement à la Pologne et à l'Ukraine. Peut-être que le projet anglais a souffert des critiques de la BBC sur la corruption de la FIFA, mais nul doute que la tension dans la péninsule coréenne est venue plomber le dossier de Séoul – qui par ailleurs avait déjà reçu la Coupe du monde –, que les querelles politiques belges (sans gouvernement depuis un an au moment du vote) ont tué le projet belgo-néerlandais et que l'état des finances du Portugal et de l'Espagne a joué dans le refus de la FIFA.

Le Qatar posait plus de problèmes pour de multiples raisons : c'est un petit pays qui n'a aucune tradition footballistique ancrée. La FIFA, comme l'UEFA, souhaitait des garanties sur la solidité du dossier. Or la signature de l'État qatari est solide et ne fait craindre aucun revirement de dernière minute. Le choix des États-Unis aurait permis d'installer définitivement le football dans ce pays, mais la FIFA a peut-être pensé qu'il s'y implantait déjà ou que la remontée du sentiment de repli sur soi, incarné par le Tea Party, n'augurait rien de bon.

Lorsqu'explosa en juin 2015 le « Fifagate », certains se sont demandé si les Coupes du monde 2018 et 2022 allaient être réattribuées. Dès le départ, Vladimir Poutine a critiqué une justice américaine qui a pour habitude de chercher à étendre sa juridiction au-delà de ses frontières. Après les Jeux olympiques d'hiver de Sotchi, la Coupe du monde 2018 est un objectif stratégique important pour le président russe. Le retrait de cette compétition, à la suite d'une enquête déclenchée aux États-Unis, aurait constitué un nouvel épisode dans la crispation des relations entre Washington et Moscou, sur fond de différend ukrainien et syrien. L'affrontement géopolitique de grande ampleur aurait pris le pas sur la simple querelle sportive. Le Qatar s'est également placé sur un plan géopolitique. Il a mis en avant le fait que certains n'avaient pas digéré qu'un pays arabe puisse organiser un événement sportif mondialisé, tout

en niant toute mauvaise conduite. La position du Qatar est plus fragile parce que l’objectif est plus lointain dans le temps et que le poids stratégique de ce pays n’est pas équivalent à celui de la Russie. Son retrait de la compétition nourrirait très certainement le sentiment d’un complot américain ou occidental pour humilier les nations arabes. Encore que celles-ci soient loin d’être unies. L’attribution de la Coupe du monde au Qatar a renforcé les jalousies des Émirats arabes unis et de l’Arabie saoudite. En juin 2017, ces derniers décrétaient un blocus envers le Qatar, qui n’était pas entièrement effectif, mais gênait la préparation de la Coupe du monde… devenant ainsi un enjeu encore plus essentiel pour Doha. On peut toujours contester l’attribution de la compétition à tel ou tel pays. Lui retirer après la lui avoir attribuée aurait un impact stratégique tout à fait différent, au-delà de l’aspect sportif. Il est vrai que le Qatar n’a aucune tradition footballistique. Sa population est faible, mais sa situation, à mi-chemin entre les continents asiatique et européen, garantit un potentiel de téléspectateurs et même de visiteurs importants. Il sera cependant nécessaire d’assouplir certaines interdictions, comme celle concernant la consommation d’alcool. Il a été beaucoup dit que le Qatar aurait acheté cette Coupe du monde : on a même parlé de « Qatargate ». Ce pays a certainement fait preuve de clientélisme, comme d’autres avant lui, mais de façon peut-être plus soutenue. Pour le moment, la preuve irréfutable (*smoking gun*) prouvant une corruption avérée et un achat de voix n’a pas été établie.

Tableau 2.2 – Répartition par continent des équipes qualifiées à la Coupe du monde par la FIFA

Édition	Nombre total de pays	Répartition par confédération
1930	13	Amérique du Nord et centrale : 2 CONMEBOL[1] : 7 Europe : 4
1934	16	Afrique : 1 Amérique du Nord et centrale : 1 CONMEBOL : 2 Europe : 12
1938	15	Amérique du Nord et centrale : 1 CONMEBOL : 1 Asie : 1 Europe : 13
1950	13	Amérique du Nord et centrale : 2 CONMEBOL : 5 Europe : 6
1954	16	Amérique du Nord et centrale : 1 CONMEBOL : 2 Asie : 1 Europe : 12
1958	16	Amérique du Nord et centrale : 1 CONMEBOL : 3 UEFA : 12
1962	16	CONCACAF[2] : 1 CONMEBOL : 5 UEFA : 10
1966	16	CONCACAF : 1 CONMEBOL : 4 AFC : 1 UEFA : 10
1982	24	CAF[4] : 3 CONCACAF : 2 CONMEBOL : 4 AFC : 1 OFC[5] : 1 UE A : 14
1986	24	CAF : 3 CONCACAF : 2 CONMEBOL : 4 AFC : 2 UE A : 14

1998	32	CAF : 5 CONCACAF : 3 CONMEBOL : 5 AFC : 4 UE A : 15
2018	32	CAF : 5 CONCACAF : 3 CONMEBOL : 5 AFC : 5 UE A : 14
2026	48	CAF : 5 CONCACAF : 6 ou 7 CONMEBOL : 6 ou 7 AFC : 8 ou 9 UEFA : 16 OFC : 1

1. Confédération sud-américaine de football (créée en 1916).

2. Confédération de football d'Amérique du Nord, centrale et des Caraïbes (créée en 1961).

3. Confédération asiatique du football (créée en 1954).

4. Confédération africaine de football (créée en 1957).

5. Confédération du football d'Océanie (créée en 1966).



Le football, rempart de l’identité nationale

On reproche souvent à la mondialisation d’effacer les identités nationales. Alors que le football est l’un de ses archétypes, il vient, par un curieux paradoxe, non pas diluer, mais renforcer l’identité nationale. Lorsque l’équipe joue, tout un peuple, au-delà des différences politiques, sociales, de genre, de confession, de lieu d’habitation, la soutient. Il n’y a plus de barrière. Le football est un formidable ciment de l’identité nationale.

La définition classique de l’État repose sur trois critères traditionnels : un territoire, une population, un gouvernement. Nous pourrions en ajouter un quatrième : une équipe nationale de football ! Les pays membres de l’Union européenne (UE) ont pour chacun d’entre eux une monnaie (euro), des frontières (Schengen), une politique commerciale et une défense (ou presque) communes. Il ne viendrait à l’esprit de personne de fusionner les équipes nationales de football pour en faire une sélection européenne.

Le football permet de mobiliser et de démontrer une appartenance à une identité collective. En se groupant pour soutenir « leur » équipe, les supporters expriment un sentiment commun d’appartenance, l’affirmation d’un groupe. Il permet également d’exprimer de façon pacifique des antagonismes locaux, sociaux ou religieux.

Le sport est un foyer prépondérant de l’identification collective, probablement parce que l’opposition lui est inhérente. Deux équipes ou plus, ou deux individus ou plus, s’y affrontent pour la victoire. Il se prête ainsi à l’identification de groupe à la fois de façon positive (nous) et négative (eux)[1].

Initialement, ce sont les antagonismes entre équipes locales qui permettent de se forger une identité et de se distinguer d’un groupe voisin. S’il y a deux clubs dans la même ville, il faut qu’ils se construisent une identité forte et distincte. Celle-ci pourra avoir une

dimension religieuse (à Glasgow, les Rangers sont protestants, le Celtic est catholique) ou sociale (Liverpool est populaire, Everton plus élitiste). Lyon a une image de club bourgeois, Saint-Étienne incarne la tradition ouvrière et ses vertus de courage et de solidarité. L'Espanyol de Barcelone, comme son nom l'indique, ne se sent pas catalan, contrairement au Barcelone FC qui se veut le porte-drapeau de la Catalogne.

Au départ, le football illustre une affirmation identitaire locale. À la suite de la mondialisation, celle-ci est désormais nationale. En effet, alors qu'elle a pour effet de dissoudre le lien national et les identités régionales, elle agit paradoxalement sur le football de manière inverse. La mondialisation efface les frontières. Le football rappelle aux peuples qu'ils vivent à l'intérieur de ces frontières et qu'ils forment une communauté nationale, au-delà de ce qui les divise. La mondialisation dissout les identités ; le football les renforce. Comme le souligne l'historien Éric Hobsbawm, « ce qui a fait du sport un moyen unique d'inculquer le sentiment national, c'est la facilité avec laquelle les individus, même les moins politisés, peuvent s'identifier avec la nation, symbolisée par des jeunes gens excellents dans ce que pratiquement chaque homme veut ou a voulu au moins une fois dans sa vie[2] ». Pour reprendre l'expression de Didier Braun, le football est à la fois « mondialisé et enraciné[3] ».

Le football constitue un formidable indicateur de l'identité nationale. Dans des pays qui perdent un à un les symboles nationaux de l'autonomie (compagnies aériennes, monnaies, services publics, etc.), l'équipe nationale de football acquiert de ce fait une importance symbolique encore plus forte.

Il peut être le premier signe avant-coureur de la revendication nationale, lorsque celle-ci réclame la création d'un État. Pour les États-nations constitués, il permet une réaffirmation régulière de cette identité, tant lors de la préparation des compétitions internationales que lors de leur déroulement. Les effets en sont également perceptibles après les épisodes les plus saillants de l'histoire nationale, ceux qui laissent des traces dans la mémoire collective, que ce soit par la joie de la victoire ou l'amertume de la défaite. Le 8 juillet 1982, jour de la défaite contre l'Allemagne à Séville, ou le 12 juillet 1998, soir de la victoire de la France contre le Brésil (que certains n'étaient pas loin de vouloir

transformer en jour de fête nationale), sont autant de marqueurs d'un moment où les Français ont éprouvé collectivement des sentiments communs.

Jouer au foot pour être souverain

Il est parfois arrivé que le football préexiste à l'État. Ce fut le cas pour l'équipe du Front de libération nationale (FLN) algérien qui, de 1958 à 1961, défendit les couleurs d'un pays qui n'existait pas encore et dont le peuple se battait pour obtenir l'indépendance. Non reconnue par la FIFA, cette équipe d'Algérie a, durant cette période, disputé 91 matchs en portant un drapeau qui ne sera reconnu que par les accords d'Évian en 1962[4].

Le 15 avril 1958, un titre inhabituel barrait la une de *L'Équipe* : « 9 footballeurs algériens disparaissent ». Sur les 53 professionnels qui évoluaient en divisions 1 et 2 françaises, les meilleurs s'étaient volatilisés, dont Mustapha Zitouni et Rachid Mekloufi, membres de l'équipe de France. Le quotidien sportif aura ce commentaire : « L'équipe de France demeure, même si le mot France prend une signification plus étroite. »[5] Ces footballeurs s'étaient en fait envolés clandestinement, par la Suisse, vers Tunis, où siégeait le Gouvernement provisoire de la République algérienne (GPRA). Ce dernier se trouvait alors face à une initiative qu'il n'avait pas suscitée (il avait déjà sa propre équipe composée d'amateurs évoluant en Tunisie), mais il comprit rapidement l'avantage à tirer de cette situation. Le président du GPRA, Ferhat Abbas, déclara : « Il est évident que nous attachons une extrême importance au comportement de cette équipe, car elle représentera à travers ses exhibitions à l'étranger l'image d'un peuple en lutte pour son indépendance. »[6] Rachid Mekloufi, champion de France avec Saint-Étienne, qui avait 22 ans à l'époque et devait jouer la Coupe du monde 1958, avait donc pris le risque de ruiner sa carrière pour défendre la cause de son peuple. Il se remémorait cet événement la veille du fameux France-Algérie de 2001 : « Cela prouvait que tout le peuple algérien était solidaire et que tous les Algériens, même les plus favorisés par la France, étaient concernés […]. Si les pays du Maghreb avaient reconnu

politiquement le FLN, ce n’était pas encore le cas des pays de l’Est. Nous avons donc organisé des tournées dans ces pays pour faire reconnaître nos revendications et nouer des relations diplomatiques. » Cette équipe d’Algérie remporta 65 victoires et subit 13 défaites pour autant de matchs nuls. Non reconnue par la FIFA, elle ne pouvait normalement pas rencontrer d’équipes nationales selon les règlements en vigueur. Mais, en Europe de l’Est et en Asie, elle allait jouer contre des équipes régionales qui ressemblaient à s’y méprendre à des équipes nationales. Chaque fois que cette équipe jouait, elle faisait connaître les revendications politiques algériennes et était accompagnée d’un représentant du FLN.

Les Palestiniens vont s’inspirer de cet exemple pour faire valoir leur propre droit à l’indépendance. « Mon peuple se bat avec des pierres. Moi je me bats pour lui en jouant au football », a déclaré le capitaine de l’époque de l’équipe de Palestine[7], pour qui le football offre aux Palestiniens un forum où affirmer leur aspiration à l’indépendance. Ce fut ainsi le cas pendant les éliminatoires de la Coupe du monde 2002, alors que le processus de paix avec Israël était en panne. L’Organisation de libération de la Palestine (OLP), à l’instar du FLN, a mis sur pied une équipe nationale de football dès 1964. Après le début de l’intifada, les autorités israéliennes ont régulièrement interdit les matchs de football, afin de ne pas permettre à ce sport de servir de vecteur de l’affirmation nationale palestinienne. Lorsqu’en décembre 1995, un match opposa une sélection palestinienne à l’équipe du Variétés Club de France (dans les rangs duquel évoluait notamment à l’époque Michel Platini), cela était apparu aux Palestiniens comme un pas de plus sur la très longue route menant à l’indépendance.

C’est en 1998 que la Palestine a été affiliée à la FIFA, à une époque où les négociations entre Israéliens et Palestiniens semblaient en bonne voie et susceptibles de mener à court terme à la création d’un État palestinien. La FIFA a alors accordé une somme de près de 6,5 millions de francs (soit 1,26 million d’euros) dans le cadre d’un projet d’aide aux fédérations les plus démunies[8]. Un montant qui représentait à peine deux mois de salaire d’une star dans un club européen, mais une véritable manne pour la fédération palestinienne. Il est vrai que, jusqu’à l’inauguration d’une seconde pelouse à Rafah, la bande de Gaza ne comptait qu’un seul terrain en herbe[9]. Les joueurs palestiniens sont des enfants de l’intifada. « Ils ont grandi au cœur des affrontements qui ont

opposé quasi quotidiennement les jeunes aux soldats israéliens. À l'époque, le simple fait d'arborer un signe national distinctif était passible d'emprisonnement[10]. » L'équipe palestinienne, du fait de la reprise de l'intifada, avait dû jouer tous ses matchs à l'extérieur, à Hong Kong ou au Qatar, après une préparation de plusieurs semaines en Égypte. À chaque match, on lève le drapeau et on joue l'hymne. « Notre nom figure maintenant sur la carte mondiale du sport », s'était réjoui le ministre palestinien du Sport[11]. Pour Fadi Lafi, l'attaquant de la sélection palestinienne, l'enjeu est clair : « Cela va bien au-delà du sport. Nous voulons rappeler au monde entier qu'il existe un pays qui porte le nom de Palestine[12]. » Les joueurs de l'équipe nationale ont un passeport palestinien. C'est une obligation imposée par la FIFA. Mais que cette obligation est douce pour les Palestiniens privés d'État, et dont les joueurs sont souvent empêchés de se déplacer par l'armée israélienne.

Lorsque le 26 octobre 2008, la Palestine put jouer son premier match à domicile – contre la Jordanie –, ce fut un moment d'émotion et de fierté, pour un peuple sans État et vivant sous occupation militaire. Pour des raisons liées à l'absence d'infrastructures, à la situation géopolitique et sécuritaire, les matchs de l'équipe de Palestine avaient toujours eu lieu à l'extérieur. En 2006 alors qu'elle peinait à réunir ses joueurs (ceux de Gaza étant souvent bloqués par l'armée israélienne), elle joua ses matchs qualificatifs pour la Coupe du monde, supposés être à domicile, à Doha au Qatar[13].

Le 9 mars 2011, l'équipe de Palestine disputait le premier match international qualificatif sur son territoire contre la Thaïlande, en vue de la qualification aux JO de Londres. Malgré sa défaite aux pénaltys, ce match était vécu comme une victoire : « Cela va contribuer aux efforts en faveur de notre indépendance et de notre liberté, et mettre fin à l'occupation », s'est réjoui Djibril Rajoub, patron de la Fédération palestinienne de football et ancien responsable de la sécurité du président Yasser Arafat[14]. Il fallut des pressions du CIO pour que le match se tienne. Auparavant, trois pays africains ont renoncé à se rendre en Palestine pour y jouer – Zambie, République centrafricaine et Gambie –, à la suite des pressions israéliennes.

Le sélectionneur palestinien avait été bloqué dix jours en Jordanie et procédé aux entraînements par téléphone. Sur les douze joueurs qui devaient venir de Gaza pour se rendre en Cisjordanie, Israël a refusé

l'autorisation de déplacement – officiellement pour des raisons de sécurité – à huit d'entre eux. Pas facile d'être compétitif dans ces conditions. Le Premier ministre Salam Fayyad déclarait : « Nous avons gagné, simplement parce que le match a eu lieu ». Bien sûr, chaque rencontre de l'équipe palestinienne est soumise à autorisation des autorités israéliennes. Les joueurs venant de Gaza ne sont pas toujours en mesure d'y participer et il n'est pas possible de jouer à Jérusalem-Est. Les joueurs peuvent être arrêtés aux checkpoints et même emprisonnés, sur la base de simples soupçons (ce que permet la législation israélienne héritée de l'occupation britannique).

Michel Platini et le prince Ali de Jordanie, vice-président de la FIFA, se sont mobilisés en coulisse pour obtenir la libération du Palestinien Mahmoud Sarsak, emprisonné en Israël. De l'aveu même du premier, le fait que le tournoi espoir soit prévu en Israël a aidé à la libération de ce joueur : « Les autorités israéliennes ont peut-être eu peur de se voir retirer l'organisation de cette compétition si les choses n'avançaient pas dans la bonne direction[15]. »

Déjà en septembre 2010, alors qu'Israël bloquait l'arrivée d'équipements sportifs envoyés par l'UEFA à la Fédération palestinienne, pour des « raisons de sécurité », Michel Platini avait évoqué la possibilité de s'interroger sur l'appartenance de la Fédération israélienne à cette organisation, si le blocage persistait. En 48 heures, le blocage des équipements était levé.

Pour protester contre ces multiples restrictions – et également contre la création des clubs dans les Territoires occupés participant aux différents championnats israéliens –, la Fédération palestinienne avait demandé la suspension par la FIFA de la Fédération israélienne. Le gouvernement israélien s'est alarmé, toujours soucieux d'éviter toute comparaison avec l'Afrique du Sud du temps de l'apartheid, dont le boycott avait dans un premier temps été sportif. Mais la FIFA était également mal à l'aise, craignant d'être entraînée sur un terrain qu'elle jugeait délicat. Finalement, la Fédération palestinienne a renoncé à sa demande de suspension au Congrès de la FIFA de mai 2015[16].

Alors que l'accord de paix entre Israéliens et Palestiniens s'éloigne inexorablement, le football est une arme diplomatique. Pour les premiers, afin d'empêcher la sélection palestinienne d'être visible et performante,

au nom d'un prétexte sécuritaire fallacieux. Pour les seconds, afin d'exister aux yeux de monde. Il serait très gênant pour Israël que la Palestine se qualifie pour la Coupe du monde. C'est aussi l'occasion de rappeler qui donne les autorisations et qui en dépend.

Un point sur la carte

L'histoire regorge d'exemples où le football a permis à une nation d'exister, ou de consolider son existence, aux yeux du monde, d'être un point sur la carte. Quel bon exemple que la première Coupe du monde soit jouée dans un petit pays (l'Uruguay), coincé entre deux géants (le Brésil et l'Argentine). Pour Montevideo, l'organisation de la première Coupe du monde en 1930 fut un excellent moyen d'affirmer son identité, le pays ayant pris en charge la totalité des frais d'organisation, de déplacement et de séjour. Heureux hasard, la Coupe eut lieu l'année du centenaire de l'indépendance du pays. La finale, gagnée par l'Uruguay, se déroula dans un stade construit pour l'occasion, appelé Stade de l'indépendance. Face aux appétits récurrents de l'Argentine, dont certains citoyens ne voyaient en ce pays qu'un appendice, le message était clair. Un dirigeant uruguayen, Atilio Narancio, qui en 1924 avait hypothéqué sa maison pour payer les billets de bateau des joueurs participant aux JO, fit ce commentaire : « Nous avons cessé de n'être que ce petit point sur la carte du monde. »

Le maillot bleu ciel était la preuve de l'existence de la nation. L'Uruguay n'était pas une erreur. Le football avait arraché ce minuscule pays aux ombres de l'anonymat universel[17]. Historiquement, l'autonomie de Montevideo s'est faite au détriment de Buenos Aires. Il s'agissait donc de montrer que l'Uruguay était l'égal des plus grandes nations. On peut lire dans un numéro spécial du journal *La Nacion* : « Le centenaire de la proclamation de sa constitution voit l'Uruguay soutenant, dans le domaine sportif, la comparaison avec la plus grande partie de ces pays qui, jusqu'en 1924 (date de la première victoire de l'Uruguay aux Jeux de Paris), étaient incapables de nous situer sur la carte. » La veille de la finale, le journal *El Dia* écrivait tout simplement : « En avant, les enfants ! La patrie tout entière attend votre triomphe. Entrez dans l'arène,

le cœur gonflé d'enthousiasme ; ayez l'esprit imprégné de l'idéal patriotique qu'en ce grand jour vous incarnez[18]. »

Le Qatar suit aujourd'hui exactement le même projet. En 1994, Hamad ben Khalifa Al Thani (qui sera émir du Qatar de 1995 à 2013), en visite en Grande-Bretagne se voit demander par un douanier : « Le Qatar, où est-ce ? » Après l'achat du PSG et l'obtention de la Coupe du monde 2022, plus personne ne se pose la question. Le Qatar était auparavant connu des seuls spécialistes du Golfe ou des questions énergétiques. Désormais, il l'est de pratiquement tout le monde. Toutefois, s'il a obtenu le droit d'organiser la Coupe du monde, il est loin de pouvoir espérer l'emporter, comme l'a fait l'Uruguay. Petit pays coincé entre deux voisins avec lesquels il entretient des relations compliquées – Arabie saoudite et Iran –, craignant de subir le même sort que le Koweït envahi en 1990 par l'Irak, sans être secouru par les États-Unis alliés de l'Arabie saoudite, le Qatar a choisi le football pour exister et être reconnu.

Facteur d'unité nationale

Dans un vaste pays divisé socialement et ethniquement comme le Brésil, l'équipe nationale constitue un lien commun pour tous les citoyens. Sur le même principe, le gouvernement fédéral canadien a développé le sport comme symbole de l'identité nationale, au-delà des clivages entre anglophones francophones[19]. Quant à la Belgique, l'équipe nationale des « Diables rouges » représente aujourd'hui, avec la royauté, le dernier élément réellement commun et fédérateur du pays. Le ministre du gouvernement britannique chargé de l'Irlande du Nord expliquait que le footballeur nord-irlandais George Best avait « réuni le peuple irlandais comme aucun responsable politique ne l'avait jamais fait ». L'aéroport de Belfast a été rebaptisé à son nom. La mort de l'enfant terrible du football irlandais a uni dans la peine et le recueillement catholiques et protestants, d'habitude prompts à s'entredéchirer.

Il en va de même pour le Nigeria, où l'équipe de football apparaît comme l'un des rares phénomènes réellement nationaux. Le bon parcours de la Corée du Sud au Mondial 2002 a également produit des effets significatifs : après la qualification pour les demi-finales obtenue contre

l’Espagne, des militaires nord-coréens stationnés à la frontière ont félicité leurs homologues sud-coréens[20]. Quel autre motif aurait pu susciter une telle fraternisation ?

Au Japon, la communauté coréenne se partage entre ressortissants du Sud et du Nord, qui n’ont traditionnellement aucune relation. Souvent présents dans ce pays depuis plusieurs générations, ils ont les uns et les autres adopté la nationalité de leur région d’origine, mais s’ignorent entre eux. Or la présence de la Corée du Sud en demi-finale leur a donné une rare occasion de se retrouver. « C’est la première fois que des gens du Sud et du Nord font la fête ensemble », notait un architecte coréen. Un jeune Coréen-Japonais de la troisième génération qui ne parle pas coréen déclarait : « Depuis que la Corée a battu le Portugal, c’est la première fois de ma vie que je me sens Coréen[21]. » Les militaires nord-coréens stationnés à la frontière avec la Corée du Sud ont salué la victoire des joueurs emmenés par l’entraîneur Gus Hiddink sur l’Espagne après que ce résultat leur a été annoncé par haut-parleurs. Image incroyable, les militaires sud-coréens ont ainsi été félicités par leurs homologues du Nord, selon le journal du Sud *Munhwa Ilbo*[22]. Non moins incroyable, le président de la Fédération nord-coréenne de football, Li Kwang-geun, a félicité son homologue sud-coréen, Chung Mong-joon, pour la performance de la sélection sud-coréenne lors de la Coupe du monde. Li Kwang-geun, qui est également ministre du Commerce, a expliqué que la quatrième place des Sud-Coréens constituait « une victoire commune qui a ravi le peuple coréen tout entier[23] ». La qualification de la Corée dans le carré final de la Coupe du monde a été décrite par le président Kim Dae-jung comme l’événement le « plus heureux que la Corée du Sud ait connu depuis 500 ans[24] ».

On observe le même processus en Turquie, où le vice-Premier ministre Deulet Bahceli a félicité l’équipe nationale parvenue elle aussi en demi-finale du Mondial 2002, estimant que c’était « le plus beau signe de réussite de l’esprit d’union et d’unité, montrant que le pays va atteindre ses objectifs au cours du XXIe siècle[25] ». CNN-Turquie a rendu compte de l’extraordinaire engouement suscité par les succès de la sélection nationale, y compris chez les Kurdes. À l’occasion du Mondial, les habitants d’un même pays ont donc formé une communauté homogène, au-delà des clivages ethniques. CNN-Turquie avait pris ses caméras à Diyarbakir, la grande ville kurde, lors du match Brésil-Turquie de la

Coupe du monde 2002. Elle y a constaté l'extraordinaire enthousiasme qui régnait dans cette ville pendant le match, hurlements de joie après le but turc, pleurs après la victoire du Brésil. Les champs étaient vides, les paysans étant chez eux pour regarder le match[26]. En l'espèce, à travers le soutien à l'équipe nationale, le football a permis aux Kurdes de se sentir pleinement turcs, car le succès de l'équipe leur a offert la possibilité de manifester un sentiment de fierté nationale volontairement refoulé.

Lors de la Coupe du monde 2006, la Suisse entière a été foudroyée par l'élimination de son équipe, aux tirs au but. Alémaniques, Romands, Tessinois et Romanches, tous soutenaient « la Nati[27] » dans un pays profondément partagé culturellement, linguistiquement, politiquement. Un sentiment d'union nationale ? « Ce que ni la politique ni la religion, et encore moins l'économie n'étaient jamais arrivées à réaliser, un simple match de football l'a fait. »

Au pire moment des violences intercommunautaires qui ont déchiré l'Irak après la guerre de 2003, alors que le simple fait de ne pas appartenir à la même communauté valait menace de mort et que les attentats aveugles étaient quotidiens, les succès de l'équipe irakienne de football ont été le seul élément unificateur : « L'équipe d'Irak est la seule chose qui nous unisse encore » déclarait un jeune chiite Haydar Adnan, qui poursuivait : « j'espère que les hommes politiques vont s'inspirer de ces footballeurs qui unifient le peuple irakien et apprendre d'eux[28] ». Batoul Fawzi : « De jeunes hommes en pleine forme ont unifié l'Irak. Les politiques n'en ont-ils pas honte ? » Et un autre Irakien ajoute : « Nous voulons montrer au monde qu'il n'y a ni sunnites, ni chiites, ni Kurdes, ni chrétiens… Nous sommes comme des frères à regarder ensemble la télévision[29]. »

Le Liban est synonyme pour les uns de diversité ethnique infranationale (18 confessions y cohabitent) et pour d'autres de rivalités communautaires. Le football plaide plutôt en faveur de la seconde solution. Les divisions politico-ethniques sont venues affaiblir le soutien à l'équipe nationale. Après l'assassinat de l'ancien Premier ministre Rafic Hariri en février 2005, le pays a été gravement divisé entre le Hezbollah (chiite), lié à une partie des chrétiens et à la Syrie, et la majorité des chrétiens, les sunnites et les Druzes antisyriens. En 2005, lors du match Liban-Koweït qualificatif pour la coupe d'Asie, le public a dû être séparé en deux par l'armée entre les pro-Hariri et les pro-

Hezbollah. « Tant qu’il n’y aura pas d’État digne de ce nom, le foot ne pourra pas aller mieux », déclara le sélectionneur Émile Rustom[30]. En 2007, le gouvernement avait décidé de faire jouer les matchs de championnat à huis clos, de peur que les tensions politiques ne dégénèrent à l’occasion des matchs opposant des équipes appartenant à des communautés différentes[31].

La FIFA avait suspendu la Fédération de Bosnie-et-Herzégovine en 2011, car ses statuts étaient calculés sur la base des accords de paix de Dayton accordant un droit de veto unique à chaque nation constituante croate, serbe et bosniaque[32]. Les vrais amateurs de football se sont réjouis de cette décision qui a permis à l’équipe nationale de devenir plus compétitive et même de se qualifier pour le Mondial 2014 au Brésil. Ce succès inespéré a renforcé le sentiment national, au sein d’un pays qui demeure profondément divisé entre Serbes, Bosniaques et Croates. Le Mondial de football a permis aux citoyens de se sentir avant tout Bosniaques.

En Espagne où le séparatisme régional est fortement ancré, les divisions ont longtemps empêché l’équipe nationale d’être aussi efficace que les clubs. C’est lorsque les tensions entre Madrid et les régions ont été apaisées que la « Roja » (en référence à la couleur du maillot) a été performante et a gagné l’Euro (2008 et 2012) et la Coupe du monde 2010. Le succès a été ressenti comme étant une victoire réellement nationale, puisqu’en Catalogne, l’une des régions les plus autonomistes, 80 % des habitants se sont dits satisfaits de ce succès. Il faudra voir si les affrontements au sujet de la déclaration d’indépendance de la Catalogne et de la suspension de son statut par Madrid ont des répercussions sur l’équipe nationale.

L’exception britannique

Il y a, bien sûr, le cas particulier de l’Écosse, du Pays de Galles, de l’Irlande et de l’Angleterre, qui forment politiquement le Royaume-Uni, mais jouent séparément au football. Il s’agit là encore d’affirmer des spécificités que la formation du Royaume-Uni n’a pas effacées et qui sont d’ailleurs depuis peu réaffirmées juridiquement sur le plan de

l'organisation administrative. Les équipes anglaise, galloise, irlandaise et écossaise ont initialement existé parce qu'elles représentent le seul moyen d'organiser des compétitions « internationales » entre équipes britanniques, sans se mélanger aux continentaux. Elles ont persisté parce qu'il y a une différence, au Royaume-Uni, entre l'État et la nation[33]. Les Écossais estiment que toute équipe britannique serait en fait une équipe anglaise avec quelques « extras[34] ». Il n'y a ainsi rien de plus agréable pour ces derniers que de voir l'équipe anglaise vaincue. Le premier match « international » de l'histoire a d'ailleurs opposé, comme nous l'indiquions plus haut, l'Angleterre à l'Écosse. Lorsqu'en décembre 2000, le ministre britannique de l'Intérieur, Jack Straw, a suggéré de fusionner les équipes nationales anglaise, écossaise, galloise et irlandaise, afin de créer une équipe britannique qui puisse avoir de meilleurs résultats à l'échelle internationale, il a soulevé un véritable tollé, tant chaque nation du Royaume-Uni tient à sa spécificité. Pour le très sérieux quotidien *The Guardian*, « cette proposition absurde ne peut émaner que de quelqu'un qui a perdu la raison et a vécu la moitié de sa vie sur Saturne ou dans la forêt amazonienne[35] ». « Je ne connais aucun pays qui souhaite renoncer à son autonomie, et certainement pas l'Écosse », a répliqué Craig Brown, l'entraîneur de l'équipe d'Écosse. « On veut bien être battus par les îles Féroé si en échange on peut vaincre l'Angleterre » confie un supporter écossais[36]. Même refus poli des Anglais. Jamais les supporters n'accepteront une telle mesure, pense un porte-parole de la Fédération anglaise : « La rivalité traditionnelle entre nos nations [britanniques] fait partie intégrante de notre culture du football. » En fait la majorité des Gallois, Écossais et les catholiques irlandais du Nord, tous citoyens britanniques, soutiennent « toute équipe qui joue contre l'Angleterre[37]. »

Il n'y a d'ailleurs jamais eu aucun problème pour savoir comment « attribuer » la « nationalité » aux joueurs de ces différentes équipes dont les passeports sont pourtant tous britanniques. Les quatre fédérations ont passé un accord portant sur un certain nombre de critères parmi lesquels figure le lieu de naissance du joueur, de ses parents ou de ses grands-parents.

Miracle de l'olympisme, pour les JO de Londres, l'équipe britannique, habituellement non qualifiée, l'était d'office. Il y eut donc une équipe britannique, le CIO ne reconnaissant que le Royaume-Uni et non

l'Angleterre, le Pays de Galles, l'Écosse et l'Irlande du Nord, pris séparément.

Le football, baromètre géopolitique

Le football ne peut-il être érigé au rang d'outil de l'analyse politologique, considéré comme un indicateur d'alerte de la bonne santé des États ? L'implosion de l'URSS et de la Yougoslavie au début des années 1990 a pris par surprise la quasi-totalité des observateurs. On pensait que ces États avaient résolu leur question nationale et que les différents peuples qui les composaient, quelles que puissent avoir été leurs différences, étaient appelés à conserver un cadre étatique commun. Cela ne fut pourtant pas le cas. L'observation attentive des processus d'identification par l'intermédiaire du football aurait pu servir d'alerte à qui aurait bien voulu y prêter attention.

Ainsi, en Yougoslavie, les premiers craquements de cette république fédérative ont pu être perçus à l'occasion d'un match opposant le Dynamo de Zagreb à l'Étoile rouge de Belgrade, le 13 mars 1990. De graves affrontements ont opposé les supporters, croates et serbes, des deux clubs, entraînant plus de soixante blessés graves. Dès 1989, les supporters croates criaient dans le stade lors des matchs opposant les clubs serbes : « Slobo [Slobodan Milosevic, le président serbe], tu n'échapperas pas au couteau[38] ! » L'État fédéral, lui, est peut-être symboliquement mort le 26 septembre 1990 à Split, à l'occasion du match entre le Hadjuk de Split et le Partizan de Belgrade, quand les supporters du Hadjuk ont investi le terrain et brûlé le drapeau yougoslave : « Le premier événement a montré que les supporters serbes et croates ne pouvaient plus partager le même stade ; le second, que l'État yougoslave n'avait plus d'autorité sur une bonne partie de son territoire[39]. » Zeljko Raznatovic, plus connu sous le nom d'Arkan et qui sera l'un des principaux criminels de guerre serbe, s'est d'abord fait connaître comme chef de file des supporters de l'Étoile rouge de Belgrade, avant de déclarer quelques années plus tard : « Le 13, il y a eu un match et, tout de suite après, nous nous sommes organisés. Ce match à Zagreb m'a fait comprendre que la guerre aurait lieu, j'ai tout prévu et je

savais que le couteau oustachi [fascistes croates de la Seconde Guerre mondiale] égorgerait de nouveau des enfants et des femmes serbes[40]. »

De même, des soviétologues au fait des questions footballistiques auraient compris les limites de la propagande sur l'*homo sovieticus* en observant la passion que pouvaient susciter les affrontements entre les clubs russes, comme le Dynamo de Moscou, et ses homologues ukrainiens (Dynamo Kiev) ou géorgiens (Tbilissi). Manifestement, à entendre les bruits des stades lors des matchs opposant ces formations (contrairement à ce que disaient et pensaient les leaders soviétiques, Mikhaïl Gorbatchev inclus[41]), la question nationale n'était pas résolue, loin de là. Au point d'ailleurs de devenir l'une des principales causes de l'implosion de l'Union soviétique. En Tchécoslovaquie, avant le « divorce de velours » (séparation pacifique des Tchèques et Slovaques), même spectacle : les matchs entre le Slovan de Bratislava soutenu par les Slovaques et le Sparta Prague, symbole de l'identité tchèque donnaient lieu à des affrontements vifs entre supporters.

Ciment rapide du sentiment national

Il semble plus facile pour la population d'un jeune État de se mobiliser autour de l'équipe nationale du sport le plus populaire sur la planète qu'en faveur de la création d'une ambassade à l'ONU. La visibilité, la proximité et l'adhésion populaire ne revêtent pas du tout les mêmes aspects dans un cas ou dans l'autre. Seul le football peut établir un lien entre souveraineté et vie quotidienne. En outre, les retransmissions télévisées ont changé le statut de l'équipe nationale, désormais réellement visible par l'ensemble du pays, et non plus uniquement par ceux qui se rendent au stade. L'équipe nationale a souvent aidé à forger la nation. Pour de jeunes États, où le sentiment national était fragile, menacé, celui-ci a été (plus qu'on le croit) renforcé par le football, qui a servi de fédérateur à une communauté traumatisée.

Lors de la Coupe d'Afrique des nations, qui s'est déroulée au Mali en janvier 2002, l'un des pays les plus pauvres du monde, l'ancien entraîneur adjoint de l'équipe nationale, Mamadou Traore, évoqua les jeux africains de Brazzaville en 1965 en ces termes : « À l'époque, on

jouait pour le plaisir […] pour le sentiment national […]. À l'époque, le ballon a galvanisé les masses à l'indépendance et contribué à l'émergence du sentiment national[42]. » La victoire surprise de la Zambie lors de l'édition 2012 a contribué à gonfler le sentiment national du pays.

D'autres exemples peuvent montrer le rôle de ferment identitaire que le football a joué dans la constitution de nouveaux États issus de l'explosion du bloc soviétique. La Croatie en guerre a exempté de service militaire les footballeurs les plus doués, car ils étaient censés mieux servir la nation balle au pied que fusil à la main. L'entraîneur croate Miroslav Blazevic déclara par la suite en toute modestie : « En Croatie, je suis un héros. C'est moi qui ai réveillé le sentiment identitaire croate en gagnant le championnat de Yougoslavie en 1982 avec le Dynamo de Zagreb. Chez nous, le foot est un phénomène social. Je suis conscient de ça. Il n'y a pas longtemps que nous sommes sortis de la guerre. Les gens ont perdu des pères, des frères, des enfants, leurs maisons. Mon petit peuple est frustré, mais courageux et reporte désormais tous ses espoirs sur notre sélection[43]. » Le président croate Franjo Tudjman a lui-même demandé que le club Dynamo de Zagreb abandonne son nom historique pour prendre celui de « Croatia », considérant que celui-ci contribuera à l'affirmation de la Croatie, alors que le nom Dynamo aurait signifié aux yeux du monde occidental que « nous ne nous sommes pas encore libérés de l'héritage bolchevique et balkanique ».

L'implosion des empires multinationaux européens en plusieurs États a ainsi eu pour effet direct de multiplier le nombre d'équipes nationales. Les équipes soviétique, yougoslave et tchécoslovaque n'existent plus et ont respectivement laissé la place à quinze, six et deux équipes nationales. Au Kosovo, les couleurs rouge et noire de la sélection rappellent celles de l'Albanie, et l'équipe nationale de football est censée magnifier l'indépendance et la faire reconnaître au niveau planétaire[44]. Et le Kosovo qui a proclamé son indépendance vis-à-vis de la Yougoslavie en février 2008 réclame tout aussi fortement son adhésion à la FIFA qu'à l'ONU. Lorsqu'en 2006, le Monténégro a fait – pacifiquement – sécession de la Serbie, il eut hâte de former son équipe nationale et de lui faire jouer des matchs internationaux afin de rendre visible et palpable la nouvelle souveraineté du pays. Indépendant en juin 2006, accepté par la FIFA en janvier 2007, il joua et gagna 2-1 son premier match contre la Hongrie en mars 2007[45]. En l'occurrence, il n'est pas innocent de

constater que, parmi les premières manifestations de volonté des nouveaux États indépendants, figurait la demande d'adhésion à la FIFA, comme si elle était aussi naturelle et nécessaire que la demande d'adhésion à l'ONU. En effet, elle donne à une population traumatisée par les événements politiques tragiques qu'elle vient de vivre un marqueur identitaire visible immédiat et potentiellement festif !

On pourrait hâtivement en conclure que le football peut revêtir un aspect déstructurant, et qu'il a contribué à faire exploser, avec des coûts politiques et humains importants, des États qui auraient pu demeurer unis. En fait, ce sport a davantage constitué ici le révélateur que le facteur déclenchant de la crise. Il rendait là simplement compte de sentiments nationaux qui n'avaient pas été dilués dans une plus vaste fédération. Lorsque celle-ci éclate, il sert alors, au contraire, de ciment rapide pour consolider le sentiment national.

En mars 2014, le Kosovo est autorisé par la FIFA à jouer un match international contre Haïti, mais avec certaines restrictions : « Pas de drapeau, pas de symbole national identifié et pas d'hymne[46]. » Ce pays sera admis à l'UEFA et à la FIFA en 2016, mais joue ses matchs en Albanie, faute de stade aux normes chez lui.

Redorer le blason national

Le football permet d'exprimer un patriotisme soft et, en même temps, de mettre du baume au cœur aux nations meurtries, en voie de réhabilitation internationale après avoir subi l'opprobre de la communauté internationale.

En 1954, la victoire de l'Allemagne avait été perçue par son peuple comme un élément important de la normalisation de son statut. Les Allemands pouvaient se dire à l'époque : « Nous sommes redevenus quelqu'un ». Ils montraient un virage positif, victorieux, mais pacifique. Leur pays recouvrait si ce n'est son rang, du moins sa respectabilité et mettait en avant les qualités de rigueur, d'organisation et de volonté qui lui avaient permis de gagner contre un adversaire, la Hongrie, supposé plus talentueux. Après avoir été menée 2 à 0, l'Allemagne avait finalement gagné par 3 à 2. Mais on pouvait lire dans le *Deutschland*

Union Dienst : « Remporter ce championnat a été un grandiose exploit, mais il ne faut pas considérer cela d'un point de vue nationaliste. Ce n'est qu'un jeu. On devrait dire que onze joueurs de football de l'équipe allemande en ont battu onze autres d'une équipe adverse, plutôt que de dire "l'Allemagne a été victorieuse"[47]. » À cette époque, l'Allemagne, qui a compris combien sa volonté de puissance avait été porteuse de catastrophes, entend rester modeste sur le plan diplomatique : il ne faut donc pas paraître céder aux tentations nationalistes. Pourtant, alors que l'adjectif « national » a été banni du langage (remplacé par le terme « fédéral » [*bundes*] : Bundestag, Bundespost, Bundesbahn), seule l'équipe nationale, la Nationalmannschaft, a toujours gardé son nom. Et elle a toujours joué pour l'Allemagne (Deutschland) et pas pour la seule République fédérale (RFA)[48].

Le nationalisme japonais est constamment sous la surveillance de ses voisins asiatiques et même sous autosurveillance. Pendant la Coupe du monde, les Japonais ont pu brandir leur drapeau national, le Hinomaru, et chanter « Nippon, Nippon » en nombre et avec un enthousiasme inconnu depuis 1945[49]. Ainsi, le football permet d'exprimer un sentiment d'adhésion et de fierté nationale sans être agressif[50].

La Yougoslavie a été exclue de l'Euro 1992, le régime de Slobodan Milosevic étant tenu pour seul responsable de la guerre, alors que les présidents Tudjman (Croatie) et Izetbegovic (Bosnie) étaient loin d'être innocents. Ceux qui ont décidé de cette sanction y voyaient un moyen de rétorsion symbolique contre Belgrade. Cette décision, même si elle n'avait pas (loin de là) de degré de gravité économique ou militaire, a été très durement ressentie par les Serbes. À leurs yeux, elle marquait, plus que toute autre, une relégation hors de la communauté internationale. Les joueurs yougoslaves s'entraînaient déjà en Suède, où devait avoir lieu la phase finale, lorsqu'on leur signifia cette exclusion. Ils furent remplacés par le Danemark qui, bien qu'invité de dernière minute et n'ayant pas gagné sa qualification dans les matchs éliminatoires sur le terrain, allait remporter la finale contre l'Allemagne ! Lorsqu'en décembre 1996, la Yougoslavie fut de nouveau autorisée à participer à des compétitions et se rendit au Brésil pour y jouer son premier match de football, son entraîneur Derviej Miljanic déclara au journaliste de *L'Équipe* qui lui demandait ce que représentait ce match pour le football yougoslave : « Il a une grande signification politique pour notre pays et il représente un

grand soulagement pour notre football. On revient et il faut désormais oublier le passé. Nous avons été victimes d'un terrorisme politique contre les joueurs, le football et le jeu. Nous étions des otages, désormais c'est fini. On a le sentiment d'être sauvés[51]. »

Les nations se réuniront toujours autour de leur équipe, symbole de leur unité et porte-drapeau de leurs valeurs. Partout dans le monde, les matchs de l'équipe nationale continueront de fédérer les citoyens. Si l'attachement à la nation est un référendum quotidien, les compétitions internationales permettent d'organiser régulièrement des référendums de 90 minutes.

Les joueurs des équipes nationales de football sont bel et bien les champions de la nation. Mais pas au sens sportif du terme (celui qui triomphe dans une compétition) ou, du moins, pas uniquement. Le terme « champion » signifie aussi ici « se faire le champion de », au sens d'être celui qui défend une cause ou les couleurs d'une cause.

La cause ici, c'est la fierté nationale, les couleurs du drapeau ; plus fondamentalement, le terme champion doit être employé pour ce qu'il était au temps de Roland. Ce dernier emploie en 1080 le terme de *campiun* qui signifie « celui qui combat en champ clos pour soutenir une cause », sa propre cause ou celle d'une autre personne (*campiun* provient de *campus* [champ], c'est-à-dire lieu du combat[52]). Le champion devient un combattant professionnel engagé pour défendre la cause de quelqu'un incapable de la défendre lui-même dans le cadre d'un « duel judiciaire » ou « procès par bataille » (mode de résolution des conflits réservé à la classe des chevaliers). Sur le champ clos du terrain de football, onze champions se consacrent à la défense d'une cause. Ils se font l'incarnation de nos aspirations, de nos valeurs et de nos idées.

IV

La paix par le football

Pour les détracteurs du football, celui-ci, entre autres péchés, développe les instincts agressifs et guerriers des individus. Les rencontres internationales sont autant d'occasions d'un déchaînement incontrôlé de passions nationalistes, et de déferlements xénophobes. Le soutien à l'équipe nationale peut se muer en haine à l'égard des autres peuples. L'autre, l'étranger, devient adversaire. Pour George Orwell, le sport est « la guerre sans les coups de feu ». Le football serait donc un facteur de guerre, déclenchant des violences de foules incontrôlées.

Les historiens pourraient même faire remonter ces dérives aux sources les plus lointaines. Ainsi, en 1314, le lord-maire de Londres édicte, au nom du roi Édouard II : « Proclamation pour le maintien de la paix […] alors que notre seigneur le roi s'en va vers le pays d'Écosse dans sa guerre contre ses ennemis et nous a recommandé particulièrement de maintenir strictement la paix […] et alors qu'il y a une grande clameur dans la cité, à cause d'un certain tumulte provoqué par des jeux de football dans les terrains publics, qui peuvent provoquer de nombreux maux (ce dont Dieu nous préserve), nous décidons et interdisons, au nom du roi, sous peine de prison, que de tels jeux soient pratiqués désormais dans la cité[1]. » Mais, si on lit entre les lignes, on comprend que l'activité qui n'est pas encore nommée « football » ne suscite pas l'affrontement et détourne de l'apprentissage des exercices militaires. C'est donc la raison pour laquelle la royauté anglaise désapprouve ces jeux désordonnés.

En 1365, une ordonnance d'Édouard III aux shérifs de la cité de Londres édicte : « Aux shérifs de Londres. Ordre de proclamer que tout

homme valide de la cité doit les jours de fête utiliser dans ses sports des arcs et des flèches ou des balles et des carreaux […] et ne doit pas, sous peine de prison, s’occuper à lancer des pierres, des morceaux de bois et des palets, des balles à la main, des balles au pied […] ou pratiquer d’autres jeux vains et sans valeur ; alors que le peuple du royaume, noble et roturier, pratiquait jusqu’ici ledit art dans ses sports, ce qui avec l’aide de Dieu était honorable pour le royaume et avantageux pour le roi dans ses guerres, ledit art est maintenant presque complètement abandonné et le peuple s’adonne aux jeux ci-dessus mentionnés et à d’autres jeux malhonnêtes, coûteux et vains, par quoi le royaume risque de manquer d’archers[2]. »

Le sport absorberait donc trop d’énergie, au détriment de la préparation à la guerre. Loin d’être une incitation au conflit, il en serait au contraire un dérivatif ! Et d’autres vont plaider que le football rapproche les peuples, permet des contacts pacifiques et est même un instrument diplomatique qui peut être mis au service de la paix. Alors, le football, source de guerre ou candidat crédible au prix Nobel de la paix ? Les partisans de chaque thèse trouveront dans les exemples historiques et d’actualité de quoi fournir leur argumentaire.

La guerre par d’autres moyens

Premier exemple historique : lors de la Coupe du monde 1934 en Italie, il fallut, après un premier résultat nul, faire rejouer le match Italie-Espagne. Il mettait en scène l’affrontement de l’Italie fasciste contre l’Espagne républicaine. Les Italiens, comme dans une préfiguration de Guernica, furent particulièrement violents, blessant des joueurs espagnols (alors qu’à l’époque, les remplacements de joueurs blessés n’étaient pas autorisés) sous les yeux d’un arbitre indifférent. « Ce n’est plus du football, c’est la guerre » nota un observateur. Pour l’édition de 1938, à la veille de la finale contre la Hongrie, Mussolini envoya aux joueurs italiens un télégramme de trois mots « Vaincre ou mourir[3] ». Les vainqueurs italiens revêtirent le lendemain l’uniforme militaire pour la cérémonie protocolaire.

Le sélectionneur anglais Alf Ramsey, en 1970, avant que l'Allemagne et l'Angleterre ne s'affrontent dans un match héroïque en quart de finale, revanche de la finale de 1966, déclara flegmatiquement : « Pourquoi l'Allemagne nous battrait-elle à Léon (lieu du match) puisqu'elle ne l'a pas fait sur le terrain en soixante-neuf ans ni en trois guerres que se sont livrées nos deux pays[4] ? » Hélas pour Sir Ramsey, c'est l'Allemagne qui allait l'emporter après avoir été menée 2 à 0 et anéantir ainsi les rêves anglais d'une confirmation incontestable de la victoire de 1966 jouée à domicile avec un arbitrage accommodant.

On pourrait ainsi multiplier les proclamations permettant d'assimiler le football à une guerre sous d'autres formes : le héros camerounais de la Coupe du monde 1990, Roger Milla, qui affirme : « Je suis officier de réserve, fier de servir mon pays depuis vingt ans. » Henry Kissinger, tout aussi féru de géopolitique que de football, qui déclare : « L'équipe ouest-allemande planifie ses matchs comme l'état-major allemand planifie ses attaques en apportant un soin méticuleux au moindre détail » ; ou encore Gerald Ford, ancien président américain (et ancien joueur de football américain), pour lequel « un succès sportif peut servir une nation autant qu'une victoire militaire[5] ».

La métaphore est parfois moins stratégique, plus directe, plus agressive. Lors de la Coupe du monde 2002, l'arbitre sud-coréen du match Brésil-Turquie, Kim Young-joo, se laissa abuser par le joueur brésilien Rivaldo, qui fit mine d'avoir été atteint par le joueur turc Hakan Ünsal, et expulsa ce dernier pour geste antisportif. Cela tombait extrêmement mal pour l'équipe turque qui jusque-là faisait jeu égal avec les maîtres brésiliens, alors qu'elle participait à sa première Coupe du monde depuis 1954. Cela valut à cet arbitre d'être la cible de toutes les colères turques. Haluk Ulusoy, chef de la Fédération turque, a même lancé : « Nous avons donné des milliers de martyrs à la Corée il y a cinquante ans [pendant la guerre de Corée 1950-1953]. Mais un seul Coréen a tué 70 millions de Turcs[6]. » Fort heureusement, ils n'allaient pas tarder à ressusciter : la Turquie sortira finalement avec le Brésil de son groupe de qualification pour prendre la troisième place de cette Coupe du monde, la meilleure place jamais obtenue par les héritiers d'Atatürk.

La guerre du football

Ceux qui estiment que le football est intrinsèquement belligène illustrent toujours leur propos du même exemple : la guerre causée par le football, qui a opposé le Honduras au Salvador en 1969. Au lieu de rabâcher sempiternellement cet argument avec l'air ravi de celui dont la science permet de dévoiler les méfaits du football, regardons de plus près les faits. Cette guerre se déroula à la suite d'une rencontre qualificative pour la Coupe du monde 1970 (la participation était donc d'autant plus désirée) de la zone CONCACAF (Amérique du Nord, Amérique centrale et Caraïbes).

Le 8 juin 1969, le Honduras battit le Salvador 1 à 0, grâce à un but marqué à la dernière minute. Les Salvadoriens n'étaient pas au mieux de leur forme. Il est vrai que des supporters du Honduras, efficaces à défaut d'être fair-play, avaient organisé un vacarme infernal la nuit précédente autour de leur hôtel pour les empêcher de dormir. C'était, à l'époque, une technique assez fréquente pour les matchs dont l'enjeu semblait capital. Le match retour se déroula dans une ambiance délétère. L'équipe du Honduras dut même être conduite au stade dans un véhicule blindé ; le drapeau hondurien, hissé en haut d'un mât, fut déchiré et l'équipe perdit 3 à 0. Enfin, deux supporters honduriens furent tués et la frontière entre les deux États immédiatement fermée. Des milices armées se mirent, en guise de mesure de rétorsion, à exproprier les paysans salvadoriens installés au Honduras. San Salvador rompit dès lors ses relations diplomatiques avec Tegucigalpa. Le Salvador l'emporta 3 à 2 le 29 juin, lors du match d'appui (ou de barrage) qui eut lieu au Mexique[7]. Les milices honduriennes se vengèrent de nouveau sur les expatriés salvadoriens. L'armée salvadorienne attaqua alors le Honduras le 14 juillet 1969, une guerre qui durera quatre jours avant que l'Organisation des États américains (OEA) obtienne un cessez-le-feu et le retrait des troupes salvadoriennes.

Pour les bonnes âmes, l'affaire est entendue : deux pays, dont la population doit être aussi mentalement sous-développée que leur économie, se sont fait la guerre pour une histoire ridicule, une partie de ballon perdue. On pourrait déjà objecter que, si conflit il y a bien eu, il peut apparaître mineur par rapport à tous ceux qui se sont auparavant

déroulés, avaient lieu à cette époque (en pleine guerre du Vietnam) ou sont survenus depuis. Si les contempteurs du football ne peuvent trouver d'autres conflits créés par ce sport que celui-ci, la paix mondiale ne semble guère menacée. Mais croire de surcroît que ce match de football, fût-il qualificatif pour la Coupe du monde, est « responsable » de la guerre est aussi pertinent que de dire que l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand d'Autriche à Sarajevo en 1914 est la cause de la Première Guerre mondiale. C'est, dans les deux cas, confondre l'épisode déclencheur et les réelles origines – historiques, sociales et politiques – d'un antagonisme. « Quand le sage montre la lune, l'imbécile regarde le doigt », selon un proverbe chinois. Quand le sage montre les conditions sociopolitiques et stratégiques d'un conflit, l'imbécile (qui en l'occurrence ici s'autodésigne comme intellectuel) voit le football.

Le Honduras, avec une densité de 18 habitants au kilomètre carré, a toujours joué le rôle de déversoir pour le Salvador voisin surpeuplé. Trois cent mille Salvadoriens étaient établis, la plupart illégalement, sur les terres honduriennes frontalières. Cette situation entraînait, comme c'est souvent le cas dans ce type de circonstances, de vives tensions entre les populations concernées. Par ailleurs, le gouvernement du Honduras, très contesté par son opinion publique, voyait dans la confrontation avec le Salvador le moyen de reconstituer un sentiment d'union nationale et de briser la contestation politique interne qui demandait une réforme agraire. Détourner le mécontentement populaire contre l'environnement extérieur est une technique traditionnelle. Si le football n'avait pas existé, le Honduras et le Salvador se seraient affrontés, sous d'autres prétextes.

Clausewitz et le football

La formule de Carl von Clausewitz, célèbre stratège prussien, « La guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens », est entrée dans l'Histoire. Le très traditionnel *Times* de Londres, avant la demi-finale de l'Euro 1996 opposant l'Angleterre à l'Allemagne, l'avait d'ailleurs paraphrasée : « Le football, continuation de la guerre par d'autres moyens ». La presse populaire britannique n'hésite jamais : avant un affrontement Angleterre-Allemagne, les joueurs anglais sont

appelés à bombarder les buts allemands avec autant d'efficacité que la chasse anglaise bombarda les villes allemandes au cours de la Seconde Guerre mondiale. Mais la formule clausewitzienne s'applique avec encore plus de pertinence aux relations entre l'Argentine et l'Angleterre.

Un duel a marqué la légende du football : le quart de finale de la Coupe du monde qui, en 1986 au Mexique, opposa l'Angleterre à l'Argentine. Cet affrontement avait des antécédents footballistiques. Lors de la Coupe du monde 1966, un match avait opposé les deux sélections. Le score était encore vierge lorsque l'arbitre allemand expulsa le capitaine argentin. Celui-ci refusa pendant dix minutes de quitter le terrain. S'y étant résigné, il n'en continua pas moins à manifester son mécontentement le long de la pelouse. Quelques minutes plus tard, l'Angleterre marqua. En Argentine, la décision de l'arbitre fut comprise comme la preuve d'un complot anglo-germanique pour éliminer plus fort qu'eux. À Londres, on y vit la preuve de l'absence de fair-play des Argentins. Absence si *shocking* qu'Alf Ramsay, le sélectionneur anglais, les qualifia d'« *animals* » et interdit à ses hommes d'échanger leur maillot avec ces (mauvais) perdants. Dans la mémoire collective footballistique argentine, ce drame pesait déjà lourd. Mais, plus que le souvenir de 1966, c'est celui de la guerre des Malouines (Falkland pour les Anglais, Malvinas pour les Argentins) qui servit de toile de fond à ce match du Mondial mexicain.

Le général Videla, leader de la junte alors au pouvoir en Argentine, avait lancé en 1982 les troupes argentines à la conquête de cet archipel que son pays revendiquait depuis fort longtemps, mais qui appartenait à la Grande-Bretagne. Il ne comptait sur rien de plus qu'une réaction symbolique des Britanniques à l'annexion de quelques îlots battus par les vents à des milliers de kilomètres de Londres et seulement peuplés de 1 700 ressortissants de la Couronne et de moutons. Margaret Thatcher ne l'entendit cependant pas de cette oreille et dépêcha une flotte pour reconquérir l'archipel. Elle le fit par principe, mais aussi pour des considérations de politique intérieure. Sur les deux plans, ce fut une réussite. Elle donna l'image d'un Royaume-Uni inflexible et sa cote de popularité, alors en berne, atteignit des sommets. Ce conflit eut au moins pour effet positif de faire chuter la dictature argentine. Mais l'antagonisme entre les deux nations subsista.

Les deux pays n’avaient pas encore repris à l’époque leurs relations diplomatiques et ce match sonna comme une revanche. Il fut gagné par les Argentins grâce à deux buts de Diego Maradona. Le premier était très contestable, puisqu’il fut marqué de la main, sans que l’arbitre s’en aperçût. Le joueur argentin avait dit : « Ce but a été marqué en partie par la main de Dieu, en partie avec la tête de Maradona. » Maradona, voyant qu’il ne pouvait pas marquer de la tête, s’était aidé de la main. Le second but fut marqué au terme d’un slalom, ballon au pied, long de 55 mètres, par le génial joueur argentin qui se débarrassa de six adversaires anglais avant de marquer. Maradona avoua par la suite, à propos du but de « la main de Dieu » : « J’aime ce but, au moins autant que le second. Et parfois même je le préfère. C’était comme piquer un portefeuille dans la poche d’un Anglais. » Car, reconnut-il, « nous avions dit qu’il ne fallait pas mélanger football et politique, mais c’était un mensonge. On ne pensait qu’à cela. On en avait contre les joueurs anglais pour tout ce qui s’est passé, pour toutes les souffrances du peuple argentin. Ça peut paraître fou, mais on défendait notre drapeau, les gars qui étaient morts, les survivants[8] ». Et il ajoutait qu’il avait fait « main basse sur le ballon pour se venger des Anglais qui avaient fait main basse sur les Malouines ».

Le 25 mai 1991, les deux équipes se retrouvèrent à Wembley pour la revanche de 1986. Sous les huées du stade chauffé à blanc, Diego Maradona entra le premier sur la pelouse. Provocateur, il portait le ballon dans la main gauche.

L’histoire ne s’arrête pas là. En 1998, l’Argentine et l’Angleterre furent de nouveau opposées lors de la Coupe du monde. S’il était question de revanche, ce n’était plus celle de la guerre des Malouines, mais celle du Mondial 1986. Las, malgré un but magnifique de Michael Owen, l’Angleterre fut battue, réduite à dix joueurs après l’expulsion (justifiée) de David Beckham. Comme si le sort y prenait un malin plaisir, les deux équipes furent de nouveau opposées dans le groupe F de la Coupe du monde 2002, David Beckham, peu avant le match, mobilisa ses troupes en leur rappelant les moments qui suivirent la défaite de 1998 : « Les Argentins agitaient nos maillots comme des trophées de guerre en dansant dans le bus. C’était humiliant pour nous[9]. »

À l’inverse, la demi-finale France-Allemagne de 1982 n’a pas altéré les relations franco-allemandes, même si elle a été perdue par la France

après prolongations et tirs au but, et malgré les conditions, encore profondément imprimées dans notre mémoire collective, dans lesquelles le gardien de but allemand Harald Schumacher a impunément agressé l'arrière français Patrick Battiston, qui dut être évacué inconscient du terrain[10]. Ce qui a choqué dans le geste agressif du gardien, c'est justement une brutalité qui contrastait avec des relations pacifiées entre les deux anciens ennemis héréditaires qu'étaient la France et l'Allemagne. Les dirigeants allemands ont pu craindre alors que Harald Schumacher ne ruine en partie leurs efforts de réconciliation en ravivant la réputation de force brutale dont leur pays a longtemps été gratifié.

Cette assimilation était d'autant plus efficace qu'elle s'appuyait sur un geste dont le caractère délibéré et violent le rendait injustifiable[11] et s'ancrait dans une mémoire collective meurtrie. « De nouveau, l'Allemagne renoue avec sa nature arrogante et violente, ne respectant pas plus les règles du fair-play qu'elle n'avait respecté la neutralité de la Belgique en 1939 ou les droits de l'homme sous le régime nazi. Harald Schumacher se révèle tel qu'en lui-même, en petit Hitler des surfaces de réparation. » Et cette rancœur patriotique était d'autant plus vivace que la relayaient les difficultés économiques du moment : la supériorité allemande sur la France en football était le reflet d'une Allemagne active et prospère, à la monnaie forte dont la puissance faisait pâlir une France secouée par une crise persistante déclenchée par le deuxième choc pétrolier. Et puis ce score ! Mener 3-1 durant les prolongations et se faire rattraper, pour perdre à l'issue de la séance de tirs au but. Là encore, notre déception chauvine n'hésitait pas à brasser à pleines mains les clichés : un football français si subtil, si « brésilien », si talentueux, mais bridé par notre tenace fragilité psychologique ! Des Allemands qui ne doutent jamais, organisés et redoutablement efficaces ! Heureusement, la qualité des relations politiques entre les deux pays permit de circonscrire cet incident et d'en limiter les retombées dans l'opinion publique.

Il n'y a plus d'antagonisme aujourd'hui entre la France et l'Allemagne. Ennemis farouches, au cœur des deux dernières guerres mondiales et qui, depuis Charles Quint et François Ier, se sont livrés vingt-trois guerres (dont dix-neuf à domicile pour l'Allemagne, qui ne commença à jouer à l'extérieur qu'en fin de période), ces deux pays ont su construire, depuis les années 1950, une entente au cœur de la construction européenne, elle-même rendue possible par leur union. On parle du « couple franco-

allemand » ou du « moteur franco-allemand ». Ces pays, jadis en état de guerre quasi ininterrompue, se sont opposés de façon conjointe à la guerre d'Irak. Leur complicité politique est telle qu'il est même arrivé à Jacques Chirac de parler au nom de l'Allemagne lors d'une réunion européenne, le chancelier Gerhard Schröder étant retenu par une importante session parlementaire à Berlin ! Charles de Gaulle et Konrad Adenauer, Valéry Giscard d'Estaing et Helmut Schmidt, François Mitterrand et Helmut Kohl personnifient ce couple et figurent cette alliance. Le football est donc dans les relations franco-allemandes le refuge de l'affrontement, mais codifié, régulé, strictement encadré, afin qu'il ne dégénère pas. Et le 13 novembre 2015, alors qu'une série d'attentats terroristes frappaient la France, dont un au Stade de France où se déroulait un match France-Allemagne, un élan total de solidarité unissait les joueurs des deux nations.

Même s'il n'aboutit pas à une guerre au sens classique du terme, le football peut donc être l'occasion de raviver des antagonismes à peine dissimulés, de faire ressurgir les fantômes du passé. Ce fut le cas de la finale de la Coupe d'Asie des nations qui se déroulait en Chine du 17 juillet au 7 août 2004 et opposait l'équipe de Chine à celle du Japon. Bien avant la finale, le public chinois avait pris parti contre l'équipe nippone. « À chaque rencontre, quel que soit l'adversaire, nous avons été conspués. Le public encourageait nos opposants. Je tire un coup de chapeau à mes joueurs, qui sont restés professionnels », déplorait le sélectionneur japonais, le Brésilien Zico[12]. Trois jours avant la finale, le gouvernement japonais avait demandé à Pékin « de prendre des mesures strictes afin d'empêcher des troubles ou la violence ». Pourtant, le jour même, quelques supporters chinois portaient l'uniforme des envahisseurs japonais des années 1930 afin de mieux faire sentir aux Japonais les raisons de leur mobilisation. D'autres brandissaient des pancartes où était écrit le chiffre « 300 000 » par référence au nombre de civils chinois massacrés à Nankin par l'armée japonaise en 1937. Trois buts japonais, selon *France football*, allaient donner la victoire au Japon. La police dut, cette nuit-là, boucler les accès à l'ambassade du Japon et tenter de contenir les échauffourées qui agitèrent la ville de Pékin.

Mais est-ce le football qui est responsable des mauvaises relations sino-japonaises ? Non, il n'en est que le reflet. Plus que le poids de l'Histoire, ces deux pays ont ce soir-là probablement payé le fait qu'elle

n’ait pas été affrontée de face. Aveuglément volontaire qui les a conduits à une situation où les Chinois reprochent aux Japonais leur « révisionnisme historique » et de minorer la gravité de leurs crimes passés. Et, de fait, les Japonais les ont trop peu admis, et toujours trop tard. Il est d’usage au Japon de ne parler que des « incidents de Nankin », ce qui est, pour le moins, relativiser les choses. Peut-on, de plus, ignorer que ce conflit de mémoires s’inscrit sur un arrière-fond géopolitique plus large ? La montée en puissance de la Chine inquiète les Japonais, tout comme l’affirmation d’un nouveau nationalisme japonais trouble, non seulement la Chine, mais aussi une bonne partie de l’Asie. On le voit, plutôt que de clouer au pilori la passion sportive, il est souvent utile d’élargir le champ de l’analyse.

Il y eut aussi des cas où la confrontation sportive est venue se greffer, non pas sur des guerres passées, mais sur une concurrence géopolitique. La quête par le leadership stratégique se prolonge dans le stade.

Le football a opposé l’Égypte à l’Algérie pour la qualification de la Coupe du monde 2010. Le 14 novembre 2009 se jouait la dernière journée du groupe qui devait déterminer la place qualificative. L’Algérie bénéficiait de trois points d’avance et était donc qualifiée, à moins de perdre par trois buts d’écart. En allant au stade, le bus de l’équipe algérienne fut caillassé par les supporters égyptiens avec la passivité évidente de la police égyptienne, d’ordinaire plus réactive. Trois joueurs furent blessés. À la 96e minute d’un match houleux, l’Égypte marquait un deuxième but, signe d’une égalité parfaite entre les deux équipes. Il fallait dès lors organiser un match de barrage, qui allait se tenir quatre jours plus tard à Khartoum, au Soudan. Entre-temps, les dirigeants des deux pays avaient haussé le ton : les Algériens s’étaient attaqués à des intérêts économiques égyptiens en Algérie et avaient été pris à partie en Égypte. Loin de calmer le jeu, Abdelaziz Bouteflika et Hosni Moubarak, tous les deux en difficulté politique et confrontés au problème de leur succession, essayaient de rassembler le peuple derrière eux et de créer un ennemi extérieur. La rivalité était d’autant plus grande qu’il s’agissait de déterminer quel serait le seul pays représentant le monde arabe à la Coupe du monde. L’Égypte et son équipe des Pharaons se voyaient comme le phare du monde arabe pour des raisons historiques ou stratégiques : la révolte de Nasser contre la Grande-Bretagne et la France après la nationalisation du canal de Suez déclenchant le réveil du monde

arabe. Les Algériens estimaient qu'ils ne devaient leur indépendance qu'à eux-mêmes. Pour eux, après le virage pro-occidental pris par l'Égypte avec les accords de Camp David, ils représentent le véritable nationalisme arabe – et ce, malgré des liens très forts avec les États-Unis. Cette rivalité du leadership arabe se greffait sur une rivalité sportive. L'Algérie avait privé l'Égypte d'une qualification pour la Coupe du monde 1982 et les deux équipes avaient été éliminées conjointement au profit du Sénégal. Les Algériens rappellent également que lorsque l'équipe du FLN existait, entre 1958 et 1961, l'Égypte avait refusé de jouer contre elle pour ne pas braquer la fédération internationale. Et par peur de perdre, ajoutent les Algériens.

La diplomatie du football

Si le football a pu, par moments, réveiller, tout en les encadrant, des antagonismes nationaux, c'est parce qu'il mettait face à face des pays qui évitaient au maximum de se fréquenter. Il a, cependant, à de très nombreuses reprises, servi de moyens de réconciliation aux pays qui cherchaient comment ils pouvaient tenter une réconciliation sans engager leur diplomatie.

Les relations entre la Grèce et la Turquie sont historiquement compliquées. Signe des temps et du rapprochement entre Athènes et Ankara, ces deux pays déposèrent un dossier commun de co-organisation de l'Euro 2008, qui fut attribuée néanmoins à la Suisse et à l'Autriche. Après le tremblement de terre qui endeuilla la Turquie en 1998, le PAOK Salonique organisa avec l'équipe de Galatasaray un match au profit des victimes. Les joueurs turcs entrèrent sur le terrain avec un calicot proclamant : « Nous remercions amicalement le peuple grec ». Le football, reflet du monde réel, peut aussi bien passer pour le décalque d'antagonismes que le moyen de les dépasser.

Le football a été également l'occasion d'un rapprochement historique entre l'Arménie et la Turquie qui n'avaient aucune relation diplomatique, à la suite d'un différend à la fois historique du temps de l'Empire ottoman (le génocide arménien) et stratégique actuel[13]. Le tirage au sort des éliminatoires de la Coupe du monde 2010 avait placé les deux pays

dans le même groupe. Lors du match aller entre l'Arménie et la Turquie, le président arménien, Serge Sarkissian, avait invité le président turc, Abdullah Gül, à assister au match. Il fut le premier président turc à se rendre en Arménie depuis l'indépendance de ce territoire. L'invitation était le prélude à une réconciliation entre les deux États. Pour le président turc dont la politique de rapprochement avec l'Arménie était contestée, le match de football constituait un excellent prétexte : comment reprocher au président d'aller soutenir son équipe nationale ? Des deux côtés, les extrémistes ont critiqué cette main tendue. Le président Gül déclarait après le match remporté 2-0 par les Turcs : « Nous avons la volonté politique de résoudre les différends entre la Turquie et l'Arménie. J'espère que cette visite pourra créer la possibilité d'améliorer nos relations[14]. »

Le 10 octobre 2009, l'Arménie et la Turquie signaient les accords historiques en vue de normaliser leurs rapports prévoyant l'établissement de relations diplomatiques entre les deux pays et la réouverture de la frontière fermée depuis 1993. Le 14 octobre, Serge Sarkissian venait à son tour en Turquie pour le match retour. La presse turque saluait la victoire de la paix ; le président turc déclara : « Nous ne jouons pas un match, nous bâtissons l'Histoire. » Plus nettement encore, il expliquait : « Après quatorze ans, l'Arménie et la Turquie ont signé un protocole de paix. Ce protocole a été ratifié hier par les supporters de Bursa avant de l'être par le Parlement. Évidemment, ce n'est pas le football qui a permis seul le rapprochement, mais il a été un magnifique moyen d'accompagner un mouvement. »

Le tirage au sort de la Coupe du monde 1998 avait malicieusement placé l'Iran et les États-Unis dans le même groupe. Les deux pays n'avaient plus aucune relation diplomatique depuis 1979. Mais, après des années d'hostilités verbales et de déclaration incendiaires, ils tentaient de calmer le jeu. En Iran, le président modéré Khatami voulait reprendre contact avec le monde occidental. Aux États-Unis, le président Clinton était disposé à une ouverture. Le 21 juin 1998, la première rencontre depuis la rupture eut lieu entre les deux pays. Bien sûr, chacun attendait avec impatience et curiosité. L'arrière-fond stratégique de ce match était évident : montrer qu'une page était tournée. Les deux équipes demandent à rentrer, non pas séparément, mais mélangées, ce qui fut refusé par le protocole de la FIFA. Mais, au moment de prendre la photo, au lieu d'être

photographiées séparément, elles se mélangèrent. Le président iranien déclara que les deux pays s'étaient servis de l'événement pour « ouvrir une brèche dans le mur de la défiance ». Un message de réconciliation fut en effet envoyé au monde et accéléra les préparatifs d'une réconciliation qui allait se briser sur le mur de la présidence Bush et de son discours sur l'« axe du mal », prononcé en janvier 2002 et dans lequel l'Iran était inclus.

À l'inverse, il y a toujours moyen de dribbler un problème majeur, comme l'a fait très pragmatiquement Michel Platini, lorsqu'il était à la tête de l'UEFA. En 2007, l'Arménie et l'Azerbaïdjan étaient dans le même groupe de qualification pour l'Euro de l'année suivante, tandis que le conflit avait repris. Aucune des deux équipes ne pouvait plus se qualifier. L'enjeu sportif était donc nul pour les deux matchs devant les opposer. L'UEFA proposa de les jouer en terrain neutre, à huis clos, mais aucune des deux fédérations n'accepta. Michel Platini déclara alors : « Il aurait été irresponsable de notre part de les forcer à jouer ces rencontres. Il y a des enjeux qui nous dépassent et nous ne voulions pas mettre en danger l'intégrité des joueurs ou des dirigeants de ces deux équipes[15]. » Le comité exécutif de l'UEFA prit la décision de les séparer si, par hasard, elles devaient à nouveau tomber dans le même groupe de qualification. La même décision fut prise au plus fort de la crise entre la Russie et la Géorgie ou entre l'Espagne et Gibraltar.

Le football, casque bleu

Le football peut participer à la pacification d'une zone de conflit, servir de baume réparateur aux plaies causées par une guerre et contribuer à diffuser un esprit de paix et de réconciliation.

Le 18 août 2004, un match entre Haïti et le Brésil était organisé. Sportivement, il avait assez peu de sens, vu l'écart de niveau entre les deux équipes. Mais l'armée brésilienne constituait le noyau de la force de maintien de la paix onusienne mise en place à Haïti après le renversement du régime Aristide. Le Brésil entendant ainsi affirmer un rôle stratégique nouveau à l'échelle mondiale, l'envoi de sa prestigieuse équipe étant une façon de se faire l'écho de cette prise de position et de

gagner le cœur des Haïtiens. Le président Lula vint assister à ce match afin de donner encore plus de visibilité à cet exemple concret de diplomatie du football. Malgré leur défaite par 6 à 0, les Haïtiens étaient ravis[16].

Alors qu'allait commencer la Coupe du monde 2002, la tension monta entre l'Inde et le Pakistan : « Le sport a toujours été un instrument de paix et nous espérons qu'à la fin de la compétition, les menaces de guerre en Asie du Sud auront disparu » a déclaré le secrétaire de la Fédération pakistanaise de football, Agha Liaquat Ali[17].

Les joueurs serbe, Dejan Savicevic, et croate, Zvonimir Boban, amis et partenaires au sein du Milan AC, ont tous deux porté l'ancien maillot yougoslave. Ils auraient fort bien pu symboliser le rapprochement entre Serbes et Croates si les dirigeants de ces deux pays l'avaient souhaité, après 1995 et la fin des affrontements. Ils en avaient émis le souhait et affirmé publiquement à de nombreuses reprises leur indéfectible amitié et leurs espoirs de réconciliation.

Le football peut, même dans des circonstances surréalistes, être utilisé pour servir la pacification. Ainsi, le 20 mars 1994, alors que le rôle des forces militaires des Nations unies était contesté par la population bosniaque, leur commandant en chef, le général britannique Michael Rose, organisa un match sous haute surveillance entre le club de Sarajevo et l'équipe de la Force de protection des Nations unies (Forpronu). L'objectif était de montrer que Sarajevo vivait de nouveau en paix puisqu'on pouvait y jouer au football. Le match eut lieu, protégé par quatre chasseurs F-16 américains, trois hélicoptères britanniques, huit transporteurs français et plusieurs centaines de soldats qui dissuadèrent les batteries serbes de pilonner le stade… Le général de Villiers avait organisé, le 13 juillet 1999, un match entre le bataillon qu'il commandait au Kosovo et une équipe locale kosovare, alors que Serbes et Albanais s'affrontaient encore militairement. Il a ensuite organisé d'autres matchs avec la communauté serbe. « Ce match m'a été très utile pour instaurer cette paix dans les semaines et mois suivants. Quand c'est la guerre, vous ne faites plus aucun match. Les stades sont transformés en hôpitaux […] Remettre le stade dans sa version d'origine, c'était déjà montrer que la paix était là[18]. »

Le football peut également marquer symboliquement un certain retour à la normale (même temporaire) après de durs affrontements. Le 24 juillet 1999, à l'issue de la guerre du Kosovo, 25 000 supporters qui agitaient des drapeaux albanais et américains soutinrent le FC Pristina qui gagna son match contre le club macédonien de Tetovo.

À la fin de la guerre civile en Colombie, qui a déchiré le pays pendant près de cinquante ans et fait 265 000 morts et 45 000 disparus, émerge le projet de faire jouer au sein d'une même équipe des anciens combattants des Forces armées révolutionnaires de Colombie (FARC), des victimes civiles et des membres des communautés frappées par la guerre. Trois équipes seraient formées dans le La Paz Futbol Club (une équipe masculine qui intégrerait la 2e division, une équipe féminine et une équipe de moins de 20 ans)[19]. Ce projet suscita des réserves dans un pays où l'accord de paix avait été, dans un premier temps, rejeté par référendum en octobre 2016.

Mais le plus bel exemple vient de la Côte d'Ivoire. Ce pays, qui était la locomotive économique de l'Afrique de l'Ouest, était déchiré par une guerre civile. Cela n'empêchait pas l'équipe nationale d'être unie et compétitive. Elle allait même être, pour la première fois de son histoire, qualifiée pour la Coupe du monde. Quelques minutes après l'annonce de cette dernière, les joueurs de l'équipe de Côte d'Ivoire, à l'initiative de Didier Drogba, s'adressèrent directement, depuis leurs vestiaires, à tous les Ivoiriens du Sud et du Nord les enjoignant à poser leurs armes et à cesser un conflit qui ruinait leur pays depuis près de trois ans. Se serrant les uns contre les autres, ils firent cette demande à genoux, comme on prie. Cet appel témoignait de la croyance en un lien direct entre un peuple et ses dieux du stade même si, précisa par la suite Didier Drogba : « À un moment donné en Côte d'Ivoire chacun doit prendre ses responsabilités politiques ». Il décrira ensuite son geste comme « un appel à l'aide, à l'apaisement et à éviter un drame[20]. » Avant le match contre le Cameroun jugé décisif pour la qualification à la Coupe du monde 2006, le cardinal d'Abidjan, Mgr Bernard Agre, déclara : « Les Ivoiriens sont allés à Marcoussis, à Pretoria, à Lomé pour régler leurs problèmes, et ça n'a pas ramené la paix. Un cuir rond est en train de rassembler tous les Ivoiriens. » Selon le directeur de la communication de la Fédération, « en foot, personne ne dit, "il est de telle ou telle ethnie". Tout le monde encourage ou critique le joueur pour ce qu'il fait.

Et, dans une Côte d'Ivoire une et indivisible, tout le monde est derrière[21] ». Argument officiel de propagande ? Toujours est-il que des écrans géants ont été installés ce jour-là aussi bien à Bouaké, quartier général des rebelles, qu'à Abidjan.

Le 4 mars 2007, après de multiples tentatives de réconciliation notamment menées par la France, un accord fut trouvé sous la médiation du président sud-africain Mbeki. Il décrétait l'armistice. Le chef des rebelles, Guillaume Soro, devient Premier ministre. Didier Drogba insista pour que le match Côte d'Ivoire-Madagascar, qualificatif pour la CAN, se joue le 5 juin 2007 à Bouaké, ville bastion des ex-rebelles. Seul le foot peut aider un tel rapprochement, déclara la star de Chelsea. Les éléphants gagnèrent 5 à 0. « 5 buts pour 5 ans de guerre », titrera le lendemain le journal gouvernemental *Fraternité Matin*. Avant le match, Drogba, qui marqua le 5e but de son équipe, avait offert une paire de « chaussures de la paix » à Laurent Gbagbo et à Guillaume Soro. Il conclut : « Ce n'est qu'une étape. C'est maintenant aux décideurs d'aller plus loin ». Le capitaine de l'époque, le vétéran Cyril Domorand, déçu de l'appel de Khartoum, déclara : « C'est venu spontanément. En sélection, il n'y a pas de gars du Nord, de l'Ouest, du Sud. Nous sommes tous des Ivoiriens ? Nous sommes là pour le drapeau. »

L'attribution de la Coupe du monde 2002 a donné lieu à une intense bataille diplomatique. Pour la première fois, elle ne fut pas organisée en Amérique ou en Europe, mais en Asie, illustrant à cette occasion la mondialisation du football. La FIFA entendait ainsi parachever la conquête d'un nouveau continent. Deux pays se battaient pour avoir cet honneur : le Japon et la Corée du Sud. L'empire du Soleil levant n'était pas une terre traditionnelle de football, mais celui-ci s'y développait rapidement et la prospérité du pays – à l'époque deuxième produit intérieur brut (PIB) mondial – prédisait un marché hautement prometteur. La Corée du Sud bénéficiait d'une plus longue histoire footballistique, émaillée de cinq participations aux phases finales de la Coupe du monde (Suisse : 1954 ; Mexique : 1986 ; Italie : 1990 ; États-Unis : 1994 ; France : 1998) auxquelles on pouvait, peu ou prou, ajouter celle de la Corée du Nord en 1966.

Pour le Japon, l'attribution de la Coupe du monde était un moyen d'affirmer son rang international. Ce pays, dont le produit national brut (PNB) était passé de 3 % du total mondial en 1950 à 13 % à partir des

années 1980, entendait ainsi tourner la page de la Seconde Guerre mondiale et être considéré comme un acteur majeur des relations internationales. Revendiquant un siège de membre permanent au Conseil de sécurité des Nations unies, il était, selon ses dirigeants, logique qu'il soit le premier pays asiatique à accueillir la Coupe du monde. N'avait-il pas déjà organisé les Jeux olympiques (à Tokyo en 1964), vingt-quatre ans avant que Séoul ne les reçoive à son tour ? Bref, il s'agissait pour lui d'afficher son rôle mondial et sa prééminence régionale.

Pour la Corée du Sud, il s'agissait, à l'inverse, de la contester et de favoriser la reprise des contacts avec la Corée du Nord, dont elle est séparée depuis 1945, après 1 500 ans d'unité. L'organisation de la Coupe du monde jouerait-elle pour la Corée le rôle qu'eut la perestroïka de Gorbatchev dans la réunification allemande ? Voilà, en tout cas, le projet auquel se rattachaient les dirigeants coréens. « Si Joào Havelange veut le prix Nobel de la paix, il faut qu'il donne la Coupe du monde à la Corée. La Coupe du monde contribuerait à la paix. Il n'y a pas seulement un but sportif ou économique dans notre candidature, mais aussi un objectif pacifique », expliquait le docteur Chung Mong-Joo, président de la Fédération coréenne de football, mais aussi vice-président de la FIFA, qui se porta (en vain) candidat à la présidence de son pays après la Coupe du monde. C'est le même Joào Havelange qui allait d'ailleurs en 1998 proposer au président nord-coréen de former une équipe unifiée de la Corée pour la Coupe du monde 2002. La FIFA décida finalement de partager l'organisation de cette Coupe du monde entre les deux prétendants. Michel Platini déclara initialement : « C'est en fait une décision politique, qui n'est pas bonne pour le football », avant d'approuver ce jugement de Salomon. Pourtant, Joào Havelange allait curieusement affirmer après qu'il eut quitté la présidence de la FIFA qu'une telle co-organisation était une erreur et qu'il avait présenté cette solution pour ne pas se la voir imposer par les Européens[22]. Peut-être ses rêves de prix Nobel s'étaient-ils alors dissipés ! En effet, la lecture que l'on peut avoir a posteriori de cette décision, a priori illogique d'un point de vue organisationnel, est qu'elle était de nature purement politique et avait pour seul but de rapprocher la Corée et le Japon, ennemis traditionnels, pour lesquels ni l'enracinement d'une pratique et d'une culture démocratiques, ni la réussite économique n'ont réussi à refermer les plaies de l'Histoire : colonisation de la Corée par le Japon de 1910 à

1945 et esclavage sexuel de 200 000 jeunes Coréennes pendant la Seconde Guerre mondiale afin de répondre aux « besoins » de l'armée japonaise. L'empereur du Japon, Akihito, renonça à assister à la cérémonie d'ouverture du Mondial, le 31 mai 2002 à Séoul. Selon un représentant du ministère japonais des Affaires étrangères, « il serait difficile de faire en sorte qu'une visite en Corée du Sud se déroule sans problème » ; aucun empereur du Japon ne s'était rendu en Corée du Sud depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, qui a mis officiellement fin à trente-cinq ans de domination japonaise sur le pays[23]. Malgré cet incident, le bilan de la co-organisation de la Coupe du monde 2002 dépassa toute espérance en matière de rapprochement nippo-coréen. Bilan conforme aux attentes de l'opinion publique de ces deux pays puisqu'un sondage mené avant cette compétition indiquait que la grande majorité des Japonais (74,6 %) et des Coréens (60,9 %) jugeaient que la Coupe du monde aurait des effets bénéfiques sur leurs relations communes[24]. Les deux comités d'organisation ont travaillé ensemble. Coréens et Japonais ont appris à mieux se connaître et à s'apprécier. Ce processus a créé un sentiment d'appartenance commune, les supporters japonais allant même jusqu'à encourager l'équipe sud-coréenne après l'élimination de l'équipe nippone[25]. Autre témoignage symbolique de cette embellie, la Corée du Sud a levé, à l'occasion de la Coupe du monde, l'interdiction de diffusion de la musique japonaise sur son territoire. Le président de la Fédération sud-coréenne de football, par ailleurs parlementaire, estime également qu'alors que les relations entre le Japon et la Corée étaient de coercition et de domination, la co-organisation de la Coupe du monde a été l'occasion d'une meilleure compréhension[26].

Joào Havelange déclarait au début de l'année 1998 : « Il y a un projet qui n'a pas encore abouti, mais j'espère concrétiser cela au mois de mai. Ce serait un match entre les sélections de Palestine et d'Israël. Si je ne parviens pas à mettre ce match sur pied, j'aurais des regrets, car le football peut engendrer l'entente de deux peuples qui se tournent le dos depuis trop longtemps. Là où la politique, la diplomatie, les cercles financiers ont échoué, je crois que le football peut réussir. […] Je dois avoir un entretien avec M. Arafat en Arabie Saoudite au mois de mars avant de rencontrer ensuite les autorités israéliennes. Si je parviens à concilier les intérêts, le match aura pour cadre New York, où siège

l’ONU, car j’entends en faire une démonstration de respect à cet organisme[27]. » Dans une interview en octobre 1998, il indiqua que le fait que ce match n’ait pas eu lieu fut son plus grand regret. Et que l’idée de ce match lui était venue à la suite d’une requête du vice-président des États-Unis, Al Gore, qui lui aurait demandé durant la Coupe du monde 1998 « d’aider Washington à régler le problème entre Israël et la Palestine. Je lui ai expliqué que je ne faisais pas de politique. Mais il a eu l’air tellement effondré que j’ai accepté[28] ». Ce match a finalement bien eu lieu. Il s’est déroulé sous l’égide du « roi » Pelé à Rome le 25 mai 2000 et a été considéré comme un signe avant-coureur de la reconnaissance de l’État palestinien par Israël. Mais nous étions alors en pleine lune de miel israélo-palestinienne, la paix avançait à grands pas et le football suivait donc le mouvement, tout en renforçant cette dynamique par sa forte charge symbolique.

Cependant, si nous avons vu que le football pouvait accompagner et accélérer un processus politique, l’exemple israélo-palestinien montre les limites de son influence. En septembre de la même année, l’intifada reprenait, le conflit israélo-palestinien se déchaînait à nouveau, entraînant un effroyable amoncellement de haines réciproques. Le football peut favoriser la reprise de dialogue ; il n’est pas assez fort pour amener seul la paix.

Le football n’est pas une baguette magique

Le football ne mérite ni cet excès d’honneur ni cette indignité. Il ne peut pas, à lui seul, déclencher une guerre ou susciter une tension entre deux pays dont les relations politiques sont bonnes. Il ne peut pas plus apaiser un conflit en cas d’absence de volonté politique de ses acteurs. Mais il peut être utilisé dans l’une ou l’autre de ces directions. Il est un effet et non une cause. Il peut œuvrer, à sa mesure, à l’apaisement ou à la provocation de violence. Il peut être un instrument politique d’autant plus utile qu’il apparaît a priori futile.

Le rapprochement politique des deux Corées pourrait également s’opérer par le football. L’amour du ballon rond, aussi fort soit-il, ne réunifiera pas la Corée, pas plus qu’il ne résoudra le conflit israélo-

palestinien. La FIFA ne pourra pas, à elle seule, réussir là où l'ONU, les États-Unis, la Russie, l'Europe, le pape ou le monde arabe ont échoué. Mais elle pourra faciliter un processus décidé par ailleurs, en lui fournissant un environnement favorable. La guerre entre États étant interdite, ne va-t-elle pas se réfugier désormais dans les stades ? Le sport est-il devenu un substitut au déferlement nationaliste ? Vient-il souffler sur les braises des passions chauvines ? Est-il dès lors belligène ou permet-il au contraire d'éviter un conflit par la sublimation des antagonismes sur la pelouse ? Les heurts entre équipes ou entre supporters ne valent-ils pas mieux, à tout prendre, que des affrontements militaires ? Ne vaut-il pas mieux déclarer : le Mondial plutôt que la guerre mondiale ?

« Dans le contexte d'États-nations intérieurement pacifiés, de sociétés où l'État détient le monopole de l'usage de la force physique, le sport représente la seule occasion d'union pour des unités vastes, complexes et impersonnelles, par exemple les villes. De même, au niveau international, des manifestations sportives comme les Jeux olympiques et la Coupe du monde constituent, de manière visible et régulière, la seule occasion d'union pour les États-nations en temps de paix. L'expansion internationale du sport repose sur le développement de l'interdépendance internationale et sur l'existence, malgré des exceptions sportives comme les Jeux olympiques permettant aux représentants de différentes nations de s'affronter sans s'entre-tuer, bien que la transformation de tels simulacres de combat en combats "réels" soit fonction, entre autres, du niveau de tension préexistant entre les États-nations concernés[29]. »

Dans cet esprit, le sport a une fonction cathartique. « On pourrait dire que les États nationaux sont nés pour la guerre et les matchs de football ne peuvent soustraire à cette programmation mentale[30]. » Le sport, et singulièrement le football, le plus populaire d'entre eux, « contribue au maintien d'un nationalisme résiduel », pour reprendre l'expression de l'historien Pierre Milza, donnant lieu à de brusques et éphémères poussées de passion chauvine lors des grandes confrontations internationales[31]. Selon l'écrivain américain Paul Auster, « on dirait que la vaste majorité des Européens a enfin trouvé une manière de se haïr les uns les autres sans se mettre en pièces. Ce miracle porte le nom de football. […] Lorsqu'à l'été 1998, je regardais la Coupe du monde et que je voyais les supporters des différentes équipes nationales brandir les

drapeaux de leur pays et chanter des chants patriotiques, j'ai compris que les Européens avaient enfin trouvé un remplacement aux guerres[32] ».

Nationalistes, agressifs, les supporters ? Les récentes Coupes du monde ou les Euros ont, au contraire, montré des scènes de liesse collective avant les matchs et de fraternisation après, les supporters vainqueurs consolant les vaincus. Même les démonstrations d'appartenance sont bon enfant. « Un nombre grandissant de spectateurs ne se contente plus des affublements et maquillages habituels aux couleurs nationales, mais arbore désormais des objets et symboles stéréotypés : des Français qui arrivent au stade coiffés de bérets basques ou de bicornes napoléoniens, armés de baguette ou carrément déguisés en Astérix et Obélix ; des Scandinaves rehaussés de casques de Viking ; des Espagnols travestis en danseuses de flamenco ; des "Oranjes" néerlandais affublés de perruques de carottes orange ou de chapeaux en forme de gouda. Bref : de l'autodérision qui fait usage de symboles facilement décodables par tous. Tous ces accoutrements sont risibles, et c'est bien là leur vocation : donner prétexte à rire ensemble[33]. »

La plupart des sports comportent une part de compétition. Ce sont des jeux qui requièrent une force et une adresse d'un type non militaire, les règles imposées aux concurrents visant à diminuer les risques de blessures corporelles. « Quelles sont donc ces sociétés où de si nombreuses personnes, acteurs ou spectateurs, s'enflamment pour des compétitions physiques entre individus ou équipes, recherchent (ou du moins goûtent) les tensions, l'excitation qu'elles engendrent sans que le sang coule et que les adversaires se blessent gravement[34] ? » Le sport a une valeur symbolique qui peut le rendre éminemment utile pour les gouvernements. Il est prévisible. Il a un fort impact sur les opinions nationales et internationales. Mais, finalement, il ne représente pas un enjeu, donc un risque trop important. Comme l'écrit Norbert Elias, « les spectateurs d'un match de football peuvent savourer l'excitation mythique d'une bataille qui se déroule sur le stade et savent qu'aucun mal ne sera fait aux joueurs ou à eux-mêmes[35] ». Le football limite l'affrontement au niveau symbolique.

V

Un antidote au racisme

En janvier 2018, à deux reprises, à Vérone puis à Cagliari, l'international français Blaise Matuidi, de la Juventus de Turin, a été l'objet d'insultes racistes venant des tribunes. Le racisme serait-il le poison éternel du football ? N'entend-on pas régulièrement, au sein de trop nombreux stades européens, des cris de singes ou des lancers de bananes à destination des joueurs noirs ? Ce sport ne sert-il pas de défouloir aux racistes ?

À sa naissance, le football n'avait rien d'un sport intégrateur, vecteur d'un vivre ensemble qui dépasse les clivages sociaux ou ethniques. Il était au contraire la traduction des préjugés de l'époque et réservé à une élite blanche et socialement élevée. Petit à petit, il va quitter ces oripeaux. Le football n'a pas seulement opéré un périple qui lui a permis de conquérir le monde, il a aussi en route abandonné ses préjugés élitistes pour devenir le sport populaire par excellence. Réservé à ses débuts à une élite blanche manifestant sa supériorité, il est devenu un formidable antidote au racisme. À l'origine du football se trouvent des Européens blancs qui estiment que les populations créoles n'ont ni les qualités physiques ni les qualités morales pour le pratiquer à égalité avec eux. Il se développe dans des institutions scolaires réservées aux élites. Petit à petit, il va s'élargir à l'ensemble de la population. L'écrivain uruguayen Eduardo Galeano raconte qu'en 1916, lors du premier championnat sud-américain, la délégation chilienne exigea l'annulation du match perdu la veille sur un score de 4 à 0 contre l'Uruguay[1]. Le Chili motivait sa demande par le fait que l'Uruguay « avait aligné deux Africains ».

C'étaient Isabelo Gradin et Juan Delgado, deux arrière-petits-fils d'esclaves, par ailleurs parfaitement uruguayens. Mais noirs. À l'époque, l'Uruguay était le seul pays sud-américain à avoir des joueurs de couleur dans son équipe.

Brésil : de la discrimination au triomphe du brassage ethnique

En 1921, peu avant la Coupe d'Amérique qui devait se tenir en Argentine, le président brésilien Epitacio Pessoa formula un « décret de blancheur ». Il interdit pour des raisons de prestige patriotique de sélectionner des joueurs à la peau brune. « À l'époque dans le football brésilien, il était impossible d'être noir et difficile d'être mulâtre[2]. » Mais il n'était pas non plus facile d'être mulâtre ou noir dans la haute société brésilienne ! Arthur Friedenrich, l'un des meilleurs joueurs du pays, faisait toujours son entrée en retard sur le terrain parce qu'il passait une demi-heure dans le vestiaire à se défriser les cheveux. Un autre mulâtre, Carlos Alberto, se blanchissait la figure avec de la poudre de riz. En 1927, le jour de la commémoration de l'abolition de l'esclavage, une équipe composée de joueurs de couleur l'emporte sur une équipe composée uniquement de joueurs blancs.

Si le football reflétait le racisme de la société brésilienne de l'époque, la conjugaison de l'attraction qu'il exerce sur les foules et de la virtuosité des joueurs noirs va faire céder certaines digues. L'adoption du professionnalisme au Brésil en 1933 a offert un moyen d'ascension sociale aux Noirs et aux métis. Le football offre une image positive de la mixité raciale dans un pays où le débat autour de l'identité nationale restait vicié par des références constantes aux modèles idéologiques du XIXe siècle d'inspiration raciste. En 1938, le Brésil atteignit les demi-finales de la Coupe du monde et fut battu par l'Italie avec, comme l'écrivait le sociologue brésilien Gilberto Freyre, « une équipe franchement afro-brésilienne. Que les aryanistes de tous bords en prennent note[3] ! ».

Lors de la défaite de cette équipe en 1950 contre l'Uruguay, ce sont les joueurs noirs qui furent jugés responsables de cette tragédie nationale.

« De prétendus théoriciens cherchèrent alors à démontrer que l'instabilité caractérielle et l'hédonisme des noirs étaient la cause des désillusions sportives[4]. » Le gardien Barbosa, à qui on attribuait la défaite en finale de la Coupe du monde 1950, avait coutume de dire que la peine maximale au Brésil était de 30 ans et que lui avait été condamné à vie. Un match nul suffisait pour que la Seleção gagne la Coupe du monde à domicile. Le Brésil allait perdre 2-1 et l'affaire, devenir un drame national. Nelson Rodriguez, un dramaturge brésilien, décrivait ce match comme l'équivalent d'Hiroshima pour le Brésil. Moacir Barbosa était noir et la défaite de 1950 avait remis au goût du jour les théories raciales sur le fait que les Noirs étaient émotionnellement plus faibles que les Blancs. Il faudra attendre les années 2000 pour que les buts de la Seleção soient de nouveau confiés à un Noir avec Dida – de son vrai nom Nélson de Jesus Silva – comme portier[5].

Dans les publicités brésiliennes, les bébés ont les joues roses. Il y a un racisme social au Brésil. Pelé a été le premier ministre noir. Il fut suivi de Gilberto Gil, mais on voit que l'on cantonne ces deux ministres dans leur domaine : la musique et donc la culture pour Gilberto Gil et bien sûr les sports pour Pelé. Il ne faut pas oublier que le livre de Arthur de Gobineau, *Essai sur l'inégalité des races humaines* (1853), eut un fort succès, ni que le Brésil fut le dernier pays à abolir l'esclavage, le 13 mai 1888. Les Argentins avaient pris pour habitude de traiter les footballeurs brésiliens de *macakitos* (petits singes noirs). Il fallut attendre le succès de 1958 grâce à Dida, Garringha (Manoel Francisco dos Santos, dit aussi Mané Garrincha) et Pelé pour clore ce débat. Aujourd'hui, nul n'aurait l'idée de contester la présence de joueurs noirs dans l'équipe du Brésil. Pour autant, le pouvoir politique et économique est toujours solidement entre les mains des Blancs. Derrière l'image d'Épinal d'un peuple joyeux et métissé, les barrières sociales se superposent aux barrières ethniques. Les Noirs sont en bas de l'échelle. Le football a peut-être envoyé une image erronée d'égalité des chances, mais il fut aussi l'un des rares secteurs à la permettre réellement.

Dribbler les préjugés

L’ignorance est souvent à l’origine de préjugés négatifs. L’inconnu effraie et, si l’étranger est inconnu, il aura la tentation de se grouper dans des cercles de même appartenance, phénomène humain de protection. Or, le football, par le brassage ethnique qu’il crée et les frontières qu’il ouvre, rend visibles les étrangers. Pas besoin d’être argentin, portugais ou d’origine antillaise pour être ébloui par Lionel Messi, Cristiano Ronaldo ou Kylian Mbappé. Et, très souvent, le premier contact – positif et admiratif – qu’aura un enfant à l’étranger se fera par le biais d’un footballeur.

« *Chim, chiminee, chim chiminee, chim chim cheroo, Jürgen was a German, but now he’s a Jew*[6]. » Ce chant, à la fois ironique et empathique, fut créé par les supporters de Tottenham puis repris et soutenu par la communauté juive londonienne, en l’honneur de l’international allemand, qui fit les beaux jours du club. La dépendance croissante des équipes anglaises à l’égard des joueurs ou des managers continentaux a fait passer un message subliminal pro-européen du type : « Well ! À bien y réfléchir, les continentaux ne sont peut-être pas tout à fait de mauvaises recrues. Après tout, ils peuvent travailler harmonieusement avec les Anglais. Parlent même anglais. Et puis, la voie continentale est plus efficace… Si nous ne la suivons pas, nous resterons en retard[7]. » Alors qu’en Grande-Bretagne règne un fort scepticisme face à ce qui n’est pas britannique, la réussite de joueurs et de managers venus du continent a modifié l’idée que l’on y a de l’Europe[8]. Lorsqu’après la faillite de l’Euro 2000, la Fédération anglaise avait remis les clés de la sélection nationale au Suédois Suen Goran Erikson, le *Daily Mail* avait écrit : « Nous avons bradé notre droit du sol à une nation de 7 millions de skieurs et de lanceurs de marteaux qui vivent à moitié dans l’obscurité. » Pourtant, Erikson eut vite de bons résultats et fut communément apprécié, avant de subir, à partir de 2005, des critiques pour un parcours chaotique en éliminatoire de la Coupe du monde (et pour ses apparitions répétées dans la rubrique « Vie privée » des tabloïds du Royaume). Cela étant, un cap fut à cette occasion franchi. À l’avenir, plus personne ne s’étonnera qu’un « étranger » devienne le patron de la sélection nationale. Aucun des principaux clubs anglais n’est d’ailleurs actuellement dirigé par un Anglais : le Portugais José Mourhino pour Manchester, l’Espagnol Pep Guardiola pour Manchester City, le Français Arsène Wenger pour Arsenal, l’Italien Antonio Conte pour Chelsea,

l’Allemand Jurgen Kropp pour Liverpool, l’Argentin Mauricio Pochettino pour Tottenham. Il y a seulement cinq entraîneurs anglais sur vingt équipes de Premier League et aucun dans un club majeur. 69 % des joueurs évoluant en Premier League sont nés à l’étranger. Selon Sam Allardyce, entraîneur d’Everton, « on l’appelle le championnat anglais, mais c’est un championnat international joué en Angleterre[9] ».

Dans un pays où la francophonie n’est pas la qualité dominante, les fans de Manchester, lors de la finale de la *Cup* en 1996, déployèrent des drapeaux tricolores et chantèrent *La Marseillaise* en l’honneur d’Éric Cantona (désigné par la suite joueur du siècle du club), ceux d’Arsenal ont créé une chanson dédiée à Patrick Vieira, « He came from Senegal, he plays for Arsenal[10] » ; le *Daily Mirror*, tabloïd habituellement francophobe (c’est un pléonasme !), a titré en première page, le 13 juillet 1998 : « Arsenal win the world cup » sous les photos d’Emmanuel Petit et de Patrick Vieira, les deux internationaux français du club londonien. Le football a permis aux Anglais d’élargir leur horizon. Dans ce pays où l’on vante plus souvent le pragmatisme que les peuples étrangers, le talent de joueurs et des managers venant d’outre-Manche a su renverser l’opinion. C’est l’apport de joueurs étrangers qui a permis au football anglais de conquérir le monde par la télévision.

Après les attentats du 13 novembre 2015 de Paris et Saint-Denis, le football fut l’occasion d’un magnifique geste de solidarité du peuple anglais à l’égard des Français. Le 17 novembre, le match prévu Angleterre-France fut maintenu. Le public, arborant des tenues et des peintures bleu-blanc-rouge entamait en chœur *La Marseillaise*. Le 13 juin 2017, alors que Londres et Manchester avaient été à leur tour victimes de terrorisme, la Garde républicaine joua *Don’t look back in Anger* du groupe Oasis, retenu par les Anglais comme hymne de résilience au terrorisme et les 80 000 spectateurs entonnèrent *God Save the Queen*.

Le journal allemand *Die Zeit*, au cours de la phase la plus délicate de la réforme allemande du code de la nationalité, qui revenait à changer la loi du sang par la loi du sol (plus accueillante pour les étrangers), a utilisé une grande photo de l’équipe de France sur sa couverture. Il réclamait ouvertement une loi « à la française ! », en soulignant dans la légende que, « si l’équipe bigarrée des Français est devenue championne du monde de football en 1998, c’est aussi grâce au code de la nationalité[11] ».

Comme le souligne Albrecht Sonntag, « ce n’est certes pas le football qui a révélé aux Allemands l’archaïsme relatif de leur code de la nationalité, mais il a permis, à un moment précis, de donner à ce problème abstrait et complexe un visage concret et compréhensible à travers une illustration flamboyante de bonheur collectif et d’autocélébration, aussi éphémères soient-ils, chez le voisin[12] ». La Mannschaft n’est plus constituée de grands gaillards blancs, mais de joueurs d’origine turque, brésilienne, ghanéenne, tunisienne et polonaise, pour son plus grand bonheur. Ainsi que l’écrit Pape Diouf, « ne pas prendre Bell ou Lama comme joueurs, quand on est à Marseille, et les laisser partir ailleurs, là, le verdict est immédiat et visible. Ne pas les prendre comme entraîneurs ou dirigeants, c’est plus facile, car il n’y a pas de comparaison possible[13] ».

Après la défaite de l’équipe italienne contre la France en finale du Championnat d’Europe des nations en 2000, la presse transalpine avait eu des réactions contrastées. Selon la *Gazetta dello sport*, « c’est beau de voir gagner une équipe qui exprime le climat multiethnique que vivent tous les pays occidentaux, trop souvent de manière tourmentée et difficile. Le sang noir dans un maillot bleu a conquis une place toujours plus grande dans le cœur de la France. Quelle chance pour eux, naturellement ». Tandis que son concurrent, *Il Corriere dello sport*, titrait : « Battus par le nouveau pouvoir noir. Ce football que, nous, nous n’avons pas ». « Les champions d’Europe sont noirs », constatait de manière équivoque l’éditorialiste du quotidien, qui poursuivait : « Le grand réservoir noir où puise à pleines mains tout le sport français nous a battus […], six joueurs sur onze étaient noirs quand vous avez hurlé “Malédiction !”. Quant à notre belle Italie entièrement composée de braves petits Italiens, elle est restée avec un sentiment de vide[14]. » La règle du football est simple : si on veut gagner, on prend les meilleurs. Dès lors, peu importe la couleur de peau. Pratiquer une discrimination ethnique entrave la performance de votre équipe.

Le football, un vaccin contre le racisme

L’intégration par le sport n’est pas réservée aux stars du football. Tout le monde ne deviendra pas Zinedine Zidane ou Lilian Thuram, même si

un jeune noir ou d'origine arabe a plus de chances de devenir international de football (où il y a onze places de titulaires) que député (577 titulaires). L'intégration, c'est aussi et avant tout le brassage social réalisé par les clubs, servis par les milliers de bénévoles qui consacrent, avec passion, soirées, mercredis et week-ends à encadrer des gamins dans les stades. Les clubs de football, ou d'autres sports, sont avant tout des lieux de socialisation où les enfants apprennent les règles de la vie en collectivité et l'esprit de solidarité. Le racisme ? Le football en est plus victime que coupable ; la lutte qu'il entreprend contre lui est plus importante que dans bien d'autres activités sociales. Ces derniers temps, des dérives racistes ont été, à juste titre, montrées du doigt et condamnées par les médias et les responsables politiques. Les injures racistes adressées à un joueur doivent évidemment être sanctionnées. Mais croit-on que les insultes racistes n'existent que dans le football ? Ce sport constitue une des meilleures écoles de lutte contre le racisme, tout simplement parce que des millions de personnes admirent des joueurs qui n'ont ni leur couleur de peau, ni leur religion, ni leur nationalité.

En dehors de l'élite, chacun peut voir chaque week-end, dans les milliers de matchs qui sont organisés, des enfants, des jeunes, des adultes, de toutes nationalités, de toutes couleurs de peau, de toutes origines ethniques et de toutes confessions jouer ensemble. Le football est un vecteur d'intégration et de reconnaissance de la diversité dont l'Assemblée nationale, le corps préfectoral, l'armée, l'École nationale d'administration (ENA), le Mouvement des entreprises de France (Medef), le Jockey Club, Le Siècle, bref tous ces cercles où les décisions se prennent, feraient bien de s'inspirer. On a lu ou entendu quelques commentaires émus lorsque, à l'automne 2002, Jacques Santini a aligné dans le onze de départ neuf joueurs noirs. Lors de la conférence de presse d'avant-match, Marcel Desailly, Steve Marlet et Thierry Henry furent entourés par une vingtaine de journalistes. Pas un Noir parmi eux. « Parce que, pour un Noir, c'est plus difficile de devenir journaliste qu'international de football », conclut avec pertinence Marcel Desailly[15].

Le football constitue en fait « un vaccin contre l'ethnocentrisme[16] » : l'attention portée aux autres équipes, au monde extérieur, l'ouverture des frontières mentales déclenchée par la soif d'admirer des vedettes venues d'autres pays et d'autres continents. École du pluralisme et de la tolérance, il agit dès l'enfance comme un apprentissage du monde et de

sa diversité. Il y a fort à parier que le premier contact qu'un gamin anglais, italien ou français de dix ans aura avec le Brésil, l'Argentine ou le Nigeria se fera par le ballon rond. « Comme la musique ou la littérature, le football est un irremplaçable passeur pour appréhender les cultures et les pays[17]. » S'il y a des violences et des excès dans les stades, excès qu'il ne faut pas nier et qu'il faut condamner et combattre, ils ne doivent pas constituer l'arbre qui cache la forêt. Depuis 2006, l'Observatoire national de la délinquance et des réponses pénales (ONDRP) publie annuellement une étude réalisée à partir des données collectées par l'Observatoire des comportements, un organisme de la Fédération française de football (FFF). Celui-ci recense les dérapages survenus lors du million de matchs organisés chaque année en France. Pour la saison 2016-2017, 10 309 matchs ont été signalés comme ayant donné lieu à des violences verbales ou physiques. Seuls 74 matchs ont été recensés comme ayant généré des actes à caractère raciste et discriminatoire et, dans la plupart des cas, il s'agissait d'injures ou de menaces. Il y a ainsi beaucoup moins de racisme sur les terrains de football que dans la vie quotidienne.

Les instances du football, aussi bien nationales qu'internationales, sont exemplaires et intraitables dans la lutte contre le racisme. Elles mènent d'incessantes campagnes pour lutter contre cette forme de discrimination. Elles sont particulièrement sévères face aux déclarations ou actes à caractère raciste. En France on peut par exemple tenir des propos racistes contre les Arabes et les Noirs et continuer à être élus, journalistes, chefs d'entreprise. Au football, c'est interdit. Aussi, pourrait-il donner des leçons aux autres au lien d'en recevoir. En novembre 2005, le philosophe Alain Finkielkraut jetait un pavé dans la mare en déclarant au journal israélien *Haaretz*, à propos de la crise des banlieues, que l'équipe de France anciennement « black, blanc, beur » était devenue « black, black, black » : « On nous dit que cette équipe de France est adorée parce qu'elle est black, blanc, beur. En fait, aujourd'hui elle est black, black, black, ce qui fait ricaner toute l'Europe. Si on fait une telle remarque en France, on va en prison, mais c'est quand même intéressant que l'équipe de France de football soit composée presque uniquement de joueurs noirs[18]. » Il reviendra par la suite sur son propos, expliquant qu'il avait été mal compris[19], mais un certain malaise subsista. Surtout que les journalistes d'*Haaretz* ont confirmé ces propos, ayant même précisé

qu'une partie de l'interview avait été édulcorée par leurs soins, tellement ces derniers étaient excessifs. Par la suite, à de nombreuses reprises, Alain Finkielkraut a réaffirmé sa hargne envers les musulmans et les Noirs. Rassurez-vous, il n'a pas fini en prison, mais à l'Académie française. « Autrefois, on pouvait penser que les joueurs de football représentaient la France. Ils reflètent maintenant les déchirures de la société française[20]. » Autre façon de dire qu'il y a trop de Noirs et d'Arabes dans ce sport.

Le football est un formidable vecteur de fraternité et de camaraderie. La fraternité prend corps au sein de l'équipe, la solidarité en est le principe fondateur. Il suffit de voir comment le week-end, sur tous les terrains de France et de Navarre, les enfants qui sont habitués à jouer ensemble deviennent copains au-delà des clivages de classes ou des différences ethniques. Ils forment un tout, ils crient de joie lorsqu'ils marquent un but et éprouvent le même chagrin quand ils perdent. Les équipes qui réussissent le mieux sont d'ailleurs celles où on ne fait pas de reproches au copain qui a raté un but immanquable ou à celui qui a commis une erreur défensive fatale, mais où l'on vient au contraire le réconforter et le rassurer sur la solidarité collective. On constate que cette dynamique se transpose également aux parents accompagnateurs qui, de week-end en week-end, forgent des liens à regarder ensemble leurs enfants jouer. La fraternité, c'est bien sûr aussi se préparer pour aller au stade ensemble et y partager joies et peines. Une fois au stade, on va vite s'amuser avec ses voisins et échanger analyses à chaud, commentaires et plaisanteries. On le fait également devant sa télévision où le plaisir de regarder le match est décuplé s'il est l'occasion d'une soirée amicale. Fraternité encore dans les moments les plus exaltants, après une victoire, quand les foules sortent dans les rues pour célébrer ensemble, y compris avec ceux qu'ils ne connaissaient pas une heure auparavant, la victoire des leurs.

Mais les plus beaux moments de fraternité surviennent par la découverte de personnes qui étaient encore inconnues avant d'avoir joué ensemble. Quiconque a un ballon dans son coffre ou son sac à dos et s'arrête pour jouer au football sera vite rejoint par plusieurs personnes qui viendront s'agréger au fur et à mesure au groupe initial. Toutes ces parties improvisées débouchent sur le rire, l'échange et le partage dans la bonne humeur. Pas besoin de parler la même langue, pas besoin

d’explication, la rencontre est instantanée. Le football est un moyen immédiat de rencontre qui ne s’embarrasse d’aucun protocole. On intègre tout le monde, petit ou grand, talent éclatant ou joueur plus « poussif ». La partie terminée, on va boire un verre ou on partage la bouteille d’eau apportée, on se quitte à regret si on est de passage, on se donne rendez-vous pour le lendemain si le séjour doit durer encore un peu. Amitié fugace et éternelle à la fois, mais fraternité réelle, sincère et désintéressée.

VI

Football, opium du peuple, ou stades, lieux de contestations ?

Un autre refrain souvent entonné est que le football serait le nouvel opium du peuple. Ne parle-t-on pas des « dieux du stade » pour qualifier les plus grands champions ? Dans l'enceinte du lieu de culte, les fidèles ne clament-ils pas leur appartenance communautaire par des chants quasi liturgiques, vocabulaire mis à part ? Les plus grands joueurs ne sont-ils pas canonisés et traités comme des dieux vivants, faisant l'objet d'un culte assidu ? Ils sont de véritables icônes ! Cette ritournelle est entonnée de façon répétitive par des intellectuels qui y voient une façon de disqualifier cette fête populaire. L'engouement qu'il suscite devient suspect. En 2005, interrogés sur les personnes les plus populaires, les jeunes Anglais avaient placé dans l'ordre : Dieu, Wayne Rooney (vedette de l'époque), Jésus-Christ, David Beckham et Élisabeth II, mélangeant ainsi religion, sport et monarchie. Pour Karl Marx, la religion avait pour fonction d'éviter de se montrer trop vindicatif dans le monde réel avec l'espoir que tout irait mieux dans l'au-delà. Le sport en général, et le football en particulier, ne serait qu'un vaste complot pour détourner l'attention des masses, leur faire oublier leurs pauvres conditions et les empêcher d'accéder à la conscience sociale et politique. Le but du football serait de divertir dans tous les sens du terme. Offrir un divertissement, certes, mais aussi et avant tout divertir les peuples d'un projet politique pouvant remettre en cause les rapports de domination. Belle théorie, reprise régulièrement. Elle n'a qu'un seul défaut : ne pas

correspondre à la réalité. Mais cela n'a aucune importance pour ceux qui la véhiculent.

Il y a en France une petite secte qui se revendique comme sociologues critiques du sport, et qui présente ce dernier et les grands événements sportifs mondialisés comme des éléments de désintégration sociale contribuant à la lepénisation des esprits. Chaque Championnat d'Europe des nations, Coupe du monde ou JO, ayant lieu dans un pays non occidental, les amène au boycott de la compétition et à critiquer vertement l'abrutissement massif du peuple qu'elle va engendrer[1]. Le sport ne peut qu'être mis au service des régimes répressifs, des tyrannies, qui font ainsi oublier leurs turpitudes. L'exemple rituel qui revient en boucle est celui des JO de Berlin de 1936, mis au service de Hitler. On peut s'étonner qu'un exemple si lointain dans le temps serve actuellement de référence. On peut également penser qu'il ne correspond pas tout à fait à la réalité, car si Hitler a bien voulu instrumentaliser les Jeux à son profit, l'athlète américain Jesse Owens est venu torpiller ce projet, à la fois par ses quatre médailles d'or et l'amitié qu'il avait établie avec Lutz Long, le champion allemand.

Miroirs et vitrines des régimes

Que des pouvoirs politiques aient tenté d'utiliser le sport à des fins de propagande, c'est une évidence. Qu'ils y soient parvenus à chaque fois est nettement moins sûr. C'est même faux. L'enceinte sportive peut même au contraire constituer un lieu de contestation résiduel. La répression peut plus difficilement s'y organiser que dans d'autres espaces publics comme la rue ou les salles de réunion. Le supporter n'est pas nécessairement docile et le stade peut lui fournir un refuge où protester bien plus librement et impunément qu'il ne pourrait le faire sur la voie publique. Les régimes politiques dictatoriaux furent tentés d'utiliser le sport à des fins d'image et de propagande. Le sport devint ainsi l'une des vitrines du pays, et plus encore du régime en place, la réussite des sportifs étant alors considérée comme la preuve de leur supériorité. Nazisme, fascisme et communisme rivaliseront pour démontrer le bien-fondé de leur idéologie par le biais de résultats sportifs. Ainsi nulle

surprise à constater que, sous le fascisme et le nazisme, Rome et Berlin, qui célébraient le culte de la force, la virilité et la volonté de dominer, comprirent que leur vision du monde était en phase avec les compétitions sportives. L'instrumentalisation des Jeux olympiques de Berlin de 1936 par le régime nazi a été largement commentée, la Coupe du monde 1934 qui eut lieu en Italie est un exemple moins connu et rarement cité, mais en a constitué le modèle et la préfiguration. Mussolini avait très consciencieusement et très minutieusement fait en sorte que cet événement apparaisse comme la preuve de la supériorité du fascisme sur tous les autres régimes. Il avait alors compris quelle gigantesque erreur de communication politique ce fut de ne pas avoir envoyé une équipe à la première Coupe du monde de football en Uruguay quatre ans plus tôt.

Le stade construit à Rome pour la Coupe du monde 1934 fut baptisé « Stade du Parti national fasciste ». Celui de Turin tout simplement « Stade Mussolini ». Conçu par l'architecte Enrico Del Debbio, il témoigne de la nostalgie du fascisme italien pour les grandeurs passées de l'Empire romain. « Il se présente de manière ostentatoire comme un hommage à l'antique avec ses tribunes très basses en pierre, son obélisque de dix-sept mètres, sa forêt de statues monumentales, ses mosaïques, ses inscriptions à la gloire du Duce[2]. » Le général Vacaro, membre du parti fasciste, dirigeait alors la Fédération italienne. Il déclara : « Le but ultime de la manifestation sera de montrer à l'univers ce qu'est l'idéal fasciste du sport[3]. » L'entraîneur Vittorio Pozzo voyait pour sa part dans la Squadra Azzura, surnom de l'équipe italienne de football, un « peloton d'Arditi » devant avoir « la volonté absolue de vaincre et une totale obéissance à l'officier qui avait à charge de les conduire à la victoire ». Tout fut fait pour que l'Italie gagne : quatre Argentins purent être enrôlés dans l'équipe grâce au subterfuge de la double nationalité. Le corps arbitral fut très compréhensif pour le pays hôte. Il fallut deux matchs pour départager l'Italie fasciste de l'Espagne républicaine (1-1 et 1-0). Les arbitres refusèrent un but par match à l'Espagne et ne sanctionnèrent jamais les nombreuses agressions des joueurs Italiens[4]. À lui seul, l'Italien Monti blessa lors des deux matchs trois Espagnols et, à l'époque, il n'y avait pas de remplacement en cas de blessure d'un joueur. L'arbitre suisse qui dirigea la seconde rencontre était l'habituel invité des matchs internationaux se déroulant en Italie. L'envoyé spécial de *L'Auto* put écrire que « l'arbitre conduisit les

opérations avec une telle désinvolture qu'il paraissait fréquemment être le douzième homme de l'Italie. » Lors de la demi-finale contre l'Autriche, l'Italie fut encore scandaleusement favorisée par l'arbitrage. Le moins que l'on puisse dire est que le pouvoir sportif international n'a pas contrarié les ambitions politiques de Mussolini.

Le 10 juin 1934, les onze joueurs italiens, lors de la finale, faisaient fièrement le salut fasciste en direction du Duce. Les commentaires de la presse italienne de l'époque étaient clairs : « L'esprit et le muscle, servis par la discipline fasciste, compléteront la victoire » (*La Nazione*) ; « La bénéfique tension morale dans laquelle nous avons pu tenir les Azzurri a été obtenue parce qu'ils étaient persuadés que leur effort était soutenu par l'incitation confiante du Duce » (*Corriere della Sera*). La victoire finale de la Squadra azzura constituait un triomphe pour l'Italie fasciste.

En 1938, alors qu'ils avaient remporté (de façon régulière cette fois) la Coupe du monde qui avait eu lieu en France, les joueurs reçus par le Duce à Venise revêtirent l'uniforme fasciste avant de poser pour la photographie. Cette deuxième victoire mondiale de l'équipe italienne de football fut alors attribuée à « l'excellence athlétique et spirituelle de la jeunesse fasciste dans la capitale même du pays[5] dont les idéaux et les méthodes sont antifascistes[6] ».

Quand on veut grimper aux arbres, il vaut mieux avoir des culottes propres. Bénéficier d'une grande exposition grâce à l'organisation d'un événement sportif amène aussi à montrer ses dessous qui ne sont pas obligatoirement reluisants. Quelle que soit l'époque, la face cachée ne l'est plus en période de surexposition médiatique et elle vaut pour tous les temps. Ce fut le cas de 1934. Lorsque l'on accueille un événement aussi médiatisé que la Coupe du monde de football, qui braque sur votre pays les projecteurs du monde entier, il vaut mieux avoir un régime politique présentable et une société harmonieuse.

Ce déferlement de propagande ne fut pas sans susciter des réactions et des commentaires très critiques dans la presse internationale. En France notamment, tout cela fut ardemment débattu, l'extrême droite étant élogieuse (en concluant que seul un État autoritaire pouvait redonner à la France un prestige perdu, y compris sur le plan sportif), mais la gauche et le centre furent hostiles ou réservés. *Le Sport*, journal français de la Fédération sportive du travail, évoque « la victoire de la brutalité et du

chauvinisme[7] ». Comme l'écrit Didier Braun : « En tout cas, l'opinion française découvrit de manière différente et peut-être plus sensible, l'atmosphère qui régnait en Italie. Ce n'est pas négligeable[8]. L'Allemagne, qui venait de réaliser l'Anschluss en mars 1938, participait à cette Coupe du monde. Pour affronter la Suisse le 4 juin elle avait intégré à ses effectifs cinq joueurs autrichiens, mais n'avait pas fait appel au meilleur d'entre eux, le magique Max Sindelar, car il était juif. Il était pourtant considéré comme le meilleur avant-centre du monde de l'époque. On l'appelait "le Mozart du football". Cela n'allait pas porter chance à l'Allemagne qui se fit éliminer dès son premier match par la Suisse. L'équipe de la "Grande Allemagne" perdit. » L'équipe allemande jouait avec le svastika sur la poitrine et faisait le salut nazi avant les matchs, ce qui avait suscité des réactions négatives : le public français, lors du match Allemagne-Suisse, avait pris parti pour l'équipe helvétique ou, plus précisément, contre l'équipe allemande.

Les dictatures préfèrent la discrétion. Ceux qui protestent et appellent au boycott de cet événement (ou un autre aussi médiatisé) au motif de la publicité que cela ferait au régime du pays qui l'accueille se trompent. Nous ne sommes plus en 1934. Nous sommes dans un monde globalisé où les nouvelles vont vite. Par ailleurs, l'organisation d'une compétition entraîne un afflux de journalistes, mais aussi de spectateurs étrangers, qui seront autant de témoins incontrôlables. Le mot d'ordre des dictateurs avisés est aujourd'hui « pour vivre heureux, vivons cachés ». Ils n'ont pas envie d'être sous la loupe grossissante de la curiosité médiatique. La balance avantages versus inconvénients, hier positive, est aujourd'hui négative.

Au début des années 1950, le régime franquiste cherchait à rompre avec son isolement. Président du Real de Madrid depuis 1943, Santiago Bernabéu multiplia les rencontres internationales. Il est vrai que le Real était une « ambassade itinérante » de Franco. Pourtant, il était cosmopolite avant l'heure. S'il gagnait, c'est qu'il avait intégré l'Argentin Alfredo Di Stefano, le Hongrois Ferenc Puskas, le Français Raymond Kopa, l'Uruguayen Alfredo Santamaria. C'était l'ouverture à l'étranger qui était le gage du succès du Real, trahissant ironiquement le discours ultranationaliste de Franco qu'il était censé représenter.

En 1978, la junte argentine voulut faire de la Coupe du monde (qui avait été attribuée à Buenos Aires avant que cette sanglante dictature ne

s’installe au pouvoir) la vitrine de son régime. Le régime Videla allait consacrer 10 % du budget national à l’organisation de l’événement[9]. « Le monde peut enfin voir la véritable image de l’Argentine », se félicita le président de la FIFA devant les caméras de la télévision. Henry Kissinger, ancien secrétaire d’État américain et invité spécial, annonça : « Ce pays a un grand avenir, à tous les niveaux[10]. »

Dans les démocraties européennes, de nombreuses associations demandèrent le boycott de cette compétition. La plupart d’entre elles n’avaient aucun lien avec le milieu sportif et adoptaient une attitude plutôt stigmatisante à son égard. Les footballeurs qui avaient gagné de haute lutte leur qualification se montraient réticents à ne pas participer à la phase finale et mettaient en avant le fait qu’ils ne faisaient pas de politique. Ils n’avaient guère envie de répondre aux injonctions venant de milieux intellectuels dont une partie cachait mal son mépris pour les sportifs. Les opposants à la junte, y compris le principal groupe de guérilleros, les *Montoneros*, appelaient au contraire les étrangers à venir en Argentine pour dénoncer la dictature. Les militaires argentins ne parvinrent finalement pas à leur but. Certes, la Coupe du monde a bien eu lieu et aucun pays qualifié ne l’a boycottée, l’Argentine l’a même gagnée. Mais durant les mois qui précédèrent la compétition et pendant son déroulement, la presse internationale fut remplie de reportages sur les tortures et assassinats de la junte.

Partout dans le monde, des comités et des appels au boycott furent lancés. Le régime argentin fut exposé à la lumière et, comme le spectacle n’était pas ragoûtant, la publicité espérée se transforma en contre-publicité pour le régime militaire. Dans les tribunes les spectateurs scandaient « *se va acabar, se va acabar, la dictatura militar*[11] ». La qualification pour la finale se jouait dans un groupe de quatre équipes. Le Brésil ayant battu la Pologne 3 à 1, l’Argentine devait battre le Pérou par quatre buts d’écart. « Depuis le début de la compétition, jamais le Pérou n’a concédé que quatre buts, et jamais l’Argentine n’a marqué plus de deux buts. Et pourtant le miracle a lieu et l’Argentine bat le Pérou par six buts à zéro[12]. » Les Argentins ont ainsi gagné grâce au *goal average* leur place en finale aux dépens du Brésil. Ce dernier remportera le match pour la troisième place. Il finira l’épreuve sans aucune défaite et sans pourtant remporter la Coupe. Les joueurs néerlandais, qui affrontaient l’Argentine en finale, avaient annoncé à l’avance que, s’ils gagnaient, ils refuseraient

de recevoir la coupe des mains du général Videla. La victoire argentine ne leur donna pas l’occasion d’une telle rebuffade. Il est vrai que tant l’organisation que l’arbitrage ont tout fait pour que l’Argentine gagne. Elle a joué ses matchs après ses concurrents, ce qui est toujours un avantage. Les arbitres ont été plus que bienveillants à son égard.

Signalons au passage que ce favoritisme à l’égard du pays organisateur, qui rappelle celui de 1934, ne doit pas amener à la fausse conclusion que le football sert naturellement de béquille politique aux régimes fascistes. L’Angleterre, berceau de la démocratie parlementaire, en a, entre autres, également bénéficié à l’occasion de la Coupe du monde 1966. Dans le passé, ce fut le cas pour tous les pays organisateurs, quelle que soit la nature politique de leur régime. Cette époque est désormais révolue, grâce d’ailleurs à la médiatisation croissante de cet événement.

Les tribunes de la contestation

Certains se rappellent la fameuse formule de Juvénal : « du pain et des jeux », pour prouver que le sport a dès l’origine une fonction d’abrutissement du peuple. La formule complète est la suivante : « Ce peuple qui jadis distribuait les pleins pouvoirs, les faisceaux, les légions, tout enfin, il a rabattu de ses préventions et ne souhaite plus anxieusement que deux choses : du pain et des jeux (*panem et circenses*)[13]. » Pourtant, dans la Rome antique, les stades et les cirques sont les rares lieux où l’on pouvait manifester publiquement son opposition à l’empereur. La foule pouvait montrer sa désapprobation en soutenant une autre équipe de chars que celle soutenue par l’empereur. Celui-ci, en venant au cirque, courait le risque de voir la foule manifester son mécontentement, ce qu’elle ne pouvait faire dans aucune autre occasion[14]. De nombreux exemples montrent ainsi que, très souvent, les stades de football restent au contraire le seul lieu de contestation du pouvoir. L’identification populaire en l’équipe nationale, ou en des clubs, correspond à un mouvement revendicatif. Au sein des régimes autoritaires, les stades sont les rares endroits où les réunions de masse sont tolérées. Sous couvert du soutien habituel des supporters envers

leurs équipes, des revendications sont émises et cristallisent une opposition interdite dans les urnes ou dans la rue.

Le Futbol Club Barcelona (FCB) – dont le diminutif est Barça – représentait d'ailleurs déjà la résistance de l'identité catalane au pouvoir central madrilène sous la dictature de Primo de Rivera. Ce n'est pas par hasard que, lorsque les troupes franquistes entrèrent à Barcelone, elles avaient pour mission quatre institutions à purger : les communistes, les anarchistes, les autonomistes et le FC Barcelone[15]. À la même époque, et bien que son président soit tombé sous les balles franquistes, une sélection basque parcourait l'Europe. L'équipe d'Euzkadi avait pour mission de faire de la propagande contre le franquisme et de ramasser des fonds pour la défense de l'Espagne républicaine. Selon Eduardo Galeano, « ces deux équipes incarnèrent sur les terrains de football et aussi hors d'eux la démocratie traquée[16] ». En 1943, une victoire litigieuse du Real face au Barça fut « aidée » par une visite de la police franquiste dans le vestiaire catalan. Des menaces très précises avaient été émises à l'encontre des joueurs. Le Real gagna 11 à 1[17]. En Espagne, sous le franquisme, Barcelone, pour les Catalans, ou l'Athletic Bilbao, pour les Basques, représentait le même type d'aspiration dans sa confrontation au club du Real de Madrid, favori du Caudillo.

À partir des années 1950, le Barça joua un rôle symbolique fort. Il devint l'instrument (et le reflet) de la résistance au pouvoir. Ses victoires furent vécues comme une revanche sur le cours de l'histoire et, a contrario, ses défaites valurent démonstration du statut de victime du peuple catalan. Les rassemblements publics liés aux matchs constituaient un espace d'expression collective pour les adhérents dits *socios*, puisque l'on pouvait parler basque ou catalan dans les stades, ce qui n'était pas possible dans les autres lieux publics (le terrain du FC Barcelone fut, dans les années 1930, le lieu de manifestations catalanistes contre l'administration centrale). De nombreux Catalans considèrent la victoire du Barça contre le Real en 1974 par 5 à 0 comme le véritable début de la transition politique, plutôt que la mort de Carrero Blanco, le Premier ministre de Franco, tué dans un attentat organisé la même année par l'organisation armée basque indépendantiste ETA[18]. Un an plus tard, Franco mourait et l'Espagne s'ouvrait enfin à la démocratie. Le slogan de Barça est « *mas que un club* » (plus qu'un club). Il a en effet même aujourd'hui un véritable arrière-plan politique. Ce qui fait dire avec

humour à certains Catalans : « Il y a aussi des gens qui vont voir le Barça parce qu'ils aiment le football[19]. »

Durant la période soviétique, le Dynamo de Kiev permettait, de façon analogue, l'affirmation identitaire ukrainienne face aux Russes. Les victoires du Dynamo contre le Spartak de Moscou étaient l'une des rares manières de lui donner corps face au pouvoir central, jusqu'à l'indépendance de 1991. Devant jouer en 1942 devant une équipe allemande et menacés de mort s'ils gagnaient, les joueurs du Dynamo ne purent se retenir. Ils furent fusillés revêtus de leur maillot. Un monument fut dressé en leur mémoire par la suite[20]. En URSS, le Dynamo était le club du KGB, le CSKA celui de l'armée, le Torpedo celui de l'usine Ziel, locomotive des chemins de fer. Le Spartack était le seul club indépendant. Supporter le Spartack était un moyen de dire non au régime[21]. Au temps des purges de Staline, la seule place où l'on pouvait se rassembler et exprimer son opposition était les stades de football[22]. En 1937, lors des matchs de Dynamo, les spectateurs sifflaient le club pour protester contre le régime.

Les tribunes de stade servirent également de tribunes politiques en Algérie, en Argentine (y compris pendant la Coupe du monde 1978) ou en Iran sous l'ayatollah Khomeiny. Dans ce dernier pays, la qualification pour la Coupe du monde 1998 donna lieu à d'immenses manifestations de joie, où hommes et femmes (malgré les interdictions) se mélangeaient joyeusement. « Au début des années 1980, a relevé l'ancien capitaine de l'équipe d'Iran, plusieurs matchs se sont achevés par des manifestations. Les gens profitaient de l'anonymat de la foule pour crier leur opposition à Khomeiny. » Lorsque, après avoir participé à cette compétition, l'Iran s'est vu de justesse privé de qualification pour celle de 2002, une grande partie de l'opinion a vite soupçonné les conservateurs du régime d'être responsables de cette catastrophe, au motif qu'ils auraient voulu éviter les débordements de joie unissant femmes et hommes, jeunes et vieux en cas de qualification. En Iran, les mollahs ont essayé d'interdire le football avant de se raviser : le coût politique en serait trop élevé. Ils ont donc essayé de l'instrumentaliser en infiltrant les groupes de fans et en essayant de les faire choisir des chants religieux ou en tentant d'instaurer, dans les stades, des slogans comme : « À mort les USA ! » ou « Israël doit être détruit[23] ». Mais les foules ont repris les chants religieux en les détournant pour se moquer d'eux. Lors des retransmissions télévisées, on

a coupé le son pour ne pas entendre ces protestations. Mohammad Khatami, le candidat réformateur, s’est rendu dans les stades de football pour montrer son soutien à ce sport comme un moyen de protester contre le pouvoir en place[24].

Lorsque Nicolas Sarkozy était président de la République et qu’il se déplaçait en province, il était entouré par un dispositif policier relativement important qui éloignait les manifestants. Les publics devant lesquels il s’exprimait étaient rigoureusement sélectionnés. Ce n’était que dans les stades qu’il prenait le risque d’être sifflé. C’est pour cela qu’en 2009, il n’était pas descendu sur le terrain pour saluer les finalistes de la Coupe de la ligue lors du match Bordeaux-Vannes. Néanmoins, lorsque son visage apparut sur les écrans géants, ou qu’il remit le trophée au vainqueur, une bordée de sifflets l’accueillit en réaction à ses déclarations sur les sifflets lors du match France-Tunisie. Résultat : il annonça qu’il ne se rendrait pas, pour cause de congés, à la finale de la Coupe de France Rennes-Guingamp, ce qui créa un émoi très fort dans toute la Bretagne. Il décida dans l’après-midi de venir, bousculant le protocole de la Fédération française de football, sans pour autant descendre sur le terrain (les écrans géants ne le montrèrent pas en train de remettre le trophée au vainqueur afin d’éviter une nouvelle bordée de sifflets). C’était donc dans le stade que l’on pouvait houspiller Nicolas Sarkozy, alors que c’était à peu près impossible partout ailleurs.

Pour les mêmes raisons, le Brésilien Michel Temer, qui avait succédé à Dilma Rousseff après son *impeachment* et fut largement accusé d’être corrompu, préféra ne pas assister à la cérémonie de clôture des JO de Rio, après avoir été sifflé par le public lors de la cérémonie d’ouverture. En 1984, le FC Metz participait à la finale de la Coupe de France. Les sidérurgistes lorrains en profitèrent pour manifester leur colère, face aux fermetures d’usine, dans les rues de Paris où ils étaient venus soutenir leur club. Pas très puissante la vertu soporifique de l’opium !

En 2012, le prince Tourki ben Fayçal Al Saoud fut sifflé par les supporters de son club Al-Nasr. Pas certain qu’il soit possible de manifester aussi publiquement et bruyamment son opposition à un membre de la famille royale saoudienne ailleurs qu’au stade. Alors que le régime militaire birman réprimait plus que violemment toute contestation, le stade permettait d’échapper temporairement à son contrôle : « Je ne supporte pas une équipe en particulier », déclarait un

jeune, « je viens au stade pour avoir la liberté de crier ce que je veux ». Sous Mouammar Kadhafi, le club de Benghazi, Al Ahly SC, bastion de l'expression de la contestation contre le régime, avait été dissous. Il s'opposait par ailleurs au club de Tripoli, dirigé par un des fils de Kadhafi. Les supporters du club furent à l'avant-garde de la contestation contre le régime en 2011.

En Algérie, des stades de football sont « des espaces privilégiés de libre expression pour la partie de la population que le régime craint le plus : les jeunes gens en colère[25] ».

Le 10 avril 2016, le nouveau stade de Besiktas était inauguré à Istanbul. Le président Erdogan avait décidé de venir baptiser ce bijou qui avait coûté 100 millions de dollars. L'inauguration n'eut pas lieu lors d'un match avec des tribunes pleines, mais avec 6 000 spectateurs soigneusement sélectionnés dans une des salles de conférence du stade. En effet, le président craignait les supporters de Besiktas, à l'avant-garde de la contestation débutée à l'été 2013.

Le club égyptien d'Al Ahly (« national » en arabe) a été fondé en 1907 par un syndicat étudiant et s'est toujours distingué pour son côté protestataire : il fut la première équipe du continent à recruter ses joueurs sur la base de leur appartenance à une nation, s'opposant ainsi aux équipes composées principalement de joueurs européens : « À leur manière, les footballeurs de club auront été des pionniers dans l'autodétermination du peuple égyptien, et donc dans le processus d'accès à l'indépendance[26]. » Les joueurs de ce club ont tenu un rôle important dans les événements de la place Tahrir, qui allait aboutir à la chute de Hosni Moubarak. Le 2 février 2011 eut lieu la « bataille des chameaux », lors de laquelle la police, à dos de chameaux, chargea les manifestants. Les supporters du club d'Al Ahly étaient à la pointe du combat. Ils étaient les plus habitués à se frotter à la police ! Mais, le 2 février 2012, lors d'un match à Port-Saïd, il y eut de nombreux morts parmi les supporters d'Al Ahly, qui accusèrent la police de Port-Saïd de ne les avoir volontairement pas protégés dans le stade.

Dans bien des régimes autoritaires, le football a servi de caisse de résonance à des revendications politiques et sociales. Ce n'est pas un hasard si le FC Pristina a été exclu de la Ligue yougoslave de football en 1991 ou que les Israéliens ont souvent interdit les matchs après le

déclenchement de l'intifada en Palestine[27]. Sous l'occupation japonaise de la Corée, le stade était un lieu de liberté, et les matchs Pyongyang-Kyungsung (aujourd'hui Séoul), en particulier, drainaient un public important.

La prise du pouvoir plutôt musclée par le fils du président Gnassingbé Eyadéma au Togo a entraîné plusieurs centaines de morts, selon un rapport officiel de l'ONU. La qualification de l'équipe nationale togolaise pour la Coupe du monde 2006 est venue apaiser les douleurs du peuple, mais le président Faure Gnassingbé n'a pas pu pleinement exploiter cette qualification. En effet, la couleur de l'équipe des éperviers était le jaune, couleur interdite parce qu'elle représentait l'opposition. Porter ce maillot a servi de défouloir à la jeunesse, qui venait au match en jaune sans crainte, organisant ainsi des manifestations qui ne disaient pas leur nom. Le pouvoir a essayé d'instaurer une distinction entre le jaune politique et le jaune sportif. Malheureusement pour lui, la couleur ayant été déposée auprès de la FIFA, il était impossible de revenir en arrière[28]. Pour Kofi Yamgnane, opposant au régime, « un bon résultat de l'équipe nationale représenterait un drame pour les dirigeants du pays. Le Togo est une compilation de peuples qui ne se connaissent pas. L'équipe de football comprend des joueurs de nombreuses ethnies. C'est la première manifestation d'une unité du pays. Les dirigeants actuels craignent ce symbole. Leur intérêt est que l'équipe perde pour ne pas initier un sentiment national qui engendre des revendications[29] ».

De même, au Gabon, après la mort d'Omar Bongo, son fils Ali a opéré une succession dynastique. Il a voulu surfer sur la vague qui portait l'équipe nationale en lutte pour la qualification à la Coupe du monde afin d'asseoir sa légitimité. Mal lui en a pris ! Le 5 septembre 2009, lors du match contre le Cameroun, son Premier ministre a été sifflé par le public. Averti des risques de manifestation hostile, il n'a pas osé lui-même se rendre au stade pour aller saluer les joueurs sur la pelouse, évitant ainsi au speaker de citer son nom[30]. Le Gabon ayant perdu ce jour-là contre le Cameroun (0-2), il a hérité du surnom d'« Ali la poisse ». Lors du match Algérie-Égypte qualificatif de la Coupe du monde le 7 juin 2009, les supporters algériens criaient : « *Moubarak Biyaa Ac Americane* » (« Moubarak, suppôt des Américains »).

Le 8 juin 2013, la place Taksim, haut lieu de la contestation anti-Erdogan, fut littéralement envahie par les supporters des trois grands

clubs d’Istanbul, traditionnellement rivaux – Besiktas, Galatasaray, Fenerbahçe – pour protester contre la répression. Les ultras reprirent, en le détournant, un slogan bien connu dans les stades : « Qui ne saute pas est pour Tayyip ».

Le Celtic de Glasgow a été créé en 1887 par le frère Walfrid afin de venir en aide aux immigrés catholiques fuyant la famine qui avait causé 1 million de morts en Irlande. Ses joueurs étaient méprisés, d’un point de vue social et culturel, mais, étant catholiques, également religieux. Par la suite, le club a toujours affiché sa solidarité, que ce soit avec les opprimés d’Afrique du Sud pendant l’apartheid ou les Basques en Espagne franquiste et, plus récemment, avec les Palestiniens. Le club dresse en effet un parallèle entre les Irlandais, dépossédés de leur terre au XIX e siècle, et les Palestiniens d’aujourd’hui. Les supporters palestiniens, dont l’équipe devait affronter une équipe israélienne en barrage de Ligue des champions en 2016 (Hapoël Beer-Sheva), et face aux inquiétudes de l’UEFA sur l’éventuelle présence de drapeaux palestiniens dans le stade, ont déclaré, au nom de la neutralité du football préférer payer une amende plutôt que de brandir les drapeaux. L’amende prévue était de 40 000 livres. Ils ont très rapidement récolté 100 000 livres[31].

La hantise des pouvoirs totalitaires

Les pouvoirs répressifs et les intellectuels qui daubent sur l’opium du peuple ont quelque chose en commun : la détestation du football. Les talibans en ont interdit la pratique. Le football faisait partie de cette liste de sports prohibés. Il a ensuite été… toléré à condition de ne pas jouer en short et de prier sur le terrain. Le cheikh Mohamed Abdi Aros, porte-parole du groupe islamiste somalien Hizbul Islam, mettait en garde la jeunesse du monde contre la Coupe du monde 2010, qui « ne doit pas oser regarder les matchs. Ils constituent un gaspillage d’argent et de temps et personne ne tirera quoi que ce soit de l’expérience consistant à regarder des hommes saisis de folie faire des sauts en l’air[32] ». Les tribunaux islamiques, lorsqu’ils contrôlaient Mogadiscio, ont interdit aux habitants de regarder le Mondial en 2006. Les trois cinémas qui retransmettaient les matchs ont été fermés comme l’écrit *Politis* : « Dans

la capitale somalienne où vivent 1 million de personnes, suivre la Coupe du monde de football relève maintenant de l'acte de résistance[33]. »

Le football professionnel est interdit en Libye. Mouammar Kadhafi voulait interdire la Coupe du monde estimant que les études cliniques avaient démontré que les amateurs de sport étaient les premiers à souffrir de pathologies psychologiques et nerveuses. Il précisa : « Il faut annuler la Coupe du monde étant donné son impact sur le monde désormais dangereux aussi bien financièrement que moralement ; les difficultés, les sentiments de haine, de rancune et d'animosité qu'elle occasionne. Des études psychologiques et sociales ont démontré que les obnubilés les plus fanatiques de la Coupe du monde sont ceux dont le tempérament et l'entendement sont en deçà de la norme. » Mais le troisième fils de Kadhafi, Saadi, un passionné de football, devint en 1996, à 23 ans, président de la Fédération libyenne de football.

En Iran, les footballeurs de l'équipe nationale ont affiché le 17 juin 2009 leur préférence pour le grand réformateur lors du match qualificatif pour la Coupe du monde 2010 disputée en Corée du Sud ce jour-là. 80 % des joueurs sont arrivés sur le terrain en arborant un bracelet vert, la couleur du candidat malheureux à l'élection présidentielle, Mir Hossein Moussavi[34].

Ce n'est pas par hasard si, une fois élu en 2014, le maire Front national de Mantes-la-Ville, Cyril Nauth, a pris la décision de réduire de trois quarts la subvention municipale accordée au FC Mantois, passant de 77 000 à 15 000 euros. Le club compte 1 000 licenciés aux races, couleurs, croyances, convictions et milieux sociaux différents, qui cohabitent harmonieusement, et où les cinquante éducateurs font baisser les tensions, inculquant, par l'exemple et la pratique, les valeurs républicaines fraternelles aux licenciés, notamment les plus jeunes. Cela ne peut correspondre à la vision de la société d'un maire Front national. Dans une ville comme Mantes, le vivre ensemble est encore plus important. Cette attitude devrait faire réfléchir tous ceux qui présentent le football comme l'opium du peuple, forcément réactionnaire.

La victoire de la Coupe du monde au Brésil en 2002, loin d'endormir les citoyens, ne les a pas empêchés d'élire triomphalement Luiz Inácio Lula da Silva, un homme de gauche qui symbolise l'affaiblissement des vieilles structures dominantes. De tout temps, des intellectuels de gauche

ont célébré le football au lieu de le considérer comme un anesthésiant pour la conscience. Parmi eux, le grand intellectuel marxiste italien, Antoni Gramsci, fit l'éloge de « ce royaume de la loyauté humaine exercé au grand air ». Che Guevara et Bob Marley qui, dans leurs genres respectifs, ne symbolisaient pas le tout répressif, étaient eux-mêmes grands amateurs de football. Entre 1966 et 1991, date de sa libération, Nelson Mandela et ses compagnons ont créé une ligue de football. Ce fut pour eux une façon de montrer qu'ils maîtrisaient leurs destins et étaient en capacité de s'organiser et de ne pas subir passivement leur captivité. Ils élisaient le président et le vice-président, avaient constitué neuf équipes réparties en trois divisions : « Mandela n'avait pas le droit d'assister aux matchs comme ses compagnons d'isolement. Mais je pense que c'était important pour eux de savoir qu'on jouait au football et qu'on parvenait à s'organiser », a déclaré Anthony Suze, enfermé de 1964 à 1978[35]. Le capitaine de l'équipe était Jacob Zuma, qui allait devenir président de l'Afrique du Sud. Le football rendait leur dignité aux prisonniers humiliés. « Le football a sauvé bon nombre d'entre nous » reconnaît Lizo Sitoto, emprisonné sur Robben Island entre 1963 et 1978. « Quand vous jouez, vous vous sentez aussi libre que si vous étiez à la maison[36]. » On comprend pourquoi Nelson Mandela a affirmé, bien plus tard : « Le sport a le pouvoir de changer le monde, le sport peut réveiller l'espoir là où il y avait auparavant le désespoir. Le sport parle à la jeunesse un langage qu'elle peut comprendre. »

VII

L’argent va-t-il tuer le football ?

La façon dont le débat s’est enflammé lors de l’arrivée de Neymar au PSG à l’été 2017 montre, s’il en était besoin, combien il est facile de taper sur le football. Le salaire versé à la star brésilienne est pour le moins conséquent : on a évoqué la somme de 30 millions d’euros par an. Aussitôt, les commentaires sur la manière dont cet argent aurait pu être (mieux) utilisé dans d’autres circonstances ont fleuri. Était-il décent de verser une telle somme alors qu’il y a tant de chômeurs, de sans-abris, de familles dans le besoin, etc. ? Comme si le salaire de Neymar avait été vampirisé au détriment de l’intérêt général. Que Neymar gagne ou non 30 millions d’euros par an ne change aucunement la problématique de la faim dans le monde ou le fait que tant de familles françaises n’aient pas les moyens de partir en vacances. Mais qu’il est bon de s’indigner ou d’adopter certaines postures morales !

À y réfléchir un peu plus, on peut s’étonner que personne ne s’horrifie des cachets que perçoivent les Rolling Stones, Plácido Domingo ou Beyoncé. Les salaires de George Clooney ou de Leonardo DiCaprio, les droits d’auteur que touche J. K. Rowling, ne suscitent aucune indignation. Pourtant Neymar est, comme toutes ces personnes, une star mondiale. Sans doute sa notoriété dépasse-t-elle même largement la leur. Pourquoi, dès lors, son salaire serait-il indécent, quand celui des autres joueurs n’est que la juste reconnaissance de leur talent ? Comme s’il n’était pas tout à fait normal de gagner de l’argent en jouant au football. On peut d’ailleurs noter que d’autres sportifs (golfeurs, pilotes automobiles), issus de disciplines plus gentrifiées et mieux classées

socialement que le football, ne subissent pas non plus ce type de récriminations. Quelqu'un comme Pascal Bruckner, qui a voulu réhabiliter l'argent et s'indigne qu'il soit mal perçu en France, a participé au tonnerre de protestations contre le salaire de Neymar. Le football est à l'origine un sport populaire. Est-ce pour cette raison que beaucoup pensent qu'il est anormal d'être payé pour jouer ?

C'était déjà le cas dans les années 1980 alors que les sommes en jeu n'étaient en aucun cas comparables. En 1982, alors que les joueurs l'équipe de France négociaient leur prime pour la Coupe du monde (65 000 euros s'ils atteignaient la demi-finale), le député Michel Noir parlait de « conditions financières exorbitantes », « scandaleuses », « inadmissibles » et demandait à la ministre des Sports de mettre fin à ce « scandale », évoquant de « sordides et déshonorants marchandages financiers[1] ». L'ironie de l'histoire est que, par la suite, Michel Noir a vu sa carrière politique stoppée par de nombreuses affaires de corruption et que l'équipe de France, par les recettes qu'elle suscite, finance en grande partie le football amateur.

Plus ancien encore, dans les années 1960, lorsque Raymond Kopa réalisait un match moins abouti qu'habituellement, il entendait : « feignant, retourne à la mine ! » Avec sa première paie de joueur professionnel, il s'était acheté un vélo ! Il existait donc déjà des gens qui s'indignaient du fait que l'on puisse gagner de l'argent en jouant au football. D'autres vont dire que les sommes gagnées par Neymar sont disproportionnées par rapport à celles que peuvent gagner certains PDG de grands groupes internationaux. C'est tout à fait discutable. D'abord, notons que Neymar ne fixe pas lui-même son salaire, contrairement à certains PDG qui s'arrangent avec leurs pairs issus de conseils d'administration à la composition incestueuse. Les plus malicieux pourraient faire remarquer qu'en termes d'émotion et de plaisir, Neymar dépasse largement ces derniers. Mais on peut tout à fait sérieusement noter que Neymar va créer des emplois en France, par l'argent qu'il va drainer alors que, souvent, la rémunération des patrons de groupe est indexée aux délocalisations et emplois supprimés. Un footballeur aurait-il moins de responsabilités qu'un patron ? C'est également discutable. Tirer un penalty, dont va dépendre l'issue d'un match capital, devant des dizaines de milliers de spectateurs et des centaines de millions de téléspectateurs, est bien plus stressant que d'arbitrer entre les différentes

propositions de vos collaborateurs. Bien sûr, il s'agit de beaucoup d'argent. Mais c'est la loi du marché.

Les footballeurs gagnent ce que leur sport rapporte. Les droits télévisés et les recettes issues du merchandising ont explosé. C'est pour cette raison qu'il y a des transferts plus coûteux et que les footballeurs gagnent toujours plus. Il est important de rappeler que les sommes étaient bien plus faibles il y a quelques années. Mais le football est de plus en plus populaire et, de surcroît, mondialisé. C'est donc la loi de l'offre et de la demande qui s'applique ici. Personne n'est obligé d'acheter un maillot floqué plus de 100 euros, de souscrire un abonnement à une chaîne privée pour avoir accès au plus grand nombre possible de matchs de football. Personne n'est non plus obligé d'aller au stade ou de regarder les matchs à la télévision. Ceux qui sont contre la loi du marché peuvent, en toute logique, être choqués par le salaire de Neymar. Mais ceux qui se disent favorables à l'économie de marché et choqués par le salaire de Neymar sont tout simplement hypocrites. Ils enrobent d'un discours moral leur mépris du football qui reste, quoi qu'il en soit, le sport le plus populaire du monde. En fait, les footballeurs ne font que récupérer l'argent qu'ils génèrent. Il serait difficile de plaider que le football professionnel est une incarnation du socialisme de Marx, mais force est de constater que les footballeurs récoltent ce qu'ils sèment.

Que ceux qui sont contre l'encadrement des salaires des dirigeants d'entreprises, ou de l'économie en général, se disent libéraux et s'indignent des salaires mirobolants des footballeurs, prouve surtout qu'ils ne supportent pas que le football puisse être un facteur de réussite, un ascenseur social, dont ils ne contrôlent de surcroît pas les accès. Luc Ferry explique : « J'aime bien le football, mais je trouve qu'il y a trop d'argent dans le football. » En fait, il a maintes fois montré ne pas aimer le football. Peut-être ne supporte-t-il pas que les footballeurs gagnent plus d'argent que lui ou soient tout simplement payés pour le faire. Le 17 juin 2010, il déclarait au *Figaro* : « Sur le plan éthique, le culte du sport qui envahit nos sociétés jusqu'au délire est plus problématique encore. Car si l'on y réfléchit objectivement, rien n'est moins clairement moral que la réussite sportive. […] Au niveau politique, le sport n'est guère plus édifiant : une réussite sociale fulgurante, mais éphémère, une notoriété proprement insensée, des sommes d'argent aussi hallucinantes que déconnectées de mérites réels […] Ils [les footballeurs] n'ont pas

inventé la pénicilline ni même l'eau chaude. En faire des demi-dieux aux yeux de millions d'enfants est aussi absurde que nuisible à leur éducation[2]. »

Pascal Bruckner, interrogé sur son ouvrage *La sagesse de l'argent*[3], proclame : « La haine de l'argent est la bande-son de la société française » ; mais il poursuit : « l'argent des sportifs bénéficie d'une étrange mansuétude. Comme si les footballeurs, par leur simple jeu de jambes, étaient sortis de la condition humaine. On ne passe rien au patron, tout au sportif qui touche des rémunérations astronomiques ». Pascal Bruckner ne doit pas vivre dans le même monde que nous, puisque les médias et les réseaux sociaux ne cessent de reprocher aux sportifs leur argent (indûment) gagné. Comment justifier ainsi des gains astronomiques dans un cas et vociférer contre dans d'autres ? Il est vrai qu'il peut jouer le rôle de chien de garde du système. Lui qui dit que « la France vit dans l'allergie absolue au libéralisme », devrait apprécier un système où ceux qui ont du talent et qui ont travaillé reçoivent une part non négligeable de l'argent qu'ils génèrent.

L'arrêt Bosman

Pour beaucoup, par une dérégulation excessive, l'arrêt Bosman[4] est la cause directe de l'inflation rencontrée dans le football, de la « course aux armements » des budgets de grands clubs et de la concentration des pouvoirs et palmarès au profit d'une petite oligarchie qui règne en maître sur les marchés au détriment de petits clubs. Les instances européennes sont intervenues avec cet arrêt de façon intempestive et sans mesurer l'impact de leur décision.

Le 15 décembre 1995, la Cour de justice des Communautés européennes (CJCE) rendait un arrêt fondateur de deux principes : d'une part, le principe de l'application aux sportifs (professionnels et amateurs) du droit de libre circulation des travailleurs prévu par l'article 39 du Traité instituant la Communauté européenne (TCE) – et donc la suppression des indemnités de transfert en fin de contrat – ; d'autre part, le principe de non-limitation du nombre de ressortissants de l'UE au sein d'une équipe (non-application des quotas de nationalité). Autrement dit,

cet arrêt venait annuler les règlements des instances sportives (UEFA, FIFA) sur les transferts, y compris leur pouvoir d'adopter les règles qui leur conviennent pour organiser les compétitions sportives. L'arrêt Bosman a mis fin à ce qui s'apparentait à un esclavagisme sportif, en donnant aux joueurs une liberté qui vient limiter les prétentions abusives des clubs. On peut également penser qu'il a accéléré la création d'un espace public européen avec la fin de la limitation du nombre de joueurs communautaires pouvant jouer dans un club. Mais, dans un élan de libéralisme économique et en niant la spécificité sportive, la Cour est venue violer l'autonomie des normes sportives et a obéi à une conception purement économique, voire marchande, du sport.

Pour le moment, les évolutions structurelles qu'entraîne la dérégulation sont toujours à l'œuvre. Une élite financière des clubs européens de football s'est constituée[5]. Elle correspond aux clubs dominants, non seulement dans les compétitions, mais également sur les marchés sur lesquels les clubs de football interviennent, qu'il s'agisse de droits télévisuels, de droits dérivés, de transferts de joueurs et même de marchés boursiers. En Europe et dans le monde, c'est la Ligue des champions qui génère le plus de recettes, notamment grâce aux droits télévisés, mais également par les contrats de merchandising que peuvent passer les clubs qui y participent régulièrement. Le surplus de recettes va permettre au club de ramener les meilleurs joueurs, de payer les transferts élevés et de leur garantir des salaires conséquents. C'est le cercle vicieux : les joueurs sont attirés par des clubs où ils sont sûrs de participer aux compétitions les plus excitantes et qui, par ailleurs, les payent bien. La présence de joueurs vedettes garantit aux clubs, ou est censée leur garantir, de bons résultats, des stades remplis et des droits télévisuels conséquents. Les clubs de Glasgow, Bucarest, Lisbonne, Bruxelles, Anderlecht, Amsterdam ou Belgrade ne peuvent plus, faute de moyens, espérer participer de façon victorieuse à la Ligue des champions.

Mais l'arrêt Bosman est loin d'être le véritable responsable de cette concentration. On peut au contraire se réjouir qu'il ait rendu leur liberté aux footballeurs, autrefois enchaînés à leur club. Il est simplement dommage que Bosman, lui-même, n'en ait pas profité. En autorisant un nombre indéfini de joueurs étrangers dans un championnat (Sepp Blatter, huitième président de la FIFA de 1998 à 2015, a vainement tenté

d’imposer la règle du 6+5) et en imposant un nombre minimum de joueurs formés dans le pays, l’arrêt Bosman a permis une circulation accélérée. Il peut arriver qu’en championnat des clubs anglais, une équipe n’aligne aucun joueur anglais. Mais ce qui fut le plus déterminant a été l’explosion de droits télévisuels dans les pays à forte population. Cinq championnats majeurs se sont distingués : Angleterre, Italie, Allemagne, Espagne et France, qui comptent également le plus large bassin de téléspectateurs. Les championnats belge, portugais, néerlandais ou écossais ne peuvent pas supporter la concurrence en ce domaine.

Une exposition médiatique plus forte que les flux financiers

Il est vrai qu’il y a beaucoup plus d’argent dans le football qu’avant et que des marges de progression ne sont pas à exclure, au fur et à mesure que ce sport tisse sa toile et pénètre plus profondément dans la société. Mais son impact médiatique, politique et géopolitique est bien plus fort que son poids économique. Alain Cayzac, successivement président de Havas et du PSG, raconte que lorsqu’il dirigeait la multinationale, il brassait des milliards, mais pouvait se promener tranquillement dans la rue. Lorsqu’il est devenu président du PSG, à une époque pré-Qatar où le budget se situait entre 60 et 70 millions d’euros, il ne pouvait plus se montrer dans un lieu public sans être interpellé sur ses choix techniques ou les résultats de son équipe. Même avec des budgets augmentés par rapport aux périodes précédentes, les clubs de football sont économiquement de grosses PME. Leur visibilité est supérieure à de grandes multinationales dont le chiffre d’affaires est autrement plus conséquent. Si on compare le chiffre d’affaires des dix plus grandes multinationales et celui des dix principaux clubs, on voit le fossé entre notoriété et impact financier.

Tableau 7.1 – Les dix plus grandes entreprises du monde (en milliards de dollars)

Rang	Entreprise	Chiffre d'affaires 2016
1	Walmart	485,9
2	State Grid	315,2
3	Sinopec Group	267,5
4	China National Petroleum	262,5
5	Toyota Motor	254,7
6	Volkswagen	240,2
7	Royal Dutch Shell	240,0
8	Berkshire Hathaway	223,6
9	Apple	215,6
10	ExxonMobil	205,0

Source : *Fortune*.

Tableau 7.2 – Les dix principaux clubs de football du monde (en millions d'euros)

Classement	Clubs	Saison 2016-2017
1	Manchester United	676,3
2	Real Madrid	674,6
3	FC Barcelone	648,3
4	Bayern Munich	587,8
5	Manchester City	527,7
6	Arsenal	487,6
7	PSG	486,2
8	Chelsea	428
9	Liverpool	424,2
10	Juventus	405,7

Source : *L'Équipe*, 13 février 2018.

L’explosion des budgets

En 1974, le revenu total de l’ensemble des professionnels européens de football était un peu au-dessus de 200 millions de dollars. En comparaison, les recettes totales de l’industrie du cinéma étaient de 1,9 milliard de dollars. Lorsque les droits de diffusion du direct de la Ligue anglaise de football ont été vendus pour la première fois en 1983, ils ne rapportaient que 2,5 millions de livres par an. L’apparition de nouvelles chaînes privées a fait exploser ces recettes. Pour montrer du football, il fallut améliorer les stades, les rendre plus confortables, mais également combattre le hooliganisme[6].

Tableau 7.3 – Montant des droits télévisuels 2014-2018 (en millions d’euros)

	National	Droits étrangers
Angleterre	3 515	1 300
Espagne	1 696	600
Italie	1 315	—
Allemagne	1 227	240
France	765	80

Chiffres d’affaires des clubs de 1re division 2015-2016 (hors transferts) :

– Angleterre, Premier League : 4,9 milliards d’euros ;

– Bundesliga : 2,7 milliards d’euros ;

– Liga BBVA : 2,4 milliards d’euros ;

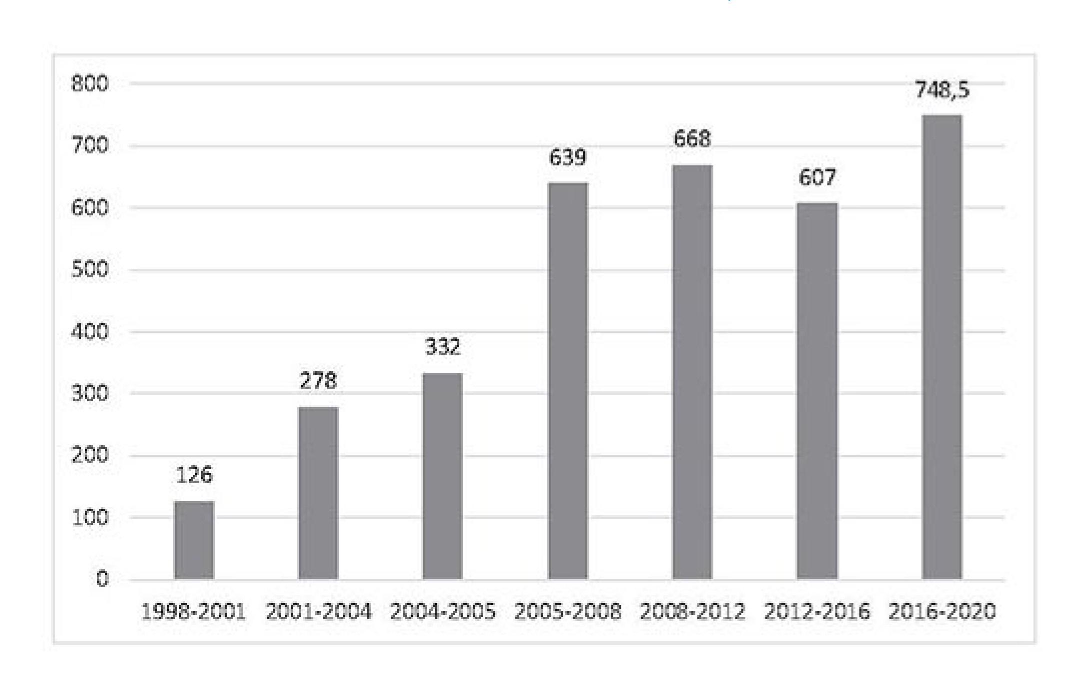
– Serie A : 1,9 milliard d’euros ;

– Ligue 1 Conforama : 1,5 milliard d’euros ;

Revenus annuels 2012 :

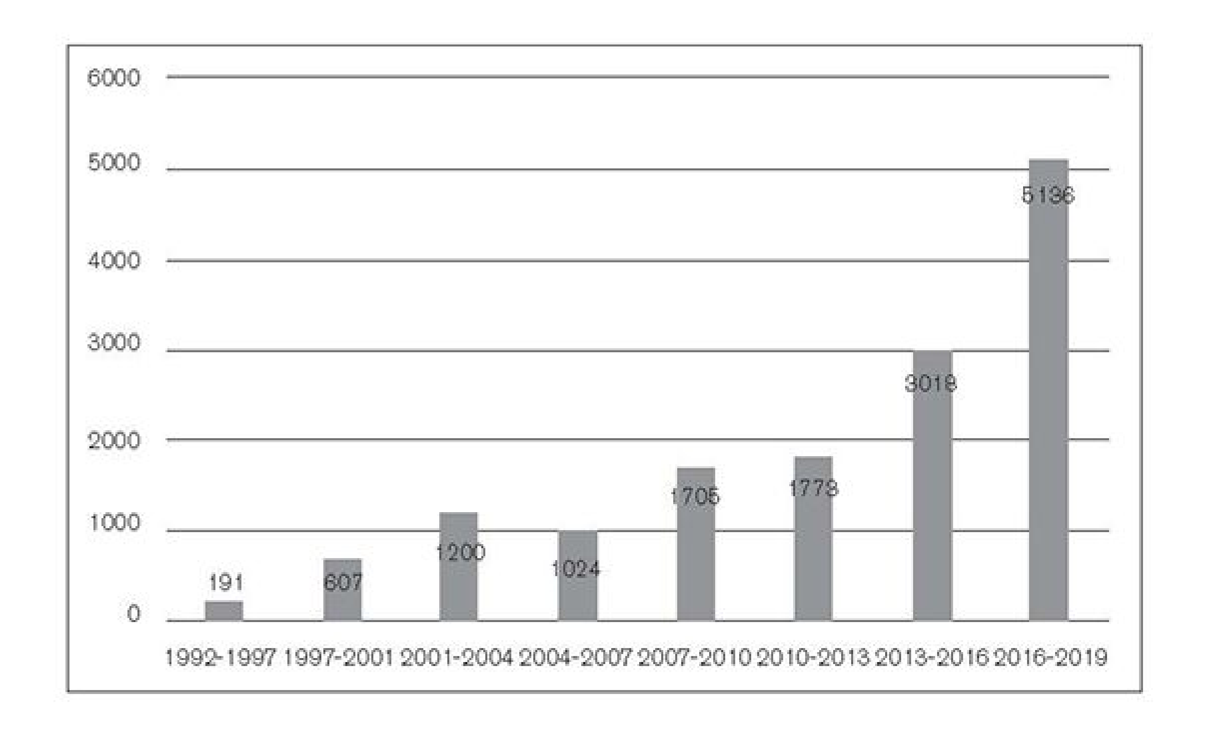
– Football européen : 24,6 milliards de dollars ;
– Cinéma et théâtre américain : 10,8 milliards de dollars ;
– NFL : 8,8 milliards de dollars ;
– Major League Baseball : 7,5 milliards de dollars.

Figure 7.1 – Évolution des droits TV de la Ligue 1 (1998-2020, en millions d’euros)



Source : *L’Équipe*.

Figure 7.2 – Évolution des droits TV de la Premier League depuis sa création (1992-2019, en millions de livres sterling)



Source : Jérôme Latta, « Une balle dans le pied », Lemonde.fr

Figure 7.3 – Évolution des droits TV par saison pour la Ligue des champions : marché français (en millions d'euros)

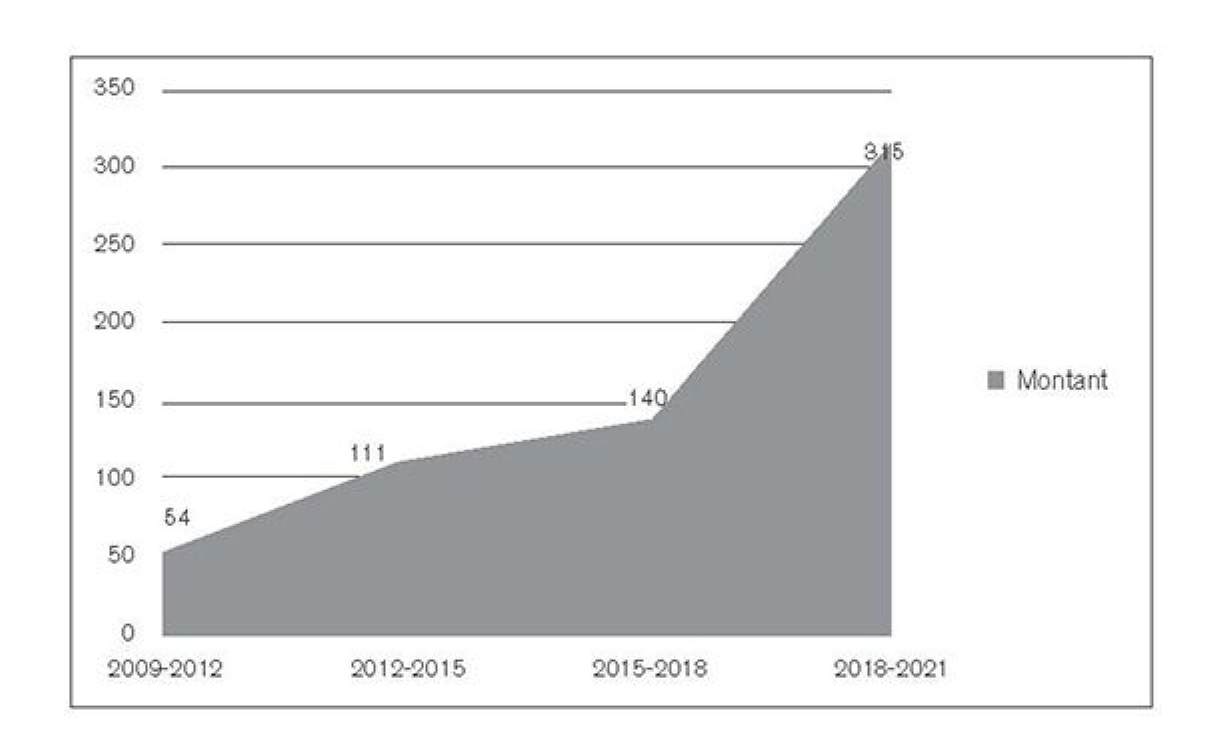


Tableau 7.3 – Évolution des budgets des clubs (en millions d'euros)

	2002-2003	2005-2006	2012-2013	2017-2018
Paris Saint-Germain	78	70	300	540
Olympique lyonnais	101	115	145	240
AS Monaco	55	50	30	170
Olympique de Marseille	52	76	110	120
Lille	23	32	100	90
Girondins de Bordeaux	55	39	75	65
Saint-Étienne	NC	35	50	68
Rennes	28	36	52	50
Montpellier	22	NC	60	43,5
Toulouse	NC	34	40	34

Figure 7.4 – Évolution du budget des clubs de Ligue 1 (en millions d’euros)

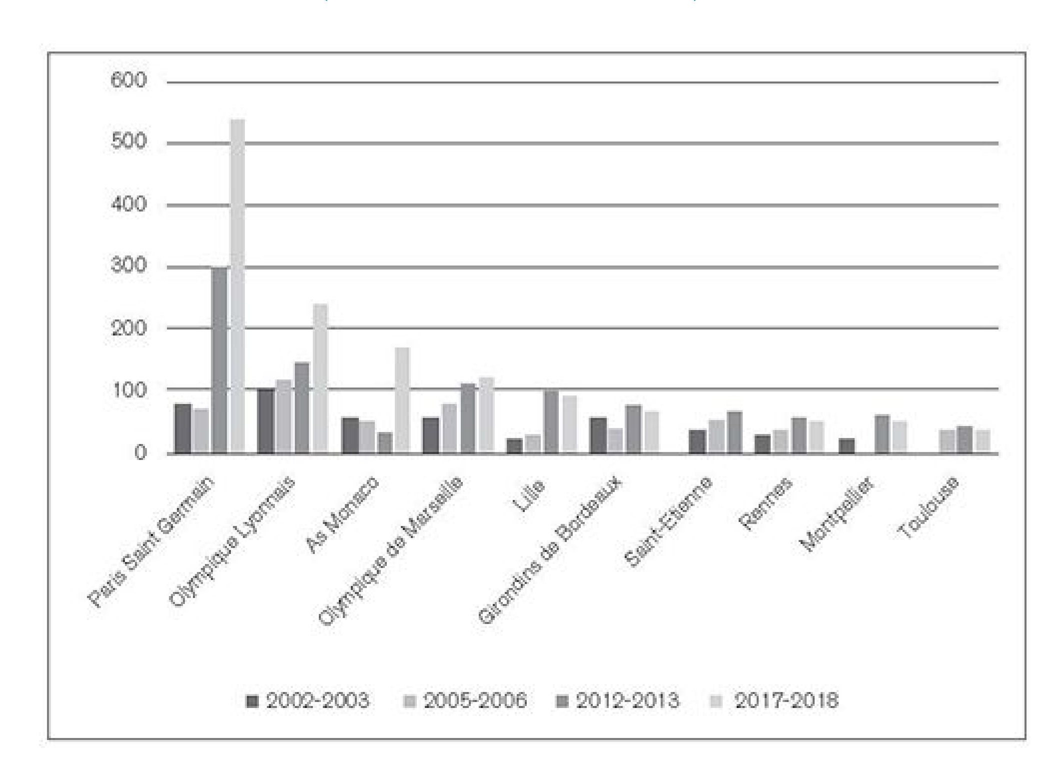
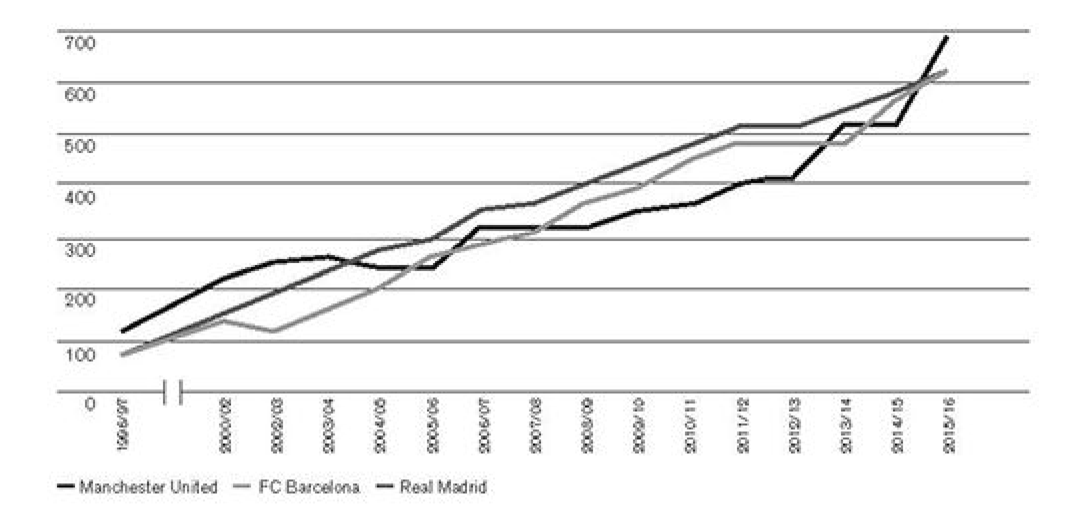


Figure 7.5 – Évolution des revenus de trois clubs (MU, Real Madrid et FC Barcelone)(1996-2016, en millions d’euros)



Source : Deloitte Analysis, 2017.

Il y a beaucoup d’hypocrisie dans la dénonciation d’afflux d’argent dans le football. Elle cache souvent mal la dénonciation de l’afflux… du football. Il est cependant vrai que des garde-fous doivent être mis en place pour le protéger. La mondialisation y est largement responsable de la montée des flux financiers ; elle se doit d’être régulée. Si les résultats semblent prédéterminés par les flux financiers, si la « glorieuse incertitude du sport » disparaît, on verra la poule aux œufs d’or et l’engouement pour le football – et donc ses financements – se tarir. Il faut tout d’abord plus de transparence dans la gestion de la FIFA. Le Fifagate, qui a éclaté en 2015, a porté un coup sévère à l’image du football. Si cela a servi de prétexte à ceux qui n’aiment pas ce sport pour en faire le procès, il serait bon de ne plus en donner à l’avenir.

Il existe des cas avérés de corruption. Ils ont porté non sur les résultats (fort heureusement, on n’achète pas la Coupe du monde ou la Ligue des champions qui seraient d’ailleurs hors de prix !), mais sur la vente de droits télévisuels ou l’attribution des compétitions. Les coupables furent sanctionnés et bannis. La gouvernance de la FIFA n’avait pas été améliorée à la hauteur de la montée en puissance du football mondial. Mais il ne faut pas être cynique ni naïf. Proposer, comme certains l’ont fait, y compris le très influent *The Economist*, de retirer la gestion du football à la FIFA pour la confier à une société anonyme cotée en bourse à New York n’a rien de rassurant ou d’anodin ; on se souvient à cet égard

des scandales Enron ou Lehman Brothers. Le football doit être géré par l'émanation de fédérations nationales. La FIFA ne doit pas être privatisée, mais établir sa perestroïka. Et il ne faut pas confondre clientélisme et corruption. Sepp Blatter est contesté dans sa gestion pour avoir, pour des raisons électoralistes, distribué de l'argent aux fédérations africaines. Il a ainsi plutôt pratiqué un clientélisme à grande échelle et a fermé les yeux sur la corruption, qui a avant tout concerné les confédérations sud-américaine et d'Amérique du Nord, d'Amérique centrale et des Caraïbes.

Pourquoi ne pas demander que les patrimoines des responsables soient rendus publics afin de pouvoir en observer l'évolution, comme cela est le cas dans de nombreux pays pour les responsables politiques ? Il pourrait également être judicieux que les votes pour l'attribution des compétitions et avant tout la Coupe du monde soient rendus publics. Pour l'attribution de la Coupe du monde 2026, chaque fédération disposera d'une voix : elle ne sera plus décidée par un comité restreint selon un vote tenu secret. Il faut également féminiser la FIFA et limiter le nombre de mandats dans le temps.

À la tête de l'UEFA, Michel Platini, injustement écarté de la course à la présidence de la FIFA pour des règlements de compte personnel, a tout fait pour protéger le football d'un impact dérégulé de l'argent. Il fut un président régulateur. Par réalisme, il savait qu'il ne reviendrait pas à l'époque où le Steaua Bucarest (1980) ou l'Étoile rouge de Belgrade (1991) pouvaient gagner la Champions League. On ne reviendra pas non plus aux déplacements en bus pour les clubs de première division, mais il a garanti un accès à la Ligue des champions aux clubs des « petits pays » et a rendu attractive l'Europa League, plus accessible aux clubs qui ne sont pas des mastodontes financiers. Il a enfin permis d'encadrer les dépenses de ses clubs et recréé une certaine égalité ou, du moins, réduit les inégalités. Qu'un hommage lui soit rendu au moment où il a été privé de ses droits et cloué injustement au pilori. Et si le poids de l'argent joue pour les clubs, ce n'est pas le cas pour les équipes nationales. Là encore, la FIFA et l'UEFA de Michel Platini ont réussi à protéger les équipes nationales des appétits des clubs les plus fortunés. Le hold-up n'eut pas lieu.

En 1930 (et 1950), le petit Uruguay pouvait gagner la Coupe du monde. En 1958, 1962, 1970, le Brésil triomphait bien avant d'être un

pays émergent. Il en fut de même pour l'Argentine en 1986. En 2004 et 2016, c'était au tout de la Grèce et du Portugal, des pays dont le PIB et le nombre d'habitants sont relativement modestes, de gagner le Championnat d'Europe des nations.

Le 28 mars 2009, *France Football* lançait en page de couverture un cri d'alarme : « Les sélections ont-elles des plombs dans l'aile ? » Les clubs européens menaçaient de créer une ligue privée fermée et de décider s'ils laissaient ou non à leurs joueurs le soin de la composition des équipes nationales. Michel Platini a réussi par diplomatie et conviction à écarter cette menace. Un dirigeant d'une fédération en Europe lui a un jour demandé, alors qu'il était président de l'UEFA, de modifier ses règlements pour pouvoir avoir un sponsor sur le maillot de l'équipe nationale afin d'obtenir plus de recettes. Michel Platini lui a répondu que le jour où son gouvernement autoriserait d'avoir un sponsor sur son drapeau national, alors il lui donnerait celui d'avoir un sponsor sur le maillot de l'équipe nationale[7].

VIII

La femme est l’avenir du football

Si la femme est l’avenir de l’homme, elle est encore plus certainement celui du football. La parité offre au football la « moitié du ciel » (ce que les femmes représentent selon Mao), après avoir conquis le globe.

Que les femmes jouent au football ou fassent du sport ne paraissait pas seulement incongru, mais également inconcevable. Et puis, petit à petit, lentement, les préjugés ont été ébranlés. Aujourd’hui, ils s’effondrent, offrant de radieuses perspectives aux femmes et au football : pour les premières, pratiquer librement une activité sportive de leur choix et, pour le second, ouvrir un nouvel espace de conquête.

Le premier match officiel de football féminin, comme auparavant celui masculin, opposa l’Angleterre à l’Écosse en mai 1881. Il faudra ensuite attendre 1917 pour qu’il puisse y avoir un match de ce type en France, à une époque où les femmes commençaient à acquérir une certaine autonomie du fait du départ des hommes à la guerre. Mais le football féminin sera interdit par le gouvernement de Vichy, car il « représente un risque trop important de masculinisation des femmes, aux effets physiques désastreux ». Les médecins de l’époque estiment que la pratique de ce sport pourrait menacer les fonctions procréatrices… Les préjugés vont en effet longtemps s’opposer à la pratique du football par les femmes, sport viril par excellence, censé amener à une dépravation des mœurs. Laurence Prudhomme-Poncet cite Georges Racine qui n’hésitait pas à écrire dans son ouvrage *Le développement musculaire chez la femme* : « Le geste de lancer le pied dans un ballon exerce une pression abdominale très intense qui pourrait avoir les plus graves effets

sur les organes de la femme. Sa pratique aurait sur l'enfant en gestation une influence néfaste à son épanouissement[1]. » Certains médecins mettaient en avant des risques de stérilité élevés chez les pratiquantes du football. Là encore, on voit bien que le football, loin d'être l'opium du peuple, est plutôt perçu comme un danger par les obscurantistes. Pour les femmes, jouer au football est une autre façon d'affirmer leur autonomie.

Citons un témoignage tiré du documentaire, *Les Bleues avec Un E*, sur un match de football aux Pays-Bas en 1955 avec comme commentaire : « La lutte pour la balle, elle ne dépasse jamais, pour ces ballerines du football, le classique entrechat. […]. Enfin, il faut comprendre que la gardienne de but ne peut plonger, car elle rebondirait. » « Et puis, tout compte fait, pourquoi ne pas rentrer à la maison faire le ménage ». Lors d'un reportage sur le Stade de Reims féminin en 1968, le mari d'une joueuse est interviewé. Question du journaliste : « Vous êtes marié. Est-ce que vous n'avez pas quelques réticences, par exemple, le dimanche matin, quand votre femme part à l'entraînement, est-ce que vous n'auriez pas préféré qu'elle reste à s'occuper de votre intérieur ? » Réponse du mari : « Oh, elle le fait le samedi. »

En septembre 1970, à l'occasion du premier match international, des spectateurs témoignent : « J'aime bien les voir de temps en temps pour rigoler ! » « Le foot, c'est pas un sport de nanas, de quoi se mêlent-elles ? Qu'elles restent à la maison. Une fille avec des crampons, c'est incroyable. » « Le football féminin est souvent condamné au terrain annexe. Le terrain en herbe réservé traditionnellement aux garçons, quel que soit leur niveau de pratique, ne peut être prêté aux filles même exceptionnellement. Un match supplémentaire risquerait d'endommager le terrain ou bien les filets, comme le suggère l'anecdote suivante : une joueuse rapporte que dans son village, le dimanche après le match masculin, les hommes enlèvent les filets des matchs et les remettent en place à l'issue du match féminin. L'essentiel pour les masculins est que les filles n'usent pas leurs filets. Nous sommes tolérées tant que nous ne dérangerons pas, résume Monya Haba. » « On a vite fait de te traiter de garçon manqué quand tu joues au ballon », regrette, quant à elle, l'attaquante Hoda Lattaf[2].

Le football féminin renaît de ses cendres à la fin des années 1960, les fédérations anglaise, française et allemande organisant des compétitions nationales. Au niveau international, une première Coupe d'Europe a lieu

en 1969 et une Coupe du monde l’année suivante. Mais ces deux dernières ne sont pas officiellement reconnues par l’UEFA et la FIFA. Il faudra attendre 1984 et 1991 pour une telle reconnaissance. Le football féminin est très développé dans les pays nordiques, ainsi qu’en Chine, en Allemagne et aux États-Unis. La Fédération allemande compte plus de 1 million de licenciées. Le Japon apparaît dans le palmarès avec une victoire en Coupe du monde en 2011.

En Europe, cinquante-deux fédérations ont un championnat féminin et six pays – Angleterre, France, Allemagne, Pays-Bas, Norvège et Suède – comptent plus de 100 000 licenciées. Le nombre de joueuses professionnelles est passé de 1 302 en 2012-2013 à 2 853 en 2016-2017 (chiffre UEFA). Mais, surprise, l’équipe la plus performante est issue d’un pays considéré comme relativement réfractaire au football : les États-Unis. L’équipe nationale a remporté trois Coupes du monde (deux pour l’Allemagne, une pour le Japon et une pour la Norvège) et quatre JO (un pour la Norvège et un pour l’Allemagne). Au 15 décembre 2017, le classement féminin FIFA classait 118 équipes (sur un total de 177, mais certaines non classées, car n’ayant pas disputé plus de cinq matchs contre des équipes classées officiellement ou inactives depuis 18 mois).

En France le nombre de licenciées ne cesse d’augmenter : en 2011, il y avait 54 000 femmes ; en 2017, ce nombre s’élève à 160 000 (sur 2,2 millions de licenciés au total). Lors de la Coupe du monde féminine FIFA en 2011, l’équipe de France a battu le record d’audience d’une chaîne de TNT, au cours de la demi-finale jouée contre les États-Unis, avec 2,9 millions de spectateurs. En novembre 2017, la Fédération française de football rendait public le résultat de son appel d’offres concernant l’équipe de France féminine des espoirs et la première division féminine : M6 pour la seconde et Canal+ pour la première. La Fédération va toucher 5,4 millions d’euros, au lieu de 1,8 auparavant. Entre 2018 et 2023, Canal+ s’engage à mettre les moyens pour la première division, espérant même attirer de nouveaux abonnés.

La FFF est très attachée au développement du football féminin. Son président, Noël Le Graët, assiste à chacun des matchs de l’équipe de France féminine, ce qui n’était pas le cas de ses prédécesseurs. Le numéro deux de la Fédération est une femme : Florence Hardouin. Brigitte Henriques y est spécifiquement chargée du développement du football féminin. La FFF a obtenu de haute lutte le droit d’organiser la

prochaine Coupe du monde féminine en 2019. Comme le souligne Frédérique Jossinet, chargée de la féminisation du football au sein de la FFF : « Avant, les petites filles demandaient si elles avaient le droit de jouer au football. Aujourd'hui, elles demandent où elles peuvent jouer[3]. » Quant à la Ligue de football professionnel (LFP), elle est présidée par une femme, Nathalie Boy de la Tour.

L'Olympique lyonnais (OL), sous l'impulsion de son président Jean-Michel Aulas, a développé son équipe féminine. Devenue professionnelle, elle domine le championnat français et a remporté la Champions League. Contrairement à ce que certains avançaient, l'achat du PSG par le Qatar n'a pas débouché sur la mise en veilleuse de son équipe féminine, mais sur son développement (par un effet de « rivalité positive » avec l'OL).

La femme est donc le nouvel horizon de conquête du football. Plus de pratiquantes, mais aussi de spectatrices et téléspectatrices. Le football n'est plus une affaire d'hommes. Dans les pays musulmans, sa pratique – fût-ce en portant un foulard – est un moyen d'émancipation. Les femmes y gagnent nécessairement en autonomie. Autre transformation inattendue et enthousiasmante du football : symbole autrefois de la domination de l'homme sur la femme, sport de macho, il est devenu un instrument de parité.

IX

La Chine, prochaine superpuissance du football ?

Il ne fait pas de doute que la Chine est et sera la puissance majeure du XXI[e] siècle. Tous les indicateurs semblent s’accorder et le flambeau de première puissance mondiale, successivement tenu par l’Espagne, la France, l’Angleterre et les États-Unis, devrait lui échoir prochainement. Sera-t-elle aussi celle du football ? Les États-Unis, même lorsqu’ils avaient l’illusion d’un monde unipolaire, n’ont jamais eu celle d’être une superpuissance dans ce sport. Mais la Chine entend briller également dans ce domaine. L’exemple vient de haut. Le président Xi Jinping, lui-même passionné de football, n’agit pas seulement par intérêt personnel. Il lui paraît impossible que son pays ne soit qu’une puissance mineure dans le sport universel. Un peu comme le général de Gaulle qui, en 1960, concluait, alors qu’il n’avait pas d’intérêt personnel pour le sport, que la France ne pouvait pas retrouver son rang et avoir un bilan aussi pathétique aux Jeux olympiques de Rome. Il prend les mesures conséquentes pour que puissance stratégique et puissance sportive soient mieux alignées. Xi Jinping entend que la Chine tienne son rang dans le monde du football.

À cela s’ajoute un élément de santé publique. Comme dans beaucoup de pays où le niveau de vie s’est récemment et rapidement élevé, la Chine souffre d’un problème d’obésité. La pratique du sport, et d’un sport ludique comme le football, permet de lutter contre ce phénomène. Cela montre par ailleurs une évolution des mentalités : les dirigeants

chinois ont compris que le *soft power* était un élément indispensable au rayonnement international d'un pays. Le fait que le président s'intéresse personnellement à cet objectif incite les magnats de l'industrie, quels que soient leurs intérêts personnels, à en faire de même, afin d'être bien vus par le pouvoir central à relativement peu de frais.

Une ligue professionnelle avait bien été créée en 2004, mais elle n'était guère performante. Le développement du football en Chine passe par le sommet comme par le bas de la pyramide : constitution d'équipes de haut niveau en mettant le prix pour attirer des joueurs non plus en fin de carrière, mais étant performants, ainsi que la création de 50 000 écoles de football en dix ans, afin d'établir une base solide et de faire émerger une équipe nationale compétitive.

La lutte contre la corruption, mantra de Xi Jinping, est également indispensable à une bonne pratique du football. Il faut, pour que le championnat soit réellement compétitif et attractif, arrêter les matchs truqués, en fonction de paris sportifs, et se débarrasser des arbitres corrompus. Il faut également mettre fin à la pratique qui permettait à certains d'acheter leur place en équipe nationale afin d'augmenter leur valeur. Entre 2009 et 2010, cent joueurs ont revêtu le maillot de l'équipe nationale. Un turn-over tout à fait inexplicable pour des raisons sportives[1]. En 2010, le président de la Fédération chinoise de football, Nan Yong, est arrêté avec vingt autres dirigeants. On trouve à son domicile une masse d'or, d'argent et de montres de luxe. Il organisait des paris illicites et soudoyait joueurs et arbitres pour garantir des résultats conformes à ces derniers[2].

Coachs et joueurs vedettes convergent désormais vers l'empire du Milieu, non plus pour y terminer leur carrière, mais également en pleine force de l'âge et en provenance des championnats majeurs. Au mercato d'hiver 2016, le Brésilien Ramires, 28 ans, a quitté Chelsea pour Jiangsu Sainty et 28 millions d'euros, l'Ivoirien Gervinho, 28 ans, est parti de l'AS Rome pour Hebei China Fortune FC et 18 millions d'euros, le capitaine de l'équipe du Cameroun M'bia, 29 ans, a quitté Trabzonspor pour le même club et le Colombien Guarin, 29 ans, est parti de l'Interminal pour Shanghai Shenhua et 45 millions d'euros. Ce mercato a coûté près de 200 millions d'euros aux clubs chinois, montant comparable aux dépenses de cinq grands championnats européens. L'Argentin Ezequeil Lavezzi (26 millions de gains annuels), le Brésilien

Oscar (24 millions) et l'Argentin Carlos Tevez (le joueur le mieux payé au monde avec un revenu annuel de 38 millions d'euros) ont également quitté l'Europe pour la Chine. En 2015, ce dernier revenait en Argentine à Boca Juniors pour y terminer sa carrière. À l'hiver 2016, un club chinois avait proposé 300 millions au Real de Madrid pour recruter Cristiano Ronaldo.

La Chine a également une politique active de clubs étrangers, de préférence ceux qui bénéficient d'un centre de formation réputé. En juin 2017, le président Xi Jinping rencontre à Pékin le président de la FIFA, Gianni Infantino. La discussion tourne autour de la possibilité pour la Chine d'organiser la Coupe du monde en 2030. Celle-ci ne peut en effet se porter candidate à l'édition 2026, car la précédente édition (2022) se situe au Qatar (qui appartient également à la confédération asiatique). Lors du 19e congrès du PCC, en octobre 2017, Xi Jinping avait affirmé que la Chine se tiendrait fièrement au milieu des pays du monde en 2050, devenant à cette date une puissance globale. Or cet espoir ne peut être permis si la Chine continue à se montrer déficiente dans le sport universel le plus médiatisé. Elle n'a participé qu'à une seule édition de la Coupe du monde, co-organisée par le Japon et la Corée du Sud en 2002. Elle y subit trois défaites (2-0 contre le Costa Rica, 4-0 contre le Brésil, 3-0 contre la Turquie) et n'est plus parvenue à se qualifier depuis. Xi Jinping a élaboré un plan football en 2016 qui prévoit que son pays va devenir une grande nation, non seulement sportive, mais footballistique, et qu'il devrait avoir remporté une Coupe du monde d'ici 2050. La Chine ne peut pas se permettre de rester loin derrière le Japon, ni même de la Corée du Sud, en matière de sport universel. Et distancer l'Inde n'est pas désagréable.

Il y a 700 000 licenciés chinois et 25 millions de pratiquants au niveau scolaire. Le géant du net Alibaba, dirigé par Jack Ma, a investi dans le club phare de Guangzhou Evergrande. Le président Xi Jinping allait cependant recadrer les choses et envoyer un signal de limitation des excès. En janvier 2017, la ligue chinoise (créée en 2004) annonçait la limitation à trois (au lieu de cinq) du nombre d'étrangers pouvant être alignés dans chaque équipe. L'afflux d'étrangers, si elle rend les équipes des clubs plus compétitives, a un effet négatif sur les résultats de l'équipe nationale. Il y a également une volonté de fixer le plafond des salaires. Trois des cinq footballeurs les mieux payés au monde jouent en Chine :

Carlos Tevez, Shanghai Shenhua : 38 millions d’euros ;

Neymar : 36,8 millions d’euros (PSG) ;

Messi : 35 millions d’euros (FC Barcelone) ;

Lavezzi Hebei China Fortune : 26,8 millions d’euros ;

Oscar Shangai SIPG : 25 millions d’euros.

Cette contrainte n’allait pas mettre fin à la frénésie d’achat des clubs chinois. En janvier 2018, l’international congolais, Cédric Bakambo, était transféré du club espagnol Villareal au club Beijing Guoan[3]. Il devenait le joueur africain le plus cher de l’histoire (74 millions d’euros). Depuis la décision de Xi Jinping, les clubs de Chinese Super League qui dépensent plus de 6 millions d’euros pour le transfert d’un joueur, doivent verser la même somme à un fonds national de développement de jeunes joueurs chinois. Les dirigeants chinois ont payé la clause libératoire du joueur (37 millions d’euros)[4] et la taxe d’un même montant. Le joueur sera payé 18 millions d’euros par an.

En Chine, c’est également l’explosion des droits télévisuels qui permet de telles dépenses. Ils ont été attribués pour cinq ans et 1,2 milliard d’euros à la société CMC. En quelques années, ils ont été multipliés par vingt. Luis Felipe Scolari, qui a gagné la Coupe du monde 2002 comme sélectionneur du Brésil, entraîne Guangzhou Evergrande, qui a gagné la Ligue des champions asiatique. Un autre ancien sélectionneur brésilien, Vanderlei Luxemburgo, entraîne un club de deuxième division.

La Chine investit également à l’étranger : trois des quatre stades du Gabon, où se déroulait la 31e Coupe d’Afrique des nations, ont été construits par elle. Une autre forme de « diplomatie des stades[5] ». Jean-Baptiste Guégan parle même d’une « OPA chinoise d’envergure sur le football européen d’élite[6] ». « Tony Jiantong Xia, le propriétaire de Recon Group, a racheté Aston Villa, quand Wolverhampton et West Bromwich Albion l’ont été par le groupe Fosun et Guochuan Lai. La multinationale Suning a pour sa part racheté 70 % du capital de l’Inter Milan en juin 216, et l’autre club de Milan, propriété de Silvio Berlusconi, a été cédé en avril 2017 à un groupe d’investisseurs chinois mené par Yonghong Li. » Les Chinois visent aussi la France, notamment les clubs qui disposent d’un centre de formation renommé : Sochaux (Ledus) et Auxerre (Org packaging) sont tombés dans l’escarcelle

chinoise, ainsi que Nice. Jean-Michel Aulas a vendu 20 % du capital de l'OL au groupe chinois DG.

Des groupes chinois ont aussi investi à Manchester City, à l'Atlético de Madrid, à l'Espanyol de Barcelone, au Scavia de Prague et ADO de La Haye. La FFF et la LFP ont ouvert un bureau commun à Pékin afin d'être au plus près de ce mouvement et de l'orienter vers la France. On pense même à des séjours couplés : stage de football pour l'enfant et visite touristique pour les parents.

Je ne fais jamais de pronostic sportif, mais je me risquerai cette fois à dire que la Chine va devenir une superpuissance du football. Non seulement, à cause de son bassin de recrutement, mais aussi du fait qu'en général, depuis trente ans, quand les dirigeants se fixent un objectif à long terme, ils s'en donnent les moyens.

X

Mépris de classe, mépris de race

La marche conquérante du football se heurte néanmoins à une forte résistance. Celle-ci n’est pas géographique, mais mentale et sociale. En France, notamment, une grande partie des élites aime afficher son désintérêt, quand ce n’est pas du mépris, à l’égard de ce sport. Mépris sur lequel est venue se greffer la jalousie. Il y a solidement ancré, dans notre pays notamment, un dédain d’une majorité d’intellectuels face au football, que l’on ne retrouve pas, par exemple, en Angleterre, où l’éducation physique fait partie intégrante de la formation des élites. Pour beaucoup, le football c’est vingt-deux abrutis en short qui se disputent un ballon. L’usage veut opposer le cerveau au muscle, comme si sport et intelligence étaient incompatibles. Le dégoût du corps, de la proximité qu’implique le sport, vient renforcer ce sentiment. Il paraît inconcevable pour beaucoup d’intellectuels qu’un sportif puisse réfléchir.

Il est facile de se moquer des fautes de français ou de la maîtrise imparfaite de la syntaxe de certains footballeurs. Mais n’est-ce pas là un simple mépris de classe ? De surcroît, la présence médiatique de quelques-uns, considérés inférieurs puisqu’ils n’ont pas le niveau bac+7, est jugée illégitime… Un jeune champion bénéficie généralement très tôt d’une forte exposition médiatique, supérieure à bien des ministres, chefs d’entreprise ou intellectuels, en ayant généralement 30 à 40 ans de moins. Et dans la quasi-totalité des cas, en venant d’un milieu social moins favorisé. Quand on ironise sur la mauvaise maîtrise de notre langue, c’est l’ascension sociale que permet le football qui est en fait critiquée. Celle-

ci dérange. Pour autant, ce mépris est plus souvent issu de préjugés, de réflexes de défense d'une caste, que de la réalité.

Pour Luc Ferry, « si on y réfléchit objectivement, rien n'est moins clairement moral que la réussite sportive ». C'est étonnant. Comment expliquer cette saillie ? Toujours, pour le même essayiste, les « dons naturels sont à l'évidence l'ingrédient premier, indispensable à la fabrique du champion. Sans eux, tout le travail du monde ne suffira pas ». Certes, mais sans travail, le talent ne sert à rien. Dans le dictionnaire du sport, le T vient avant le S car il faut du travail pour aller au succès. On voit que Luc Ferry ne connaît pas ce dont il parle. Il y a d'innombrables exemples de joueurs talentueux qui n'ont pas percé faute d'implication dans l'engagement et de sérieux. Devenir footballeur professionnel oblige à choisir une voie dès le plus jeune âge avec des chances de réussir statistiquement faibles. On ne devient pas champion du jour au lendemain. Mais il est un élément important dans l'approche de Luc Ferry. En effet, le talent est distribué au hasard et le réseau ne compte pas. C'est probablement ce qui ennuie fondamentalement le philosophe. On voit d'ailleurs la pointe de jalousie : il continue et reproche au sport « une réussite sociale fulgurante, mais éphémère, une notoriété proprement insensée, des sommes d'argent aussi hallucinantes que déconnectées des mérites réels ». Et il conclut avec la dose nécessaire de mépris : « Ribéry ou Henry sont peut-être des gentils garçons [*non, ce sont des adultes !*], mais ils ne sont ni Jésus, ni Galilée, ni de Gaulle, ni Hugo [*ils n'ont jamais prétendu l'être !*] » On pourrait ajouter que Luc Ferry se situe également dans une catégorie très différente des personnes citées, n´en déplaise à son ego qui est lui comparable à leur stature. Il ajoute : « ils n'ont pas inventé la pénicilline ni même l'eau chaude. » Quand on dit que quelqu'un n'a pas inventé l'eau chaude, c'est généralement qu'on le prend pour un abruti. C'est bien le jugement de Luc Ferry sur les footballeurs. Par ailleurs, je suis preneur de la liste de ses inventions.

Le 19 novembre 2013, au lendemain de la qualification miraculeuse et formidable de la France à la Coupe du monde au Brésil, Luc Ferry, qui semble décidément avoir un problème avec le ballon rond, se lâche sur la radio *Antenne Réunion*, alors qu'il y effectuait une tournée : « Je trouve que le barnum qu'on fait autour est même scandaleux. Ce n'est qu'un jeu. C'est quand même des grands gamins qui tapent dans une balle, il

n’y pas de quoi en faire un plat ». Emporté par son élan, il n’allait pas s’arrêter là : « C’est quoi les valeurs du foot ? C’est le fric, les putes, les bagnoles, la bière et le chauvinisme ». Amalgames, stigmatisations et mépris social conjugués.

Dans la même veine, après le match France-Irlande, Jacques Julliard, relativise le but litigieux de William Gallas, car, selon lui, « c’est l’ensemble du football qui peut se résumer à la corruption, aux paris truqués, à la violence des supporters, au salut nazi dans les stades, à des beuveries, au caillassage de bus de l’équipe adverse, au fric, à la dope, à la triche, à la violence et au fascisme[1] ». On mesure le sens de la nuance, le refus de l’amalgame, la finesse de l’analyse. Imaginons jute un instant que quelqu’un écrive des propos du même type sur les journalistes ou responsables politiques. Les mêmes Jacques Julliard ou Luc Ferry hurleraient contre la dérive populiste, contre ce « tous pourris », signe avant-coureur du fascisme. Mais pour des footballeurs, pas de soucis.

François Hollande fait partie des hommes politiques qui sont de vrais passionnés de football. Pourtant, dans *Un président ne devrait pas dire ça*[2], il tient des propos peu amènes sur les footballeurs. Certes, ces derniers datent de 2012, alors que le choc de Knysna n’était pas encore digéré, mais il parle des footballeurs comme d’enfants gâtés qui auraient besoin de muscler leur cerveau. Il avait pourtant demandé à Blaise Matuidi de l’accompagner lors d’un déplacement en Angola et était reconnaissant à Laurent Koscielny d’avoir largement contribué à fournir les 600 000 euros nécessaires (sans en faire état publiquement) à la sauvegarde d’une usine dans le département de la Corrèze dont lui-même est issu. Mais ce qui est particulièrement significatif, c’est qu’après ses propos désobligeants envers les magistrats, il s’était excusé publiquement. Il n’a pas jugé nécessaire de faire de même avec les footballeurs. Ce « deux poids deux mesures » est sans doute à mettre en lien avec les supposées capacités de réactions de chacune de ces catégories.

Pour Éric Cantona, « c’est surtout les gens du peuple qui aiment le football. Chez certains, le mépris du jeu est le mépris d’une classe sociale. En particulier chez quelques intellectuels qui dédaignent autant le football que les footballeurs, qu’ils considèrent comme des imbéciles. L’intelligence, ce n’est pas de lire cinquante livres, ça c’est de l’instruction, de la culture. D’ailleurs beaucoup de footballeurs ont lu

cinquante livres ! L’intelligence, c’est ce que fait un grand joueur sur un terrain. De l’intelligence pure. En un dixième de seconde, il anticipe les déplacements de ses partenaires, la façon dont sa propre anticipation va faire réagir le camp opposé, tout en gardant un œil sur les courses des dix autres joueurs, et quand il décide de donner le ballon, il a tout vu[3] ». Idiots les footballeurs ? Willy Sagnol s’érigeait contre cette idée. « C’est comme si un footballeur ne pouvait pas être intelligent. C’est très agaçant. Moi je parle quatre langues quasi couramment, je ne connais pas beaucoup de Français à des postes de responsabilités élevés dans la fonction publique ou entreprise qui ont ces mêmes facilités[4]. »

Que dire par exemple du parcours de George Weah, né dans un bidonville et devenu président du Liberia ? Sans le football, n’était-il pas normalement prédestiné à la misère ? La liste des jeunes nés au sein de milieux défavorisés, ayant réussi grâce au football, est infinie. Et seul ce sport a pu leur servir d’ascenseur social. Alors que certains mettaient en doute la capacité de George Weah à diriger un pays, Lilian Thuram, qui fut son coéquipier à Monaco, se demande pourquoi être une ancienne star du football le disqualifierait, et poursuit : « Sauf que son parcours de vie parle pour lui. Avoir grandi dans des conditions difficiles, avoir réussi à s’adapter à l’étranger, puis à atteindre la quête suprême (le Ballon d’or) … Tout ceci demande une intelligence particulière. Et ça, c’est un acquis que les autres n’ont pas. D’autre part, être dans le sérail politique depuis très longtemps ne veut pas non plus dire qu’on sera plus performant au pouvoir[5]. » Lilian Thuram, lui-même au faite de sa gloire, a régulièrement pris des positions publiques qui prouvaient autant son courage que la pertinence de ses analyses, allant même jusqu’à s’opposer au président de la République, Nicolas Sarkozy, sur les questions de discrimination et d’identité nationale.

Il est symptomatique que les compétitions sportives aient vu le jour et se soient particulièrement épanouies dans des sociétés affichant un « idéal démocratique » : dans la Grèce antique, où naquirent les principes d’égalité et d’individualité, ou dans l’Angleterre du XIX[e] siècle, où se développe celle de la démocratie. Le sport illustre l’égalité des chances. « Le sport est le mariage le plus harmonieux entre notre culture de la concurrence et notre culture de la justice[6]. »

Certes, pendant très longtemps, de nombreux obstacles en interdirent l’accès (richesse, couleur de peau, sexe). À Olympie, seuls les Grecs

pouvaient participer au concours athlétique. Les Barbares pouvaient y assister, mais les femmes ou les esclaves étaient exclus de la compétition et du public. Le sport fut ségrégationniste à l'égard de ceux qui n'étaient pas des hommes blancs. Mais, toujours en avance, il a éminemment contribué à renverser les barrières raciales et sociales. Une des qualités du football est son inexorable clarté. Le réseau ne suffit pas à combler l'absence de talent. L'héritage ou la fortune ne sont pas d'un grand secours. Le colonel Kadhafi a beau investir dans un club italien, son fils n'a pu jouer que quelques minutes dans l'équipe. En revanche, quantité de mauvais acteurs, de musiciens sans talent, d'écrivains de salons gagnent décemment leur vie, parce qu'ils se sont trouvés au bon endroit au bon moment, ou qu'ils bénéficiaient des bonnes relations. Il peut y avoir des fils de footballeurs qui sont aussi footballeurs professionnels. Ce sont de très rares exceptions. Ils ne pourront mériter (et conserver) leur place sur le terrain que par leur talent et, de surcroît, par une qualité particulière qui leur permettra de relever la comparaison avec leurs glorieux géniteurs.

On aimerait qu'il en fût de même chez les parlementaires, les chefs d'entreprise, dans les milieux artistiques, tous secteurs où les recommandations, le piston et l'entregent constituent des avantages indéniables, voire déterminants. La compétition sportive, c'est accepter que tout le monde soit sur la même ligne de départ, quels que soient l'origine sociale, la race ou l'état de fortune. Ce n'est, en effet, pas par hasard que, dans de nombreux pays, le sport offre des possibilités d'intégration et de promotion sociale que le reste de la société ne permet pas. Comme le note Jean-Claude Michea, le football avait fait un beau voyage : après avoir été inventé et organisé dans les collèges et les universités anglais, il égaye la vie des gens qui n'avaient jamais mis les pieds à l'école[7]. Mais le ressort de ce succès est sa particulière adéquation avec son environnement. « Le football symbolise, dans son organisation actuelle, les caractéristiques saillantes de la société industrielle : division des tâches et travail d'équipe, égalité des chances, compétition, performance, promotion, relégation, statut incertain des individus (qui peuvent se retrouver remplaçants)[8]. »

Il est humoristiquement souligné que la France compte 66 millions de sélectionneurs, chacun ayant un avis définitif – souvent différent de celui du sélectionneur officiel – sur la composition de l'équipe de France. Mais

il est plutôt agréable de pouvoir exprimer son avis sur tel ou tel joueur. Le patron et l'ouvrier, le trader et le technicien de surface, le mandarin et l'étudiant, bénéficient ici de la même légitimité. Ce n'est pas le cas si on évoque la façon de réduire le déficit public, de rétablir la balance commerciale, de réformer le G20 ou de renforcer l'efficacité du G5 Sahel.

Les vedettes de football ne doivent pas leur succès à l'entre-soi, au piston ou au réseau, ce qui est rédhibitoire pour les élites traditionnelles qui, elles, leur doivent tout. D'où leur mépris affiché pour ce sport, qui cache une peur de l'égalité des chances, sur laquelle vient se greffer une forme de jalousie. Il y a deux générations, les footballeurs, y compris les plus célèbres, gagnaient leur vie de façon confortable, sans plus, et seuls les passionnés connaissaient leurs visages et leurs noms. Désormais, ils gagnent des sommes colossales et font l'objet d'une affection et d'une admiration sans commune mesure. Ils sont devenus des icônes bousculant des hiérarchies traditionnelles. De quoi nourrir la rancœur de ceux qui croyaient au pinacle et estimaient bénéficier du monopole du pouvoir ainsi que de celui de désigner ceux qui méritaient d'en disposer.

Au-delà de la jalousie sociétale, un autre facteur vient nourrir l'hostilité à l'égard du football : son caractère démocratique qui permet aux jeunes issus de la diversité une ascension sociale impossible ailleurs. Il y a trop de Noirs en équipe de France, pensent et disent certains. N'est-ce pas plutôt qu'ils sont sous-représentés ailleurs ? Pourquoi, alors qu'il n'a que onze places de titulaires en équipe de France, trouvons-nous là plus de diversité qu'au gouvernement ? Pour ceux ayant des préjugés racistes, c'est inexcusable.

Égoïstes les footballeurs ? Certains, oui. Par ailleurs beaucoup n'oublient pas d'où ils viennent, souvent bien loin des classes supérieures. Certains peuvent s'égarer, prendre « la grosse tête », du fait d'une réussite précoce, inespérée et fulgurante. Mais combien d'hommes politiques, de journalistes, de professeurs d'université ou d'intellectuels médiatiques sont frappés du même syndrome, sans que l'on remette en cause leur entière corporation ? L'Union nationale des footballeurs professionnels (UNFP) aide les footballeurs professionnels à s'investir dans le domaine social et de la solidarité, afin de casser le cliché du footballeur égoïste.

Nombreux sont les professionnels qui s'engagent dans des actions bénévoles, souvent de façon très discrète. La plupart des clubs professionnels se sont d'ailleurs dotés de fondations très actives, qu'il s'agisse de venir en aide aux enfants malades, de soutien scolaire, etc.

Un clip malicieux a été tourné par l'UNFP. On y voit Olivier Giroud se maquiller avec pour commentaire, « C'est vrai les footballeurs font très attention à leur image », Bafé Gomis l'air professoral (« C'est vrai les footballeurs aiment donner des leçons »), Blaise Matuidi dans une ambiance nocturne (« C'est vrai les footballeurs aiment les soirées mondaines »), Christophe Jallet avec des clés de voiture (« C'est vrai les footballeurs aiment les grosses cylindrées »), Franck Béria s'exprimant avec des signes (« C'est vrai que les footballeurs ne mettent pas toujours à l'honneur la langue française »), Florian Thauvin prenant un billet dans une enveloppe (« C'est vrai les footballeurs veulent toujours plus d'argent »), Rio Mavuba parlant avec deux femmes blondes de dos (« C'est vrai que les footballeurs aiment les belles blondes »). Puis, la vidéo conclut : « C'est vrai, les footballeurs en font parfois un peu trop. Mais cela ne les empêche pas d'en faire beaucoup. » Et on découvre qu'Olivier Giroud se déguise en clown pour aller voir des enfants à l'hôpital, que Bafé Gomis s'occupe d'une classe d'écoliers, que Rio Mavuba s'occupe de personnes âgées dans une maison de retraite, que Christophe Jallet monte sur un tracteur, que Franck Béria s'occupe de malentendants, que Florian Thauvin récolte des fonds pour le Secours populaire et que Blaise Matudi anime une soirée d'enfants.

L'UNFP va lancer un programme majeur de responsabilité sociétale des entreprises (RSE) intitulé « positive football ».

La Coupe du monde au pays de Nelson Mandela en 2010 aurait pu être un triomphe sportif et moral pour l'équipe de France ; elle aura été son juin 1940. Et tout le monde s'en est donné à cœur joie pour taper sur le football. On a senti une véritable dépression chez les amoureux du football et une mauvaise joie chez ceux qui ne l'appréciaient guère. Depuis, l'équipe de France a retrouvé le sourire, la compétitivité et le respect du public.

Le football n'est pas sans aucun défaut, comme toute activité publique. Ceux qui ne voient que ce qui ne va pas perçoivent ses dysfonctionnements en ignorant ses apports, ne retiennent que les rares

matchs qui dégénèrent sans se souvenir des centaines de milliers se déroulant sans accroc, qui sont obnubilés par quelques réactions haineuses sans voir les formidables leçons de vivre-ensemble que le sport donne, ceux-là sont de mauvaise foi. Ni la société française ni le monde ne se porteraient mieux sans le football. Bien au contraire. Le football, c'est le cosmopolitisme, la camaraderie les joies et les peines collectives, un formidable antidote au repli sur soi, qu'il soit communautaire, social ou de toute autre nature.

Le football, c'est la mondialisation heureuse. Sport de l'élite, il est devenu celui des masses populaires. Sport des Blancs et ségrégatif, il est devenu dynamiteur de racisme. Sport de machos, il devient instrument de parité homme-femme.

C'est un élément pacificateur, briseur de préjugés, ascenseur social. Le football est le sourire de la mondialisation.

Certains passages de cet ouvrage sont repris de *Football et mondialisation* (Armand Colin, 2010).

Notes

I. L'empire pacifique

1. Francis Fukuyama, *The End of History and the Last Man*, New York, Free Press, 1992 (traduction française : *La Fin de l'histoire et le dernier homme*, Paris, Flammarion, 1992).

2. Eduardo Galeano, *Le football, ombre et lumièr*e, Paris, Climats, 1998, p. 31-32.

3. *Ibid*., p. 32.

4. Stefano Pivato, *Les enjeux du sport*, Paris, Casterman, 1994, p. 31.

5. *France Football*, 21 décembre 1999.

6. Faisant prévaloir la règle communautaire sur la spécificité sportive, la Cour de justice des communautés européennes, par l'arrêt dit Bosman, permet la libre circulation des sportifs au sein des États membres (plus d'informations à ce sujet au sein du chapitre VII).

7. *Le Parisien*, 15 juin 2006.

8. En référence aux couleurs du maillot, or et vert.

9. *L'Équipe*, 1er janvier 2018.

10. Christian Bromberger, *Football, la bagatelle la plus sérieuse du monde*, Bayard, 1998.

11. « Playing for peace », *The Guardian*, 28 janvier 2001.

12. Cf. Andrew Downie, *Docteur Socrates*, Paris, Solar, 2017.

13. *FIFA Magazine*, mars 2006.

14. Date d'adhésion à la FIFA.

15. Date d'admission à l'ONU.

II. La mondialisation de la Coupe du monde

1. *20 minutes*, 10 janvier 2017.

2. RFI, « Foot : la Fifa officialise la Coupe du monde à 48 équipes pour 2026 », http://www.rfi.fr/sports/20170109-football-fifa-officialise-coupe-monde-48-equipes-2026

3. Pour 2026, on assiste à un match entre le groupe États-Unis/Canada/Mexique et le Maroc.

III. Le football, rempart de l'identité nationale

1. Nobert Elias et Éric Dunning, *Sport et civilisation : la violence maîtrisée*, Paris, Fayard, 1994, p. 306.

2. Éric Hobsbawm, *Nations and Nationalism since 1780*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990, p. 143.

3. *L’Équipe*, 12 avril 2007.

4. Michel Nait Challal, *Dribbleurs de l’indépendance*, Prolongations, 2008. Kader Abderrahim, *L’indépendance comme seul but*, Paris, Paris-Méditerranée, 2008.

5. *France Football*, 2 octobre 2001.

6. Rabah Saadallah et Djamel Benfars, *La glorieuse équipe du FLN*, Alger/Bruxelles,ENAL/GAM, 1985.

7. *France Football*, 6 mars 2001.

8. *France Football*, 26 mai 2000.

9. *Le Monde*, 25 avril 2001.

10. *France Football*, 6 mars 2001.

11. *Le Monde*, 25 avril 2001.

12. *France Football*, 6 mars 2001.

13. *Le Monde*, « “Match historique” en Palestine », 26-27 octobre 2008.

14. *La Croix*, 11 mars 2011.

15. Entretien avec Michel Platini, « Comment gouverne-t-on le football ? », *La Revue internationale de stratégie*, 2014/2 (nº 94), dossier « Football, l’empire pacifique », p. 63.

16. *Le Parisien*, 29 mai 2015.

17. Eduardo Galeano, *Le football, ombre et lumière*, Paris, Climats, 1998, p. 50.

18. Jérôme Bureau (dir.), *L’Amour foot : une passion planétaire*, Paris, Autrement, 1992, p. 80.

19. Barrie Houlihan, « Politics and Sport », *in* Jay Coakley et Eric Dunning, *Handbook of Sport Studies*, Londres, Sage Publications, 2000, p. 216.

20. *Le Monde*, 25 juin 2002.

21. *Le Monde*, 26 juin 2002.

22. *Le Monde*, 25 juin 2002.

23. *L’Équipe*, 2 juillet 2002.

24. *Le Monde*, 25 juin 2002.

25. *Libération*, 24 juin 2002.

26. *Courrier international*, 11 juin 2002.

27. Abréviation de *Nationalmannschaft*, équipe nationale en allemand.

28. YaleGlobal Online, « Iraq finds unity on the global soccer field », 23 juillet 2007.

29. *The Guardian*, « Iraqis savour rare taste of unity as lions of Mesopotamia triumph », 30 juillet 2007.

30. *So foot*, Le Grand Mezze, Perrine Mouterde, juin 2009.

31. *The New York Times*, « In Lebanon, even soccer is tainted by sectarian strife », 24 octobre 2007.

32. Loïc Trégourès, « La Bosnie et la Coupe du monde 2014 : le football, un facteur d’unité nationale ? », *Le plus de l’Obs*, 26 juin 2014.

33. On retrouve ce clivage au rugby (sport dans lequel il n’y a, en revanche, qu’une seule équipe d’Irlande, Nord et Sud réunis). En 1970, Phil Bennet, capitaine de l’équipe du pays de Galles, sensibilisait ainsi ses joueurs avant chaque match contre l’équipe anglaise : « Pendant 1 500 ans, ils ont pollué notre sol, exploité nos ressources, violé nos femmes… Messieurs, cet après-midi nous allons jouer contre l’Angleterre. » Cf. Lincoln Allison, « Sport and nationalism », *in* Jay Coakley et Eric Dunning, *Handbook of Sport Studies*, Londres, Sage Publications, 2000, p. 351.

34. *Ibid.*, p. 347.

35. *Libération*, 10 décembre 2000.

36. *Idem*.

37. *International Herald Tribune*, « Root for your team but nicely », 30 juin 2006.

38. Ozren Kebo, Erasmus Zagreb, cité par le *Courrier international*, nº 233, 20 avril 1995.

39. *Ibid.*

40. *Ibid.*

41. Mikhaïl Gorbatchev, *Perestroïka. Vues neuves sur notre pays et le monde*, Paris, Flammarion, 1987, p. 165-170.

42. *Libération*, 2 février 2002. Selon le sociologue malien Labass Diallo, « avec la CAN, la nation tout entière se réconcilie avec l'existence ».

43. *L'Équipe*, 6 juillet 1998, c'est-à-dire avant la demi-finale de la Coupe du monde opposant la Croatie à la France.

44. « Le Kosovo joue sa partition », *L'Équipe Magazine*, 15 mars 2008.

45. « Monténégro, naissance d'une nation », *France Football*, 27 mars 2007.

46. *L'Équipe*, 13 mars 2014.

47. L'Équipe, *La Coupe du monde 1930-1998*, livre 1 : 1930-1970, Paris, Calmann-Lévy, 1997, p. 130.

48. Albrecht Sontag, « Un miroir des vertus allemandes », *Manière de voir*, nº 39, mai-juin 1998.

49. *International Herald Tribune*, 30 juin 2002.

50. *Libération*, 18 juin 2002.

51. *L'Équipe*, 27 décembre 1996.

52. Jean Dubois, Henri Mitterand et Albert Dauzal, *Dictionnaire étymologique*, Paris, Larousse, 2001, p. 140.

IV. La paix par le football

1. Norbert Elias et Eric Dunning, *Sport et civilisation : la violence maitrisée*, Paris, Fayard, 1994, p. 240.

2. *Idem*, p. 240-241.

3. Eduardo Galeano, *Le football, ombre et lumière*, Paris, Climats, 1998, p. 79.

4. Cité par Christian Hubert, *50 ans de Coupe du monde*, Bruxelles, éditions Arts et Voyages, 1978, p. 202.

5. Cité par Ignacio Ramonet, « Le football, c'est la guerre », *Manière de voir*, nº 39, mai 1998, p. 17.

6. *L'Équipe*, 5 juin 2002.

7. La différence de buts ente les matchs aller et retour n'était pas à cette époque prise en compte.

8. *France Football*, 4 juin 2002.

9. *L'Équipe*, 6 juin 2002.

10. Conseillons à ce sujet la lecture de l'incontournable livre de Pierre-Louis Basse, *Séville 82*, Paris, La Table ronde, 2008.

11. Quoi qu'en pense ce journaliste allemand qui, lors d'une émission sur les enjeux de la Coupe du monde diffusée sur la chaîne franco-allemande Arte, le 12 décembre 2005, qualifia la faute de

Schumacher d'« involontaire », preuve que le révisionnisme historique touche aussi le football.

12. *France Football*, 10 août 2004.

13. L'annexion par l'Arménie d'une région, le Haut-Karabakh, appartenant à l'Azerbaïdjan, allié de la Turquie.

14. *La Croix*, « Un match Arménie-Turquie porteur d'espoir », 8 septembre 2008.

15. Entretien avec Michel Platini, « Comment gouverne-t-on le football ? », *La Revue internationale de stratégie*, 2014/2 (nº 94), dossier « Football, l'empire pacifique », p. 63.

16. *The Economist*, 21 août 2004.

17. AFP, 27 mai 2002.

18. *L'Équipe*, 24 décembre 2017.

19. *20 minutes*, 16 décembre 2017.

20. Forum international Peace and Sport, « Innover par le sport : un enjeu pour construire la paix », Monaco, 6-8 décembre 2017.

21. *L'Équipe*, 4 septembre 2005.

22. *France Football*, 20 octobre 1998.

23. *Libération*, 21 décembre 2001.

24. *L'Équipe Magazine*, 2 février 2002.

25. *International Herald Tribune*, 3 juillet 2002.

26. Chung Mong Joon, *This I say to Japan*, Séoul, Gimm-Young Publishers, 2002.

27. *Le Journal du dimanche*, 15 mars 1998.

28. *France Football*, 20 octobre 1998.

29. Norbert Elias et Eric Dunning, *op. cit.*, p. 306.

30. *Idem*, p. 19.

31. Pierre Milza, « Le football italien », *Vingtième Siècle*, nº 26, avril-juin 1990.

32. Cité par Albrecht Sonntag, *Les identités du football européen*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 2008, p. 70.

33. Albrecht Sonntag, *op. cit.*, p. 262.

34. Norbert Elias et Eric Dunning, *op. cit.*, p. 26.

35. *Idem*, p. 55. Norbert Elias et Eric Dunning ajoutent : « La difficulté dans le football comme dans d'autres jeux sportifs est de savoir maintenir le risque de blessure à un niveau relativement bas tout en préservant l'excitation agréable de l'affrontement à un niveau élevé. »

V. Un antidote au racisme

1. Norbert Elias et Eric Dunning, *Sport et civilisation : la violence maitrisée*, Paris, Fayard, 1994, p. 42.

2. Eduardo Galeano, *Le football, ombre et lumière*, Paris, Climats, 1998, p. 48.

3. Cyrille Haddouche, *L'épopée métisse de la Seleção*, Le Figaro, 27 juin 2002.

4. Cyrille Haddouche, *idem.*

5. *Libération*, « Le sombre destin des gardiens noirs », 1er juillet 2016.

6. Albrecht Sonntag, *Les identités du football européen*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 2008, p. 92.

7. Cf. *The Economist*, 31 mai 2003.

8. Simon Kuper, « European Goal », *Prospect Magazine*, juillet 2000.

9. *L'Équipe*, 30 décembre 2017.

10. Chant que détournèrent ainsi les supporters de Chelsea : « He plays for Arsenal, his mom's a cannibal ». Mais il s'agit sans doute là plus d'humour que de racisme. Dans un même genre, destiné à « chambrer » au maximum l'équipe adverse, citons à propos de Manchester dont l'équipe périt dans un accident d'avion en montagne en 1953, cette inoubliable ritournelle (à chanter sur l'air de *Always look on the bright side of life*) : « Always look on the runway for ice », et à la place de « You will never walk alone » de Liverpool « You'll never get a job » (au pire moment de la crise économique des années 1980). Pas de bon goût, plutôt rude, mais pas raciste.

11. Robert Leicht, « À la Française », *Die Zeit*, 11 décembre 1999.

12. Albrecht Sonntag, *Les identités du football européen*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 2008, p. 187.

13. Pape Diouf et Pascal Boniface, *De but en blanc*, Paris, Hachette, 2009, p. 144.

14. Cité *in Libération*, 4 juillet 2000.

15. *L'Équipe*, 20 novembre 2002.

16. Christian Authier, *Foot business*, Paris, Hachette, 2001, p. 73.

17. *Idem*., p. 74.

18. *Haaretz*, 18 novembre 2005.

19. Dans *Le Monde*, 27-28 novembre 2005 : « C'est une référence sans méchanceté aux séquelles heureuses du colonialisme et un écho au sourire de mon père quand il notait que les joueurs de l'équipe de France des années 1950 s'appelaient Kopa, Cisowski. »

20. Alain Finkielkraut, *Le Figaro*, 6 janvier 2013.

VI. Football, opium du peuple, ou stades, lieux de contestations ?

1. Très curieusement, leur soif de boycott ne s'est pas exprimée pour l'Euro espoirs organisé en Israël.

2. Bernard Lemoine, *Les stades en gloire*, Paris, Découvertes/Gallimard, 1998, p. 23.

3. Cité par Christian Hubert, *50 ans de Coupe du monde*, Bruxelles, éditions Arts et Voyages, 1978, p. 33.

4. Olivier Margot, « *Viva la muerte* », *in* L'Équipe, *La Coupe du monde 1930-1998*, livre 1 : 1930-1970, Paris, Calmann-Lévy, 1997.

5. Il s'agit, bien sûr, de Paris.

6. Stefano Pivato, *Les enjeux du sport*, Paris, Casterman, 1994, p. 103.

7. Stefano Pivato, *op. cit.*, p. 100.

8. Jérôme Bureau (dir.), *L'Amour foot : une passion planétaire*, Paris, Autrement, 1992, p. 81.

9. Barrie Houcidan, « Policies and Sport », *in* Jay Coakley et Eric Dunning, *Handbook of Sport Studies*, Londres, Sage Publications, 2000, p. 23.

10. Eduardo Galeano, *Le football, ombre et lumière*, Paris, Climats, 1998, p. 175.

11. « Elle va se terminer, elle va se terminer, la dictature militaire. »

12. Thierry Roland, *La fabuleuse histoire de la Coupe du monde*, Paris, éditions de la Martinière, 1998, p. 266.

13. Cité par Jean-Paul Thullier, « L'inactualité du sport spectacle », *Le Nouvel Observateur*, hors-série nº 60, « La ferveur sportive », octobre-novembre 2005, p. 18.

14. Jean-Paul Thullier *in* Jean-Noël Jeanneney, *Concordance des temps*, Paris, Nouveau Monde Éditions, 2005, p. 876.

15. Franklin Foer, *How Soccer Explains the World*, New York, Harper Collins, 2010, p. 202.

16. Eduardo Galeano, *op. cit*., p. 39.

17. Franklin Foer, *op. cit.*, p. 203.

18. Alfred Wahl, *La balle au pied, histoire du football*, Paris, Découvertes/Gallimard, 1990, p. 160.

19. Simon Kuper, *Football Against the Enemy*, Londres, Orion, 2003, p. 92.

20. Eduardo Galeano, *op. cit*., p. 38-39. Selon certains, cette histoire a été « enjolivée » par les Soviétiques.

21. Simon Kuper, op. cit., p. 40.

22. *Idem*, p. 49.

23. Franklin Foer, *op. cit*., p. 229.

24. *Ibid*., p. 232.

25. *The Economist*, 26 mai 2012.

26. Sébastien Abis et Djamel Asmani, « Football et monde arabe », *La Revue internationale et stratégique*, 2014/2 (nº 94), dossier « Football, l'empire pacifique », p. 147.

27. Ignacio Ramonet, « Le football c'est la guerre », *Manière de voir*, nº 39, mai 1998, p. 16.

28. *L'Équipe*, 13 décembre 2005.

29. *Le Parisien*, 21 juin 2006.

30. *Le Monde*, 8 septembre 2009.

31. http://www.middleeasteye.net/fr/opinions/football-et-drapeaux-pourquoi-les-supporters-du-celticsoutiennent-la-cause-palestinienne

32. *Le Monde*, 18 juin 2010.

33. *Politis*, 15 juin 2006.

34. *Courrier international*, 17 juin 2009.

35. *So foot*, 6 décembre 2013.

36. *The New York Times*, 9 juillet 2010, reproduit dans *Courrier international*.

VII. L'argent va-t-il tuer le football ?

1. Didier Braun, *L'Équipe*, 24 février 2012.

2. Luc Ferry, « Le culte du sport, école de vertu ? », *Le Figaro*, 17 juin 2010.

3. Grasset, 2016.

4. Rappelons que cet arrêt trouve sa source dans le litige opposant le footballeur belge Jean-Marc Bosman à son club du FC Liège, celui-ci refusant son transfert vers le club français de Dunkerque.

5. Yvon Collin, « Quels arbitrages pour le football professionnel ?», Rapport d'information fait au nom de la délégation du Sénat pour la planification, nº 336 (2003-2004), 8 juin 2004, Paris, La Documentation française, p. 135.

6. Simon Kuper et Stefan Szymanski, « L'âge d'or du football, c'est aujourd'hui », *La Revue internationale et stratégique,* 2014/2 (nº 94), dossier « Football, l'empire pacifique », p. 122.

7. Entretien avec Michel Platini, « Comment gouverne-t-on le football ? », *La Revue internationale de stratégie*, 2014/2 (nº 94), dossier « Football, l'empire pacifique », p. 57.

VIII. La femme est l’avenir du football

1. Laurence Prudhomme-Poncet, *Histoire du football féminin au XX e siècle*, Paris, L’Harmattan, 2003.

2. *Ibid*.

3. Béatrice Barbusse, *Du sexisme dans le sport*, Paris, Anamosa, 2016, p. 205.

IX. La Chine, prochaine superpuissance du football ?

1. *The Economist*, 17 décembre 2011.

2. *Le Figaro*, 12 décembre 2011.

3. *L’Équipe*, 11 janvier 2018.

4. Le précédent record était détenu par le Guinéen Naby Keita, passé de Leipzig à Liverpool en août 2017 pour 52 millions d’euros.

5. Carole Gomez, « Le marché du sport et du football », *Rapport Cyclope 2017*, Paris, Economica, p. 809.

6. Jean-Baptiste Guégan, *Géopolitique du sport*, Paris, Bréal, 2017, p. 44.

X. Mépris de classe, mépris de race

1. *Le Nouvel Observateur*, 26 novembre 2009.

2. Gérard Davet et Fabrice Lhomme, *Un président ne devrait pas dire ça*, Paris, Stock, 2016 (Points, 2017).

3. *Psychologie Magazine*, juin 2009.

4. *L’Équipe Magazine*, 4 novembre 2006.

5. *L’Équipe*, 26 décembre 2017.

6. Alain Ehrenberg, cité par Béatrice Barbusse, *Du sexisme dans le sport*, Paris, Anamosa, 2016, p. 8.18

7. Jean-Claude Michéa, *Les intellectuels, le peuple et le ballon rond*, Paris, Climats, 1998, p. 19.

8. Jacques Defrance, *Sociologie du sport*, Paris, La Découverte, 1995, p. 59.